



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

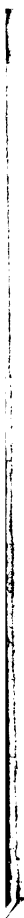




*Bibliothèque
du Château des Courelles*

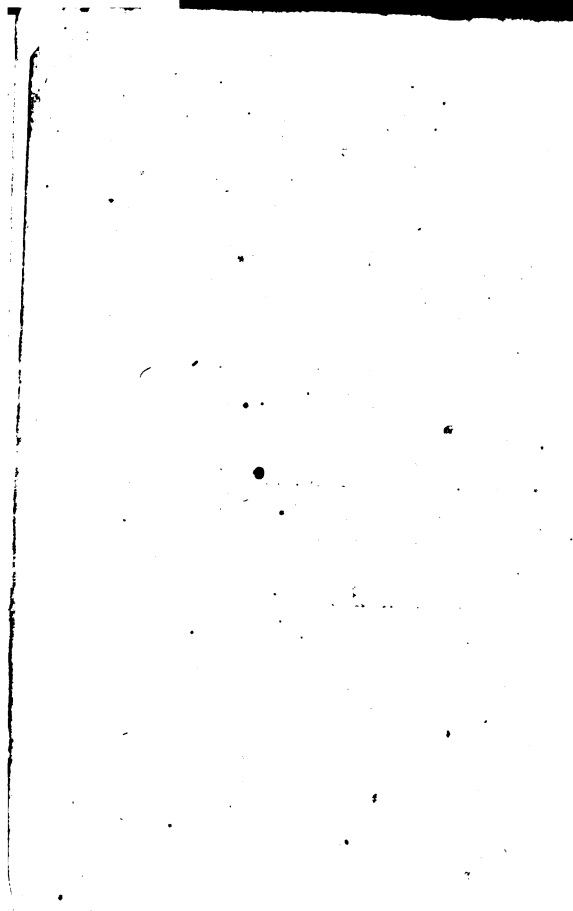
Sept 10/

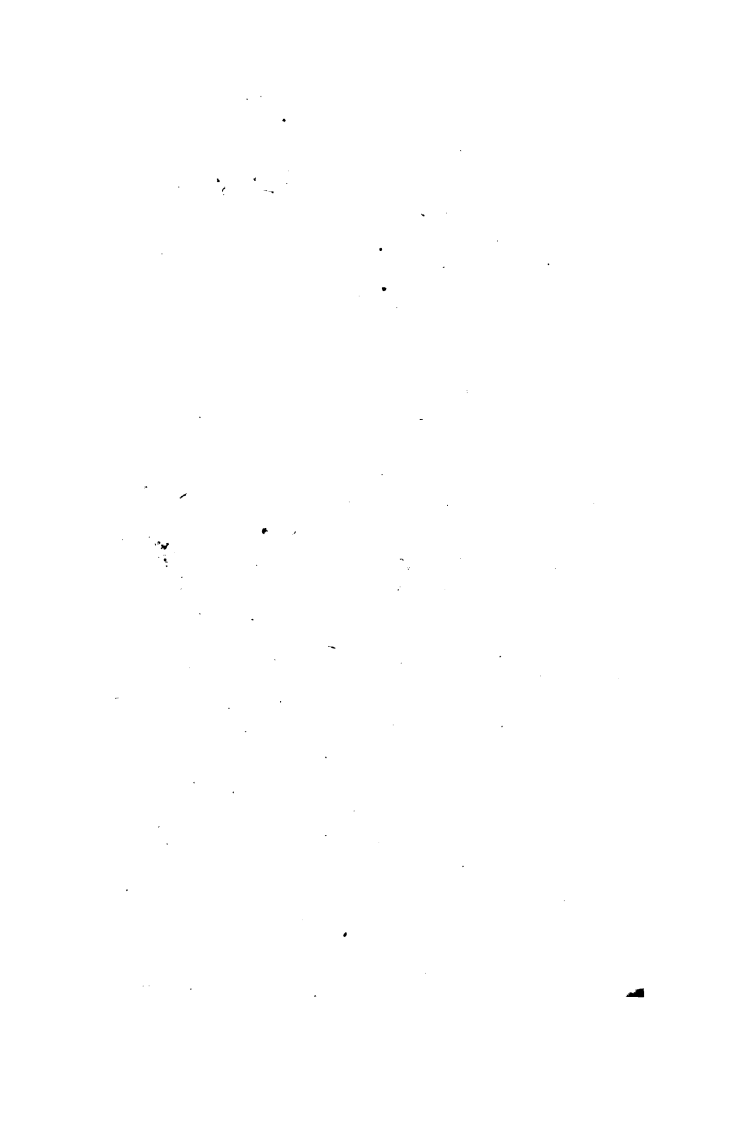
S 1 (Finch Add's)



HISTOIRE .
DE
GIL BLAS
DE SANTILLANE.

TOME PREMIER.







Par Saint Jacques ! s'écria-t-il, voilà mon pourpoint !.

HISTOIRE
DE
GIL BLAS
DE SANTILLANE,
PAR LESAGE.
TOME PREMIER.



A PARIS,
CHEZ GENETS JEUNE, LIBR., RUE DAUPHINE, N° 14.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE.

1818.



DÉCLARATION DE L'AUTEUR.

COMME il y a des personnes qui ne sauraient lire sans faire des applications des caractères vicieux ou ridicules qu'elles trouvent dans les ouvrages, je déclare à ces lecteurs malins qu'ils auraient tort d'appliquer les portraits qui sont dans le présent livre. J'en fais un aveu public : je ne me suis proposé que de représenter la vie des hommes telle qu'elle est ; à Dieu ne plaise que j'aie eu dessein de désigner quelqu'un en particulier ! Qu'aucun lecteur ne prenne donc pour lui ce qui peut convenir à d'autres aussi bien qu'à lui ; autrement, comme dit Phèdre, il se fera connaître mal à propos. *Stultè nudabit animi conscientiam.*

On voit en Castille, comme en France, des médecins dont la mé-

vj DÉCLARATION DE L'AUTEUR.

thode est de faire un peu trop saigner les malades. On voit partout les mêmes vices et les mêmes originaux. J'avoue que je n'ai pas toujours exactement suivi les mœurs espagnoles ; et ceux qui savent dans quel désordre vivent les comédiennes de Madrid pourraient me reprocher de n'avoir pas fait une peinture assez forte de leurs dérèglemens ; mais j'ai cru devoir les adoucir pour les conformer à nos manières.

GIL BLAS AU LECTEUR.

AVANT que d'entendre l'histoire de ma vie, écoute, ami lecteur, un conte que je vais te faire.

Deux écoliers allaient ensemble de Penñafiel à Salamanque. Se sentant las et altérés, ils s'arrêtèrent au bord d'une fontaine qu'ils rencontrèrent sur leur chemin. Là, tandis qu'ils se délassaient après s'être désaltérés, ils aperçurent par hasard auprès d'eux, sur une pierre à fleur de terre, quelques mots déjà un peu effacés par le temps, et par les pieds des troupeaux qu'on venait abreuver à cette fontaine. Ils jetèrent de l'eau sur la pierre pour la laver, et ils lurent ces paroles castillanes : *A qui està encerrada el alma del licenciado Pedro Garcias.* « Ici est enfermée l'âme du licencié Pierre Garcias. »

Le plus jeune de ces écoliers, qui était vif et étourdi, n'eut pas achevé de lire l'inscription, qu'il dit en riant de toute sa force : Rien n'est plus plaisant : ici est enfermée l'âme... Une âme enfermée... Je voudrais savoir quel original a pu faire une si ridicule épithaphe. En achevant ces paroles, il se leva

viii GIL BLAS AU LECTEUR.

pour s'en aller. Son compagnon, plus judicieux, dit en lui-même : Il y a là-dessous quelque mystère ; je veux demeurer ici pour l'éclaircir. Celui-ci laissa donc partir l'autre, et, sans perdre de temps, se mit à creuser avec son couteau tout autour de la pierre. Il fit si bien, qu'il l'enleva. Il trouva dessous une bourse de cuir, qu'il ouvrit. Il y avait dedans cent ducats, avec une carte sur laquelle étaient écrites ces paroles en latin : SOIS MON HÉRITIÈRE, TOI QUI AS EU ASSEZ D'ESPRIT POUR DÉMÊLER LE SENS DE L'INSCRIPTION, ET FAIS UN MEILLEUR USAGE QUE MOI DE MON ARGENT. L'écolier, ravi de cette découverte, remit la pierre comme elle était auparavant, et reprit le chemin de Salamanque avec l'âme du licencié.

Qui que tu sois, ami lecteur, tu vas ressembler à l'un ou à l'autre de ces deux écoliers. Si tu lis mes aventures sans prendre garde aux instructions morales qu'elles renferment, tu ne retireras aucun fruit de cet ouvrage ; mais, si tu les lis avec attention, tu y trouveras, suivant le précepte d'Horace, l'utile mêlé avec l'agréable.

HISTOIRE
DE
GIL BLAS
DE SANTILLANE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

*De la naissance de Gil Blas, et de son
éducation.*

BLAS de Santillane mon père, après avoir long-temps porté les armes pour le service de la monarchie espagnole, se retira dans la ville où il avait pris naissance. Il y épousa une petite bourgeoise qui n'était plus dans sa première jeunesse, et je vins au monde dix mois après leur mariage. Ils allèrent en-

suite demeurer à Oviédo, où ils furent obligés de se mettre en condition. Ma mère devint femme de chambre, et mon père écuyer. Comme ils n'avaient pour tout bien que leurs gages, j'aurais couru risque d'être assez mal élevé, si je n'eusse eu dans la ville un oncle chanoine. Il se nommait Gil Perez. Il était frère aîné de ma mère, et mon parrain. Représentez-vous un petit homme haut de trois pieds et demi, extraordinairement gros, avec une tête enfoncée entre les deux épaules : voilà mon oncle. Au reste, c'était un ecclésiastique qui ne songeait qu'à bien vivre, c'est-à-dire qu'à faire bonne chère ; et sa prébende, qui n'était pas mauvaise, lui en fournissait les moyens.

Il me prit chez lui dès mon enfance, et se chargea de mon éducation. Je lui parus si éveillé, qu'il résolut de cultiver mon esprit. Il m'acheta un alphabet, et entreprit de m'apprendre lui-même à lire : ce qui ne lui fut pas moins utile qu'à moi ; car, en me faisant connaître mes lettres, il se remit à la lecture, qu'il avait toujours fort négligée ; et, à force de s'y appliquer, il parvint à lire couramment son bréviaire, ce qu'il n'avait

jamais fait auparavant. Il aurait encore bien voulu m'enseigner la langue latine , c'eût été autant d'argent d'épargné pour lui ; mais, hélas ! le pauvre Gil Perez ! il n'en avait de sa vie su les premiers principes. C'était peut-être (car je n'avance pas cela comme un fait certain) le chanoine du chapitre le plus ignorant : aussi j'ai ouï dire qu'il n'avait point obtenu son bénéfice par son érudition ; il le devait uniquement à la reconnaissance de quelques bonnes religieuses dont il avait été le discret commissionnaire , et qui avaient eu le crédit de lui faire donner l'ordre de la prêtrise sans examen.

Il fut donc obligé de me mettre sous la férule d'un maître : il m'envoya chez le docteur Godinez , qui passait pour le plus habile pédant d'Oviédo. Je profitai si bien des instructions qu'on me donna , qu'au bout de cinq à six années j'entendais un peu les auteurs grecs , et assez bien les poètes latins. Je m'appliquai aussi à la logique , qui m'apprit à raisonner beaucoup. J'aimais tant la dispute , que j'arrêtais les passans , connus ou inconnus , pour leur proposer des argumens. Je m'adressais quelquefois à des

figures hibernoises qui ne demandaient pas mieux , et il fallait alors nous disputer. Quels gestes ! quelles grimaces ! quelles contorsions ! Nos yeux étaient pleins de fureur , et nos bouches écumantes. On nous devait plutôt prendre pour des possédés que pour des philosophes.

Je m'acquis toutefois par là dans la ville la réputation de savant. Mon oncle en fut ravi , parce qu'il fit réflexion que je cesserais bientôt de lui être à charge. Ho ça , Gil Blas , me dit-il un jour , le temps de ton enfance est passé. Tu as déjà dix-sept ans , et te voilà devenu habile garçon. Il faut songer à te pousser. Je suis d'avis de t'envoyer à l'université de Salamanque ; avec l'esprit que je te vois , tu ne manqueras pas de trouver un bon poste. Je te donnerai quelques ducats pour faire ton voyage , avec ma mule , qui vaut bien dix à douze pistoles ; tu la vendras à Salamanque , et tu en emploieras l'argent à t'entretenir jusqu'à ce que tu sois placé.

Il ne pouvait rien me proposer qui me fût plus agréable , car je mourais d'envie de voir le pays. Cependant j'eus assez de force

sur moi pour cacher ma joie ; et lorsqu'il fallut partir , ne paraissant sensible qu'à la douleur de quitter un oncle à qui j'avais tant d'obligations , j'attendris le bonhomme , qui me donna plus d'argent qu'il ne m'en aurait donné s'il eût pu lire au fond de mon âme. Avant mon départ , j'allai embrasser mon père et ma mère , qui ne m'épargnèrent pas les remontrances. Ils m'exhortèrent à prier Dieu pour mon oncle , à vivre en honnête homme , à ne me point engager dans de mauvaises affaires , et , sur toutes choses , à ne pas prendre le bien d'autrui. Après qu'ils m'eurent très - long - temps harangué , ils me firent présent de leur bénédiction , qui était le seul bien que j'attendais d'eux. Aussitôt je montai sur ma mule , et sortis de la ville.

CHAPITRE II.

*Des alarmes qu'il eut en allant à Penñafior ;
de ce qu'il fit en arrivant dans cette ville ,
et avec quel homme il soupa.*

ME voilà donc hors d'Oviédo, sur le chemin de Penñafior, au milieu de la campagne, maître de mes actions, d'une mauvaise mule, et de quarante bons ducats, sans compter quelques réaux que j'avais volés à mon très-honoré oncle. La première chose que je fis fut de laisser ma mule aller à discrétion, c'est-à-dire au petit pas. Je lui mis la bride sur le cou, et, tirant mes ducats de ma poche, je commençai à les compter et recompter dans mon chapeau. Je n'étais pas maître de ma joie : je n'avais jamais vu tant d'argent ; je ne pouvais me lasser de le regarder et de le manier. Je le comptais peut-être pour la vingtième fois, quand tout à coup ma mule, levant la tête et les oreilles, s'arrêta au milieu du grand chemin. Je ju-

geai que quelque chose l'effrayait : je regardai ce que ce pouvait être. J'aperçus sur la terre un chapeau renversé, sur lequel il y avait un rosaire à gros grains, et en même temps j'entendis une voix lamentable qui prononça ces paroles : Seigneur passant, ayez pitié, de grâce, d'un pauvre soldat estropié ; jetez, s'il vous plaît, quelques pièces d'argent dans ce chapeau ; vous en serez récompensé dans l'autre monde. Je tournai aussitôt les yeux du côté d'où partait la voix. Je vis au pied d'un buisson, à vingt ou trente pas de moi, une espèce de soldat qui, sur deux bâtons croisés, appuyait le bout d'une escopette qui me parut plus longue qu'une pique, et avec laquelle il me couchait en joue. A cette vue, qui me fit trembler pour le bien de l'église, je m'arrêtai tout court : je serrai promptement mes ducats, je tirai quelques réaux, et, m'approchant du chapeau disposé à recevoir la charité des fidèles effrayés, je les jetai dedans l'un après l'autre, pour montrer au soldat que j'en usais noblement. Il fut satisfait de ma générosité, et me donna autant de bénédictions que je donnai de

coups de pieds dans les flancs de ma mule pour m'éloigner promptement de lui : mais la maudite bête , trompant mon impatience , n'en alla pas plus vite ; la longue habitude qu'elle avait de marcher pas à pas sous mon oncle lui avait fait perdre l'usage du galop.

Je ne tirai pas de cette aventure un augure trop favorable pour mon voyage. Je me représentai que je n'étais pas encore à Salamanque , et que je pourrais bien faire une plus mauvaise rencontre. Mon oncle me parut très-imprudent de ne m'avoir pas mis entre les mains d'un muletier. C'était sans doute ce qu'il aurait dû faire ; mais il avait songé qu'en me donnant sa mule , mon voyage me coûterait moins , et il avait plus pensé à cela qu'aux périls que je pouvais courir en chemin. Ainsi , pour réparer sa faute , je résolus , si j'avais le bonheur d'arriver à Penñafior , d'y vendre ma mule , et de prendre la voie du muletier pour aller à Astorga , d'où je me rendrais à Salamanque par la même voiture.

Quoique je ne fusse jamais sorti d'Oviédo , *je n'ignorais pas le nom des villes par où je*

devais passer ; je m'en étais fait instruire avant mon départ.

J'arrivai heureusement à Penñaflo. Je m'arrêtai à la porte d'une hôtellerie d'assez bonne apparence. Je n'eus pas mis pied à terre , que l'hôte vint me recevoir fort civilement. Il détacha lui-même ma valise , la chargea sur ses épaules , et me conduisit à ma chambre , pendant qu'un de ses valets menait ma mule à l'écurie. Cet hôte , le plus grand babillard des Asturies , et aussi prompt à conter sans nécessité ses propres affaires que curieux de savoir celles d'autrui , m'apprit qu'il se nommait André Corcuélo , qu'il avait servi long-temps dans les armées du roi en qualité de sergent , et que depuis quinze mois il avait quitté le service pour épouser une fille de Castropol , qui , bien que tant soit peu basanée , ne laissait pas de faire valoir le bouchon. Il me dit encore une infinité d'autres choses que je me serais fort bien passé d'entendre. Après cette confidence , se croyant en droit de tout exiger de moi , il me demanda d'où je venais , où j'allais , et qui j'étais : à quoi il me fallut répondre article par article , parce qu'il ac-

compagnait d'une profonde révérence chaque question qu'il me faisait , en me priant d'un air si respectueux d'excuser sa curiosité, que je ne pouvais me défendre de la satisfaire. Cela m'engagea dans un long entretien avec lui, et me donna lieu de parler du dessein et des raisons que j'avais de me défaire de ma mule pour prendre la voie du muletier : ce qu'il approuva fort , non succinctement, car il me représenta là-dessus tous les accidens fâcheux qui pouvaient m'arriver sur la route. Il me rapporta même plusieurs histoires sinistres de voyageurs. Je croyais qu'il ne finirait point. Il finit pourtant en disant que , si je voulais vendre ma mule , il connaissait un honnête maquignon qui l'achèterait. Je lui témoignai qu'il me ferait plaisir de l'envoyer chercher. Il y alla sur-le-champ lui-même avec empressement.

Il revint bientôt , accompagné de son homme , qu'il me présenta , et dont il loua fort la probité. Nous entrâmes tous trois dans la cour, où l'on amena ma mule. On la fit passer et repasser devant le maquignon, qui se mit à l'examiner depuis les pieds jusqu'à la tête. Il ne manqua pas d'en dire

beaucoup de-mal. J'avoue qu'on n'en pouvait dire beaucoup de bien ; mais quand c'aurait été la mule du pape , il y aurait trouvé à redire. Il assurait donc qu'elle avait tous les défauts du monde ; et, pour me le mieux persuader , il en attestait l'hôte , qui sans doute avait ses raisons pour en convenir. Hé bien , me dit froidement le maquignon , combien prétendez-vous vendre ce vilain animal-là ? Après l'éloge qu'il en avait fait , et l'attestation du seigneur Corcuélo , que je croyais homme sincère et bon connaisseur , j'aurais donné ma mule pour rien : c'est pourquoi je dis au marchand que je m'en rapportais à sa bonne foi ; qu'il n'avait qu'à priser la bête en conscience , et que je m'en tiendrais à la prisée. Alors , faisant l'homme d'honneur , il me répondit qu'en intéressant sa conscience je le prenais par son faible. Ce n'était pas effectivement par son fort ; car , au lieu de faire monter l'estimation à dix ou douze pistoles , comme mon oncle , il n'eut pas honte de la fixer à trois ducats , que je reçus avec autant de joie que si j'eusse gagné à ce marché-là.

Après m'être si avantageusement défait de

ma mule, l'hôte me mena chez u
qui devait partir le lendemain pou
Ce muletier me dit qu'il partira
jour, et qu'il aurait soin de me
veiller. Nous convînmes du prix
le louage d'une mule que pour
ture; et quand tout fut réglé ent
m'en retournai vers l'hôtellerie
cuélo, qui, chemin faisant, se m
conter l'histoire de ce muletier.
tout ce qu'on en disait dans la
il allait de nouveau m'étourdir d
importun, si, par bonheur, un l
sez bien fait ne fût venu l'inter
l'abordant avec beaucoup de civi
laissai ensemble et continuai mo
sans soupçonner que j'eusse la m
à leur entretien.

Dès que je fus dans l'hôtellerie,
dai à souper. C'était un jour m
m'accommoda des œufs. Pendant
les apprêtait, je liai conversation
tesse, que je n'avais point encor
me parut assez jolie, et je trouvai
si vives, que j'aurais bien jugé,
mari ne me l'aurait pas dit, que

devait être fort achalandé. Lorsque l'omette qu'on me faisait fut en état de m'être servie, je m'assis tout seul à une table. Je n'avais pas encore mangé le premier morceau, que l'hôte entra, suivi de l'homme qui l'avait arrêté dans la rue. Ce cavalier portait une longue rapière, et pouvait bien avoir trente ans. Il s'approcha de moi d'un air empressé : Seigneur écolier, me dit-il, je viens d'apprendre que vous êtes le seigneur Gil Blas de Santillane, l'ornement d'Oviédo, et le flambeau de la philosophie. Est-il bien possible que vous soyez ce savantissime, ce bel esprit dont la réputation est si grande en ce pays-ci ? Vous ne savez pas, continua-t-il en s'adressant à l'hôte et à l'hôtesse, vous ne savez pas ce que vous possédez : vous avez un trésor dans votre maison. Vous voyez dans ce jeune gentilhomme la huitième merveille du monde. Puis, se tournant de mon côté, et me jetant les bras au cou : Excusez mes transports, ajouta-t-il, je ne suis point maître de la joie que votre présence me cause.

Je ne pus lui répondre sur-le-champ, parce qu'il me tenait si serré, que je n'avais

pas la respiration libre ; et ce ne fut qu'après que j'eus la tête dégagée de l'embrassade que je lui dis : Seigneur cavalier , je ne croyais pas mon nom connu à Penñasflor. Comment , connu ! reprit-il sur le même ton : nous tenons registre de tous les grands personnages qui sont à vingt lieues à la ronde. Vous passez pour un prodige , et je ne doute pas que l'Espagne ne se trouve un jour aussi vaine de vous avoir produit , que la Grèce d'avoir vu naître ses sages. Ces paroles furent suivies d'une nouvelle accolade qu'il me fallut essuyer , au hasard d'avoir le sort d'Anthée. Pour peu que j'eusse eu d'expérience , je n'aurais pas été la dupe de ses démonstrations ni de ses hyperboles ; j'aurais bien connu à ses flatteries outrées que c'était un de ces parasites que l'on trouve dans toutes les villes , et qui , dès qu'un étranger arrive , s'introduisent auprès de lui pour remplir leur ventre à ses dépens ; mais ma jeunesse et ma vanité m'en firent juger tout autrement. Mon admirateur me parut un fort honnête homme , et je l'invitai à souper avec moi. Ah ! très-volontiers , s'écria-t-il ; je sais trop bon gré à mon étoile

de m'avoir fait rencontrer l'illustre Gil Blas de Santillane , pour ne pas jouir de ma bonne fortune le plus long-temps que je pourrai. Je n'ai pas grand appétit , poursuivit-il ; je vais me mettre à table pour vous tenir compagnie seulement , et je mangerai quelques morceaux par complaisance.

En parlant ainsi , mon panégyriste s'assit vis-à-vis de moi. On lui apporta un couvert. Il se jeta d'abord sur l'omelette avec tant d'avidité , qu'il semblait n'avoir mangé de trois jours. A l'air complaisant dont il s'y prenait , je vis bien qu'elle serait bientôt expédiée. J'en ordonnai une seconde , qui fut faite si promptement , qu'on la servit comme nous achevions , ou plutôt comme il achevait de manger la première. Il y procédait pourtant d'une vitesse toujours égale , et trouvait moyen , sans perdre un coup de dent , de me donner louanges sur louanges , ce qui me rendait fort content de ma petite personne. Il buvait aussi fort souvent ; tantôt c'était à ma santé , et tantôt à celle de mon père et de ma mère , dont il ne pouvait assez vanter le bonheur d'avoir un fils tel que moi. En même temps il versait du vin

dans mon verre, et m'excitait à lui faire raison. Je ne répondais point mal aux santés qu'il me portait, ce qui, avec ses flatteries, me mit insensiblement de si belle humeur, que, voyant notre seconde omelette à moitié mangée, je demandai à l'hôte s'il n'avait point de poisson à nous donner. Le seigneur Corcuélo, qui, selon toutes les apparences, s'entendait avec le parasite, me répondit : J'ai une truite excellente, mais elle coûtera cher à ceux qui la mangeront ; c'est un morceau trop friand pour vous. Qu'appellez-vous, trop friand ? dit alors mon flatteur d'un ton de voix élevé : vous n'y pensez pas, mon ami. Apprenez que vous n'avez rien de trop bon pour le seigneur Gil Blas de Santillane, qui mérite d'être traité comme un prince.

Je fus bien aise qu'il eût relevé les dernières paroles de l'hôte, et il ne fit en cela que me prévenir. Je m'en sentais offensé, et je dis fièrement à Corcuélo : Apportez-nous votre truite, et ne vous embarrassez pas du reste. L'hôte, qui ne demandait pas mieux, se mit à l'apprêter, et ne tarda guère à nous la servir. A la vue de ce nou-

veau plat , je vis briller une grande joie dans les yeux du parasite , qui fit paraître une nouvelle complaisance , c'est-à-dire qu'il donna sur le poisson comme il avait donné sur les œufs. Il fut pourtant obligé de se rendre , de peur d'accident , car il en avait jusqu'à la gorge. Enfin , après avoir bu et mangé tout son soûl , il voulut finir la comédie. Seigneur Gil Blas , me dit-il en se levant de table , je suis trop content de la bonne chère que vous m'avez faite pour vous quitter sans vous donner un avis important , dont vous me paraissez avoir besoin. Soyez désormais en garde contre les louanges ; défiez-vous des gens que vous ne connaîtrez point. Vous en pourrez rencontrer d'autres qui voudront , comme moi , se divertir de votre crédulité , et peut-être pousser les choses encore plus loin : n'en soyez point la dupe , et ne vous croyez point , sur leur parole , la huitième merveille du monde. En achevant ces mots , il me rit au nez , et s'en alla.

Je fus aussi sensible à cette baie que je l'ai été dans la suite aux plus grandes disgrâces qui me sont arrivées. Je ne pouvais

..

me consoler de m'être laissé tromper si grossièrement, ou, pour mieux dire, de sentir mon orgueil humilié. Hé quoi ! dis-je, le traître s'est donc joué de moi ! Il n'a tantôt abordé mon hôte que pour lui tirer les vers du nez, ou plutôt ils étaient d'intelligence tous deux ! Ah ! pauvre Gil Blas, meurs de honte d'avoir donné à ces fripons un juste sujet de te tourner en ridicule. Ils vont composer de tout ceci une belle histoire qui pourra bien aller jusqu'à Oviédo, et qui t'y fera beaucoup d'honneur. Tes parens se repentiront sans doute d'avoir tant harangué un sot. Loin de m'exhorter à ne tromper personne, ils devaient me recommander de ne me pas laisser duper. Agité de ces pensées mortifiantes, et enflammé de dépit, je m'enfermai dans ma chambre et me mis au lit : mais je ne pus dormir ; et je n'avais pas encore fermé l'œil, lorsque le muletier me vint avertir qu'il n'attendait plus que moi pour partir. Je me levai aussitôt ; et, pendant que je m'habillais, Corcuélo arriva avec un mémoire de la dépense, dans lequel la truite n'était pas oubliée ; et non-seulement il m'en fallut passer par où il voulut,

mais j'eus encore le chagrin, en lui livrant mon argent, de m'apercevoir que le bourreause ressouvenait de mon aventure. Après avoir bien payé un souper dont j'avais fait si désagréablement la digestion, je me rendis chez le muletier avec ma valise, en donnant à tous les diables le parasite, l'hôte et l'hôtellerie.

CHAPITRE III.

De la tentation qu'eut le muletier sur la route ; quelle en fut la suite ; et comment Gil Blas tomba dans Carybde en voulant éviter Scylla.

JE ne me trouvais pas seul avec le muletier : il y avait deux enfans de famille de Penñafior, un petit chantre de Mondonédo qui courait le pays, et un jeune bourgeois d'Astorga, qui s'en retournait chez lui avec une jeune personne qu'il venait d'épouser à Verco. Nous fîmes tous connaissance en peu de temps, et chacun eut bientôt dit d'où il venait et où il allait. La nouvelle mariée, quoi-

que jeune , était si noire et si peu piquante , que je ne prenais pas grand plaisir à la regarder : cependant sa jeunesse et son embonpoint donnèrent dans la vue du muletier, qui résolut de faire une tentative pour obtenir ses bonnes grâces. Il passa la journée à méditer ce beau dessein , et il en remit l'exécution à la dernière couchée. Ce fut à Caca-bélos. Il nous fit descendre à la première hôtellerie en entrant. Cette maison était plus dans la campagne que dans le bourg , et il en connaissait l'hôte pour un homme discret et complaisant. Il eut le soin de nous faire conduire dans une chambre écartée , où il nous laissa souper tranquillement ; mais , ~~sur~~ à la fin du repas , nous le vîmes entrer d'un air furieux : Par la mort ! s'écria-t-il , on m'a volé. J'avais dans un sac de cuir cent pistoles , il faut que je les retrouve. Je vais chez le juge du bourg , qui n'entend pas raillerie là-dessus ; et vous allez tous avoir la question , jusqu'à ce que vous ayez confessé le crime et rendu l'argent. En disant cela d'un air fort naturel , il sortit , et nous demeurâmes dans un extrême étonnement.

Il ne nous vint pas dans l'esprit que ce

pouvait être une feinte, parce que nous ne nous connaissions point les uns les autres. Je soupçonnai même le petit chantre d'avoir fait le coup, comme il eut peut-être de moi la même pensée. D'ailleurs, nous étions tous de jeunes sots ; nous ne savions pas quelles formalités s'observent en pareil cas : nous crûmes de bonne foi qu'on commencerait par nous mettre à la gêne. Ainsi, cédant à notre frayeur, nous sortîmes de la chambre fort brusquement ; les uns gagnant la rue, les autres le jardin, chacun cherche son salut dans la fuite ; et le jeune bourgeois d'Astorga, aussi troublé que nous de l'idée de la question, se sauva, comme un autre Énée, sans s'embarrasser de sa femme. Alors le muletier, à ce que j'appris dans la suite, plus incontinent que ses mulets, ravi de voir que son stratagème produisait l'effet qu'il en avait attendu, alla vanter cette ruse ingénieuse à la bourgeoise, et tâcher de profiter de l'occasion ; mais cette Lucrèce des Asturies, à qui la mauvaise mine de son tentateur prêtait de nouvelles forces, fit une vigoureuse résistance, et poussa de grands cris. La patrouille, qui par hasard en

ce moment se trouva près de l'hôtellerie, qu'elle connaissait pour un lieu digne de son attention, y entra, et demanda la cause de ces cris. L'hôte, qui chantait dans sa cuisine, et qui feignait de ne rien entendre, fut obligé de conduire le commandant et ses archers à la chambre de la personne qui criait. Ils arrivèrent bien à propos; l'Asturienne n'en pouvait plus. Le commandant, homme grossier et brutal, ne vit pas plus tôt de quoi ils'agissait, qu'il donna cinq ou six coups du bois de sa hallebarde à l'amoureux muletier, en l'apostrophant dans des termes dont la pudeur n'était guère moins blessée que de l'action même qui les lui suggérerait. Ce ne fut pas tout : il se saisit du coupable, et le mena devant le juge avec l'accusatrice, qui, malgré le désordre où elle était, voulut aller elle-même demander justice de cet attentat. Le juge l'écouta, et, l'ayant attentivement considérée, jugea que l'accusé était indigne de pardon. Il le fit dépouiller sur-le-champ, et fustiger en sa présence; puis il ordonna que le lendemain, si le mari de l'Asturienne ne paraissait point, deux archers, aux frais et dépens du délinquant, escorteraient la

complaignante jusqu'à la ville d'Astorga.

Pour moi , plus épouvanté peut-être que tous les autres , je gagnai la campagne. Je traversai je ne sais combien de champs et de bruyères , et , sautant tous les fossés que je trouvais sur mon passage , j'arrivai enfin auprès d'une forêt. J'allais m'y jeter et me cacher dans le plus épais hallier , lorsque deux hommes à cheval s'offrirent tout à coup au-devant de mes pas. Ils crièrent : Qui va là ? et comme ma surprise ne me permit pas de répondre sur-le-champ , ils s'approchèrent de moi , et , me mettant chacun le pistolet sur la gorge , ils me sommèrent de leur apprendre qui j'étais , d'où je venais , ce que je voulais aller faire dans cette forêt , et surtout de ne leur rien déguiser. A cette manière d'interroger , qui me parut bien valoir la question dont le muletier nous avait fait fête , je leur répondis que j'étais un jeune homme d'Oviédo qui allait à Salamanque ; je leur contai même l'alarme qu'on venait de nous donner , et j'avouai que la crainte d'être appliqué à la torture m'avait fait prendre la fuite. Ils firent un éclat de rire à ce discours , qui marquait

ma simplicité , et l'un des deux me dit : Rassure-toi , mon ami ; viens avec nous , et ne crains rien : nous allons te mettre en sûreté. A ces mots il me fit monter en croupe sur son cheval , et nous nous enfonçâmes dans la forêt.

Je ne savais ce que je devais penser de cette rencontre : je n'en augurais pourtant rien de sinistre. Si ces gens-ci , disais-je en moi-même , étaient des voleurs , ils m'auraient volé , et peut-être assassiné. Il faut que ce soient de bons gentilshommes de ce pays-ci , qui , me voyant effrayé , ont pitié de moi , et m'emmènent chez eux par charité. Je ne fus pas long-temps dans l'incertitude. Après quelques détours que nous fîmes dans un grand silence , nous nous trouvâmes au pied d'une colline , où nous descendîmes de cheval. C'est ici que nous demeurons , me dit un des cavaliers. J'avais beau regarder de tous côtés , je n'apercevais ni maison , ni cabane , pas la moindre apparence d'habitation. Cependant ces deux hommes levèrent une grande trape de bois , *couverte de terre et de broussailles , qui cachait l'entrée d'une longue allée en pente*

et souterraine, où les chevaux se jetèrent d'eux-mêmes, comme des animaux qui y étaient accoutumés. Les cavaliers m'y firent entrer avec eux ; puis, baissant la trape avec des cordes qui y étaient attachées pour cet effet, voilà le digne neveu de mon oncle Perez pris comme un rat dans une ratière.

CHAPITRE IV.

Description du souterrain, et quelles choses y vit Gil Blas.

Je connus alors avec quelle sorte de gens j'étais, et l'on doit bien juger que cette connaissance m'ôta ma première crainte. Une frayeur plus grande et plus juste vint s'emparer de mes sens : je crus que j'allais perdre la vie avec mes ducats. Ainsi, me regardant comme une victime qu'on conduisit à l'autel, je marchais déjà plus mort que vif entre mes deux conducteurs, qui, sentant bien que je tremblais, m'exhortaient inutilement à ne rien craindre. Quand

nous eûmes fait environ deux cents pas en tournant et en descendant toujours , nous entrâmes dans une écurie qu'éclairaient deux grosses lampes de fer pendues à la voûte. Il y avait une bonne provision de paille , et plusieurs tonneaux remplis d'orge. Vingt chevaux y pouvaient être à l'aise , mais il n'y avait alors que les deux qui venaient d'arriver. Un vieux nègre , qui paraissait pourtant encore assez vigoureux , s'occupait à les attacher au ratelier. Nous sortîmes de l'écurie , et , à la triste lueur de quelques autres lampes qui semblaient n'éclairer ces lieux que pour en montrer l'horreur , nous parvînmes à une cuisine où une vieille femme faisait rôtir des viandes sur des brasiers , et préparait le souper. La cuisine était ornée des ustensiles nécessaires , et tout auprès on voyait une office pourvue de toutes sortes de provisions. La cuisinière (il faut que j'en fasse le portrait) était une personne de soixante et quelques années. Elle avait eu , dans sa jeunesse , les cheveux d'un blond très-ardent , car le temps ne les avait pas si bien blanchis , qu'ils n'eussent *encore quelques nuances* de leur première

couleur. Outre un teint olivâtre, elle avait un menton pointu et relevé, avec des lèvres fort enfoncées; un grand nez aquilin lui descendait sur la bouche, et ses yeux paraissaient d'un très-beau rouge pourpré.

Tenez, dame Léonarde, dit un des cavaliers en me présentant à ce bel ange de ténèbres, voici un jeune garçon que nous vous amenons. Puis il se tourna de mon côté, et, remarquant que j'étais pâle et défait : Mon ami, me dit-il, reviens de ta frayeur, on ne te veut faire aucun mal. Nous avons besoin d'un valet pour soulager notre cuisinière : nous t'avons rencontré, cela est heureux pour toi. Tu tiendras ici la place d'un garçon qui s'est laissé mourir depuis quinze jours. C'était un jeune homme d'une complexion très-délicate. Tu me parais plus robuste que lui, tu ne mourras pas sitôt. Véritablement, tu ne reverras plus le soleil ; mais, en récompense, tu feras bonne chère et bon feu. Tu passeras tes jours avec Léonarde, qui est une créature fort humaine ; tu auras toutes tes petites commodités. Je veux te faire voir, ajouta-t-il, que tu n'es pas ici avec des gueux. En

même temps il prit un flambeau, et m'ordonna de le suivre. Il me mena dans une cave, où je vis une infinité de bouteilles et de pots de terre bien bouchés, qui étaient pleins, disait-il, d'un vin excellent. Ensuite il me fit traverser plusieurs chambres. Dans les unes il y avait des pièces de toile ; dans les autres, des étoffes de laine et de soie. J'aperçus dans une autre de l'or et de l'argent, et beaucoup de vaisselle à diverses armoiries. Après cela, je le suivis dans un grand salon que trois lustres de cuivre éclairaient, et qui servait de communication à d'autres chambres. Il me fit là de nouvelles questions. Il me demanda comment je me nommais, pourquoi j'étais sorti d'Oviédo ; et lorsque j'eus satisfait sa curiosité : Hé bien, Gil Blas, me dit-il, puisque tu n'as quitté ta patrie que pour chercher quelque bon poste, il faut que tu sois né coiffé pour être tombé entre nos mains. Je te l'ai déjà dit, tu vivras ici dans l'abondance, et rouleras sur l'or et sur l'argent. D'ailleurs, tu y seras en sûreté. Tel est ce souterrain, que les officiers de la sainte Hermandad viendraient cent fois dans cette forêt sans le dé-

couvrir : l'entrée n'en est connue que de moi seul et de mes camarades. Peut-être me demanderas-tu comment nous l'avons pu faire sans que les habitans des environs s'en soient aperçus ; mais apprends , mon ami , que ce n'est point notre ouvrage , et qu'il est fait depuis long-temps. Après que les Maures se furent rendus maîtres de Grenade , de l'Aragon , et de presque toute l'Espagne , les chrétiens qui ne voulurent point subir le joug des infidèles prirent la fuite , et vinrent se cacher dans ce pays-ci , dans la Biscaye et dans les Asturies , où le vaillant don Pélage s'était retiré. Fugitifs et dispersés par pelotons , ils vivaient dans les montagnes ou dans les bois. Les uns demeuraient dans des cavernes , et les autres firent plusieurs souterrains , du nombre desquels est celui-ci. Ayant ensuite eu le bonheur de chasser d'Espagne leurs ennemis , ils retournèrent dans les villes. Depuis ce temps-là leurs retraites ont servi d'asile aux gens de notre profession. Il est vrai que la sainte Hermandad en a découvert et détruit quelques-unes ; mais il en reste encore , et , grâces au ciel , il y a près de quinze ans que

j'habite impunément celle-ci. Je m'appellé le capitaine Rolando ; je suis chef de la compagnie ; et l'homme que tu as vu avec moi est un de mes cavaliers.

CHAPITRE V.

De l'arrivée de plusieurs autres voleurs dans le souterrain, et de l'agréable conversation qu'ils eurent ensemble.

COMME le seigneur Rolando achevait de parler de cette sorte, il parut dans le salon six nouveaux visages. C'était le lieutenant avec cinq hommes de la troupe qui revênaient chargés de butin. Ils apportaient deux mannequins remplis de sucre, de cannelle, de poivre, de figues, d'amandes et de raisins secs. Le lieutenant adressa la parole au capitaine, et lui dit qu'il venait d'enlever ces mannequins à un épicier de Bénavente, dont il avait aussi pris le mulet. Après qu'il eut rendu compte de son expédition au bureau, les dépouilles de l'épicier furent portées dans l'office. Alors il ne fut plus question

que de se réjouir. On dressa dans le salon une grande table , et l'on me renvoya dans la cuisine, où la dame Léonarde m'instruisit de ce que j'avais à faire. Je cédai à la nécessité , puisque mon mauvais sort le voulait ainsi ; et, dévorant ma douleur, je me préparai à servir ces honnêtes gens.

Je débutai par le buffet , que je parai de tasses d'argent, et de plusieurs bouteilles de terre pleines de ce bon vin que le seigneur Rolando m'avait vanté. J'apportai ensuite deux ragoûts , qui ne furent pas plus tôt servis, que tous les cavaliers se mirent à table. Ils commencèrent à manger avec beaucoup d'appétit ; et moi, debout derrière eux , je me tins prêt à leur verser du vin. Je m'en acquittai de si bonne grâce, que j'eus le bonheur de m'attirer des complimens. Le capitaine leur conta en peu de mots mon histoire, qui les divertit fort. Ensuite il leur dit que j'avais du mérite ; mais j'étais alors revenu des louanges, et j'en pouvais entendre sans péril. Là-dessus ils me louèrent tous. Ils dirent que je paraissais né pour être leur échanton, que je valais cent fois mieux que mon prédécesseur. Et comme depuis sa

mort c'était la señora Léonarde qui avait l'honneur de présenter le nectar à ces dieux infernaux, ils la privèrent de ce glorieux emploi pour m'en revêtir. Ainsi, nouveau Ganimède, je succédai à cette vieille Hébé.

Un grand plat de rôt, servi peu de temps après les ragoûts, vint achever de rassasier les voleurs, qui, buvant à proportion qu'ils mangeaient, furent bientôt de belle humeur, et firent un beau bruit. Les voilà qui parlent tous à la fois. L'un commence une histoire, l'autre rapporte un bon mot; un autre crie, un autre chante; ils ne s'entendent point. Enfin Rolando, fatigué d'une scène où il mettait inutilement beaucoup du sien, le prit sur un ton si haut, qu'il imposa silence à la compagnie. Messieurs, leur dit-il d'un ton de maître, écoutez ce que j'ai à vous proposer. Au lieu de nous étourdir les uns les autres en parlant tous ensemble, ne ferions-nous pas mieux de nous entretenir en personnes raisonnables? Il me vient une pensée. Depuis que nous sommes associés, nous n'avons pas eu la curiosité de nous demander quelles sont nos familles, et par quel enchaînement d'aventures nous avons

embrassé notre profession. Cela me paraît toutefois digne d'être su. Faisons-nous cette confidence pour nous divertir. Le lieutenant et les autres, comme s'ils avaient eu quelque chose de beau à raconter, acceptèrent avec de grandes démonstrations de joie la proposition du capitaine, qui parla le premier dans ces termes.

Messieurs, vous saurez que je suis fils unique d'un riche bourgeois de Madrid. Le jour de ma naissance fut célébré dans la famille par des réjouissances infinies. Mon père, qui était déjà vieux, sentit une joie extrême de se voir un héritier, et ma mère entreprit de me nourrir de son propre lait. Mon aïeul maternel vivait encore en ce temps-là : c'était un bon vieillard qui ne se mêlait plus de rien que de dire son rosaire et de raconter ses exploits guerriers, car il avait long-temps porté les armes. Je devins insensiblement l'idole de ces trois personnes : j'étais sans cesse dans leurs bras. De peur que l'étude ne me fatiguât dans mes premières années, on me les laissa passer dans les amusemens les plus puérils. Il ne faut pas, disait mon père, que les enfans s'ap-

pliquent sérieusement que le temps n'ait un peu mûri leur esprit. En attendant cette maturité, je n'apprenais ni à lire ni à écrire, mais je ne perçais pas pour cela mon temps. Mon père m'enseignait mille sortes de jeux : je connaissais parfaitement les cartes ; je savais jouer aux dés ; et mon grand-père m'apprenait des romances sur les expéditions militaires où il s'était trouvé. Il me chantait tous les jours les mêmes couplets ; et lorsqu'après avoir répété pendant trois mois dix ou douze vers, je venais à les réciter sans faute, mes parens admiraient ma mémoire. Ils ne paraissaient pas moins contens de mon esprit, quand, profitant de la liberté que j'avais de tout dire, j'interrompais leur entretien pour parler à tort et à travers. Ah ! qu'il est joli ! s'écriait mon père, en me regardant avec des yeux charmés. Ma mère m'accablait aussitôt de caresses, et mon grand-père en pleurait de joie. Je faisais aussi devant eux impunément les actions les plus indécentes. Ils me pardonnaient tout, ils m'adoraient. Cependant j'entrais déjà dans ma douzième année, que je n'avais *point* encore eu de maître. On m'en donna

un ; mais il reçut en même temps des ordres précis de m'enseigner sans en venir aux voies de fait. On lui permit seulement de me menacer quelquefois pour m'inspirer un peu de crainte. Cette permission ne fut pas fort salutaire : car , ou je me moquais des menaces de mon précepteur , ou bien , les larmes aux yeux , j'allais m'en plaindre à ma mère ou à mon aïeul , et je leur faisais accroire qu'il m'avait fort maltraité. Le pauvre diable avait beau venir me démentir , il n'en était pas pour cela plus avancé ; il passait pour un brutal , et l'on me croyait toujours plutôt que lui. Il arriva même un jour que je m'égratignai moi-même , puis je me mis à crier comme si l'on m'eût écorché. Ma mère accourut , et chassa le maître sur-le-champ , quoiqu'il protestât et prit le ciel à témoin qu'il ne m'avait pas touché.

Je me défis ainsi de tous mes précepteurs , jusqu'à ce qu'il vînt s'en présenter un tel qu'il me le fallait. C'était un bachelier d'Alcala. L'excellent maître pour un enfant de famille ! il aimait les femmes , le jeu et le cabaret ; je ne pouvais être en meilleures mains. Il s'attacha d'abord à gagner mon

esprit par la douceur. Il y réussit , et par là se fit aimer de mes parens , qui m'abandonnèrent à sa conduite. Ils n'eurent pas sujet de s'en repentir : il me perfectionna de bonne heure dans la science du monde. A force de me mener avec lui dans tous les lieux qu'il aimait , il m'en inspira si bien le goût , qu'au latin près , je devins un garçon universel. Dès qu'il vit que je n'avais plus besoin de ses préceptes , il alla les offrir ailleurs.

Si , dans mon enfance , j'avais vécu au logis fort librement , ce fut bien autre chose quand je commençai à devenir maître de mes actions. Ce fut dans ma famille que je fis l'essai de mon impertinence. Je me moquais à tous momens de mon père et de ma mère. Ils ne faisaient que rire de mes saillies , et plus elles étaient vives , plus ils les trouvaient agréables. Cependant je faisais toutes sortes de débauches avec des jeunes gens de mon humeur ; et comme nos parens ne nous donnaient point assez d'argent pour continuer une vie si délicieuse , chacun déroba chez lui ce qu'il pouvait prendre ; et cela ne suffisant point encore , nous commençâmes à voler la nuit , ce qui n'était pas

un petit supplément. Malheureusement, le corrégidor apprit de nos nouvelles. Il voulut nous faire arrêter, mais on nous avertit de son mauvais dessein. Nous eûmes recours à la fuite, et nous nous mîmes à exploiter sur les grands chemins. Depuis ce temps-là, messieurs, Dieu m'a fait la grâce de vieillir dans la profession, malgré les périls qui y sont attachés.

Le capitaine cessa de parler en cet endroit, et le lieutenant prit ainsi la parole : Messieurs, une éducation tout opposée à celle du seigneur Rolando a produit le même effet. Mon père était un boucher de Tolède. Il passait avec justice pour le plus grand brutal de la ville, et ma mère n'avait pas un naturel plus doux. Ils me fouettaient dans mon enfance comme à l'envi l'un de l'autre : j'en recevais tous les jours mille coups. La moindre faute que je commettais était suivie des plus rudes châtimens. J'avais beau demander grâce les larmes aux yeux, et protester que je me repentai de ce que j'avais fait, on ne me pardonnait rien, et le plus souvent on me frappait sans raison. Quand mon père me battait, ma mère,

comme s'il ne s'en fût pas bien acquitté, se mettait de la partie, au lieu d'intercéder pour moi. Ces traitemens m'inspirèrent tant d'aversion pour la maison paternelle, que je la quittai avant que j'eusse atteint ma quatorzième année. Je pris le chemin d'Aragon, et me rendis à Saragosse en demandant l'aumône. Là, je me faufilai avec des gueux qui menaient une vie assez heureuse. Ils m'apprirent à contrefaire l'aveugle, à paraître estropié, à mettre sur les jambes des ulcères postiches, etc. Le matin, comme des acteurs qui se préparent à jouer une comédie, nous nous disposions à faire nos personnages ; chacun courait à son poste : et le soir, nous réunissant tous, nous nous réjouissions pendant la nuit aux dépens de ceux qui avalent eu pitié de nous pendant le jour. Je m'ennuyai pourtant d'être avec ces misérables, et, voulant vivre avec de plus honnêtes gens, je m'associai avec des chevaliers d'industrie. Ils m'apprirent à faire de bons tours ; mais il nous fallut bientôt sortir de Saragosse, parce que nous nous brouillâmes avec un homme de justice qui *nous avait toujours protégés*. Chacun prit

son parti. Pour moi, j'entrai dans une troupe d'hommes courageux qui faisaient contribuer les voyageurs ; et je me suis si bien trouvé de leur façon de vivre, que je n'en ai pas voulu chercher d'autre depuis ce temps-là. Je sais donc, messieurs, très-bon gré à mes parens de m'avoir si mal-traité ; car, s'ils m'avaient élevé un peu plus doucement, je ne serais présentement qu'un malheureux boucher, au lieu que j'ai l'honneur d'être votre lieutenant.

Messieurs, dit alors un jeune voleur qui était assis entre le capitaine et le lieutenant, les histoires que nous venons d'entendre ne sont pas si composées ni si curieuses que la mienne. Je dois le jour à une paysanne des environs de Séville. Trois semaines après qu'elle m'eut mis au monde (elle était encore jeune, propre et bonne nourrice), on lui proposa un nourrisson. C'était un enfant de qualité, un fils unique qui venait de naître dans Séville. Ma mère accepta volontiers la proposition ; elle alla chercher l'enfant. On le lui confia ; et elle ne l'eut pas sitôt apporté dans son village, que, trouvant quelque ressemblance entre nous, cela lui inspira le

dessein de me faire passer pour l'enfant de qualité , dans l'espérance qu'un jour je reconnaitrais bien ce bon office. Mon père , qui n'était pas plus scrupuleux qu'un autre paysan , approuva la supercherie. De sorte qu'après nous avoir fait changer de linge , le fils de don Rodrigue de Herrera fut envoyé sous mon nom à une autre nourrice , et ma mère me nourrit sous le sien.

Malgré tout ce qu'on peut dire de l'instinct et de la force du sang, les parens du petit gentilhomme prirent aisément le change : ils n'eurent pas le moindre soupçon du tour qu'on leur avait joué , et jusqu'à l'âge de sept ans je fus toujours dans leurs bras. Leur intention était de me rendre un cavalier parfait , ils me donnèrent toutes sortes de maîtres ; mais j'avais peu de dispositions pour les exercices qu'on m'apprenait , et encore moins de goût pour les sciences qu'on voulait m'enseigner. J'aimais beaucoup mieux jouer avec les valets , que j'allais chercher à tous momens dans les cuisines ou dans les écuries. Le jeu ne fut pas toutefois long-temps ma passion dominante : je n'avais pas dix-sept ans que je m'enivrais

tous les jours. J'agaçais aussi toutes les femmes du logis. Je m'attachais principalement à une servante de cuisine , qui me parut mériter mes premiers soins. C'était une grosse joufflue , dont l'enjouement et l'embonpoint me plaisaient fort. Je lui faisais l'amour avec si peu de circonspection , que don Rodrigue même s'en aperçut. Il m'en reprit aigrement , me reprocha la bassesse de mes inclinations ; et de peur que la vue de l'objet aimé ne rendît ses remontrances inutiles , il mit ma princesse à la porte.

Ce procédé me déplut : je résolus de m'en venger. Je volai les pierreries de la femme de don Rodrigue ; et courant chercher ma belle Hélène , qui s'était retirée chez une blanchisseuse de ses amies , je l'enlevai en plein midi , afin que personne ne l'ignorât. Je passai plus avant : je la menai dans son pays , où je l'épousai solennellement , tant pour faire plus de dépit aux Herréra que pour laisser aux enfans de famille un si bel exemple à suivre. Trois mois après ce mariage , j'appris que don Rodrigue était mort. Je ne fus pas insensible à cette nouvelle ;

car je me rendis promptement à Séville pour demander son bien ; mais j'y trouvai du changement. Ma mère n'était plus , et en mourant elle avait eu l'indiscrétion d'avouer tout en présence du curé de son village , et d'autres bons témoins. Le fils de don Rodrigue tenait déjà ma place , ou plutôt la sienne ; et il venait d'être reconnu avec d'autant plus de joie , qu'on était moins satisfait de moi. De manière que , n'ayant rien à espérer de ce côté-là , et ne me sentant plus de goût pour ma grosse femme , je me joignis à des chevaliers de fortune , avec qui je commençai mes caravanes.

Le jeune voleur ayant achevé son histoire , un autre dit qu'il était fils d'un marchand de Burgos ; que dans sa jeunesse , poussé d'une dévotion indiscrete , il avait pris l'habit et fait profession dans un ordre fort austère , et que quelques années après il avait apostasié. Enfin , les huit voleurs parlèrent tour à tour ; et lorsque je les eus tous entendus , je ne fus pas surpris de les voir ensemble. Ils changèrent ensuite de discours : ils mirent sur le tapis divers projets pour la *campagne* prochaine ; et , après avoir formé

une résolution, ils se levèrent de table pour s'aller coucher. Ils allumèrent des bougies, et se retirèrent dans leurs chambres. Je suivis le capitaine Rolando dans la sienne, où pendant que je l'aidais à se déshabiller : Hé bien, Gil Blas, me dit-il, tu vois de quelle manière nous vivons. Nous sommes toujours dans la joie. La haine ni l'envie ne se glissent point parmi nous : nous n'avons jamais le moindre démêlé ensemble : nous sommes plus unis que des moines. Tu vas, mon enfant, poursuivit-il, mener ici une vie bien agréable ; car je ne te crois pas assez sot pour te faire une peine d'être avec des voleurs. Hé ! voit-on d'autres gens dans le monde ? Non, mon ami, tous les hommes aiment à s'approprier le bien d'autrui : c'est un sentiment général : la manière seule en est différente. Les conquérans, par exemple, s'emparent des états de leurs voisins. Les personnes de qualité empruntent, et ne rendent point. Les banquiers, trésoriers, agens de change, commis, et tous les marchands, tant gros que petits, ne sont pas fort scrupuleux. Pour les gens de justice, je n'en parlerai point ; on n'ignore pas ce

qu'ils savent faire. Il faut pourtant avouer qu'ils sont plus humains que nous ; car souvent nous ôtons la vie aux innocens, et eux quelquefois la sauvent même aux coupables.

CHAPITRE VI.

De la tentative que fit Gil Blas pour se sauver, et quel en fut le succès.

APRÈS que le capitaine des voleurs eut fait ainsi l'apologie de sa profession, il se mit au lit, et moi je retournai dans le salon, où je desservis et remis tout en ordre. J'allai ensuite à la cuisine, où Domingo (c'était le nom du vieux nègre) et la dame Léonarde soupaient en m'attendant. Quoique je n'eusse point d'appétit, je ne laissai pas de m'asseoir auprès d'eux. Je ne pouvais manger ; et comme je paraissais aussi triste que j'avais sujet de l'être, ces deux figures équivalentes entreprirent de me consoler.

Pourquoi vous affligez-vous, mon fils, me dit la vieille ; vous devez plutôt vous r

jouir de vous voir ici. Vous êtes jeune , et vous paraissez facile : vous vous seriez bientôt perdu dans le monde ; vous y auriez rencontré des libertins qui vous auraient engagé dans toutes sortes de débauches ; au lieu que votre innocence se trouve ici dans un port assuré. La dame Léonarde a raison , dit gravement le vieux nègre , et l'on peut ajouter à cela qu'il n'y a que des peines dans le monde. Rendez grâces au ciel , mon ami , d'être tout d'un coup délivré des périls , des embarras et des afflictions de la vie.

J'essayai tranquillement ce discours , parce qu'il ne m'eût servi de rien de m'en fâcher : je ne doute pas même , si je me fusse mis en colère , que je ne leur eusse apprêté à rire à mes dépens. Enfin Domingo , après avoir bien bu et bien mangé , se retira dans son écurie. Léonarde prit aussitôt une lampe , et me conduisit dans un caveau qui servait de cimetière aux voleurs qui mouraient de leur mort naturelle , et où je vis un grabat qui avait plus l'air d'un tombeau que d'un lit. Voilà votre chambre , me dit-elle. Le garçon dont vous avez le bonheur d'occuper la place y a couché tant qu'il a

vécu parmi nous , et il y repose encore après sa mort. Il s'est laissé mourir à la fleur de son âge. Ne soyez pas assez simple pour suivre son exemple. En achevant ces paroles elle me donna la lampe , et retourna dans sa cuisine. Je posai la lampe à terre , et me jetai sur le grabat, moins pour prendre du repos que pour me livrer tout entier à mes réflexions. O ciel ! dis-je , est-il une destinée aussi affreuse que la mienne ? On veut que je renonce à la vue du soleil ; et , comme si ce n'était pas assez d'être enterré tout vif à dix-huit ans , il faut encore que je sois réduit à servir des voleurs , à passer le jour avec des brigands , et la nuit avec des morts ! Ces pensées , qui me semblaient très-mortifiantes , et qui l'étaient en effet , me faisaient pleurer amèrement. Je maudis cent fois l'envie que mon oncle avait eue de m'envoyer à Salamanque. Je me repentis d'avoir craint la justice de Cacabélos : j'aurais voulu être à la question. Mais , considérant que je me consumais en plaintes vaines , je me mis à rêver aux moyens de me sauver. Hé quoi ! dis-je , est-il donc impossible de me tirer d'ici ? Les voleurs dorment , la cuisinière et

Le nègre en feront bientôt autant. Pendant qu'ils seront tous endormis, ne puis-je, avec cette lampe, trouver l'allée par où je suis descendu dans cet enfer? Il est vrai que je ne me crois pas assez fort pour lever la trappe qui est à l'entrée. Cependant, voyons; je ne veux rien avoir à me reprocher. Mon désespoir me prêterait des forces, j'en viendrais peut-être à bout.

Je formai donc ce grand dessein. Je me levai quand je jugeai que Léonarde et Dominga reposaient. Je pris la lampe, et sortis du caveau en me recommandant à tous les saints du paradis. Ce ne fut pas sans peine que je démêlai les détours de ce nouveau labyrinthe. J'arrivai pourtant à la porte de l'écurie, et j'aperçus enfin l'allée que je cherchais. Je marche, je m'avance vers la trappe avec autant de légèreté que de joie. Mais, hélas! au milieu de l'allée je rencontrai une maudite grille de fer bien fermée, et dont les barreaux étaient si près l'un de l'autre, qu'on y pouvait à peine passer la tête. Je me trouvai bien sot à la vue de ce nouvel obstacle, dont je ne m'étais point aperçu en entrant, parce que la grille était

alors ouverte. Je ne laissai pas pourtant de tâter les barreaux. J'examinai la serrure ; je tâchais même de la forcer , lorsque tout à coup je me sentis appliquer entre les deux épaules cinq ou six bons coups de nerf de bœuf. Je poussai un cri si perçant , que le souterrain en retentit ; et , regardant aussitôt derrière moi , je vis le vieux nègre en chemise , qui d'une main tenait une lanterne sourde , et de l'autre l'instrument de mon supplice. Ah ! ah ! dit-il , petit drôle , vous voulez vous sauver ! Ho ! ne pensez pas que vous puissiez me surprendre. Je vous ai bien entendu. Vous avez cru la grille ouverte , n'est-ce pas ? Apprenez , mon ami , que vous la trouverez désormais toujours fermée. Quand nous retenons ici quelqu'un malgré lui , il faut qu'il soit plus fin que vous , s'il nous échappe.

Cependant , au cri que j'avais fait , deux ou trois voleurs se réveillèrent en sursaut ; et , ne sachant si c'était la sainte Herman-dad qui venait fondre sur eux , ils se levèrent , et appelèrent leurs camarades. Dans un instant ils sont tous sur pied. Ils prennent leurs épées et leurs carabines , et s'a-

vancent presque nus jusqu'à l'endroit où j'étais avec Domingo. Mais sitôt qu'ils surent la cause du bruit qu'ils avaient entendu, leur inquiétude se convertit en éclats de rire. Comment donc, Gil Blas ! me dit le voleur apostat, il n'y a pas six heures que tu es avec nous, et tu veux déjà t'en aller ! Il faut que tu aies bien de l'aversion pour la retraite. Hé ! que ferais-tu donc, si tu étais chartreux ? Va te coucher : tu en seras quitte cette fois-ci pour les coups que Domingo t'a donnés ; mais s'il t'arrive jamais de faire un nouvel effort pour te sauver, par saint Barthélemi ! nous t'écorcherons tout vif. A ces mots, il se retira. Les autres voleurs s'en retournèrent aussi dans leurs chambres en riant de tout leur cœur de la tentative que j'avais faite pour leur fausser compagnie. Le vieux nègre, fort satisfait de son expédition, rentra dans son écurie ; et je regagnai mon cimetière, où je passai le reste de la nuit à soupirer et à pleurer.

CHAPITRE VII.

De ce que fit Gil Blas, ne pouvant faire mieux.

JE pensai succomber les premiers jours au chagrin qui me dévorait. Je ne faisais que traîner une vie mourante ; mais enfin mon bon génie m'inspira la pensée de dissimuler. J'affectai de paraître moins triste ; je commençai à rire , à chanter , quoique je n'en eusse aucune envie : en un mot , je me contraignis si bien , que Léonarde et Domingo y furent trompés. Ils crurent que l'oiseau s'accoutumait à la cage. Les voleurs s'imaginèrent la même chose. Je prenais un air gai en leur versant à boire , et je me mêlais à leur entretien quand je trouvais occasion d'y placer quelque plaisanterie. Ma liberté , loin de leur déplaire , les divertissait. Gil Blas , me dit le capitaine , un soir que je faisais le plaisant , tu as bien fait , mon ami , de bannir la mélancolie. Je suis *charmé de ton humeur et de ton esprit*. On

ne connaît pas d'abord les gens : je ne te croyais pas si spirituel ni si enjoué.

Les autres me donnèrent aussi mille louanges. Ils me parurent si contents de moi, que , profitant d'une si bonne disposition : Messieurs , leur dis-je , permettez que je vous découvre le fond de mon âme. Depuis que je demeure ici , je me sens tout autre que je n'étais auparavant. Vous m'avez défait des préjugés de mon éducation. J'ai pris insensiblement votre esprit : j'ai du goût pour votre profession ; je meurs d'envie d'avoir l'honneur d'être de vos confrères , et de partager avec vous les périls de vos expéditions. Toute la compagnie applaudit à ce discours ; on loua ma bonne volonté ; puis il fut résolu tout d'une voix qu'on me laisserait servir encore quelque temps pour éprouver ma vocation ; qu'ensuite on me ferait faire mes caravanes , après quoi on m'accorderait la place honorable que je demandais.

Il fallut donc continuer de me contraindre , et d'exercer mon emploi d'échanson. J'en fus très-mortifié ; car je n'aspirais à devenir voleur que pour avoir la liberté de

sortir comme les autres ; et j'espérais qu'en faisant des courses avec eux , je leur échapperais quelque jour. Cette seule espérance soutenait ma vie. L'attente néanmoins me paraissait longue , et je ne laissai pas d'essayer plus d'une fois de surprendre la vigilance de Domingo ; mais il n'y eut pas moyen , il était trop sur ses gardes : j'aurais défié cent Orphées de charmer ce Cerbère. Il est vrai aussi que , de peur de me rendre suspect , je ne faisais pas tout ce que j'aurais pu faire pour le tromper. Il m'observait , et j'étais obligé d'agir avec beaucoup de circonspection pour ne me pas trahir. Je m'en remettais donc au temps que les voleurs m'avaient prescrit pour me recevoir dans leur troupe , et je l'attendais avec autant d'impatience que si j'eusse dû entrer dans une compagnie de traitans.

Grâces au ciel , six mois après , ce temps arriva. Le seigneur Rolando dit à ses cavaliers : Messieurs , il faut tenir la parole que nous avons donnée à Gil Blas. Je n'ai pas mauvaise opinion de ce garçon-là ; je crois que nous en ferons quelque chose. Je suis *d'avis* que nous le menions demain avec

nous cueillir des lauriers sur les grands chemins. Prenons soin nous-mêmes de le dresser à la gloire. Les voleurs furent tous du sentiment de leur capitaine ; et, pour me faire voir qu'ils me regardaient déjà comme un de leurs compagnons , dès ce moment ils me dispensèrent de les servir. Ils rétablirent la dame Léonarde dans l'emploi qu'on lui avait ôté pour m'en charger. Ils me firent quitter mon habillement , qui consistait en une simple soufanelle fort usée, et ils me parèrent de toute la dépouille d'un gentilhomme nouvellement volé. Après cela, je me disposai à faire ma première campagne.

CHAPITRE VIII.

Gil Blas accompagne les voleurs. Quel exploit il fait sur les grands chemins.

CE fut sur la fin d'une nuit du mois de septembre que je sortis du souterrain avec les voleurs. J'étais armé, comme eux, d'une

..

carabine, de deux pistolets, d'une épée et d'une baïonnette ; et je montais un assez bon cheval , qu'on avait pris au même gentilhomme dont je portais les habits. Il y avait si long-temps que je vivais dans les ténèbres , que le jour naissant ne manqua pas de m'éblouir ; mais peu à peu mes yeux s'accoutumèrent à le souffrir.

Nous passâmes auprès de Ponferrada , et nous allâmes nous mettre en embuscade dans un petit bois qui bordait le grand chemin de Léon. Là , nous attendions que la fortune nous offrît quelque bon coup à faire , quand nous aperçûmes un religieux de l'ordre de S. Dominique , monté , contre l'ordinaire de ces bons pères , sur une mauvaise mule. Dieu soit loué ! s'écria le capitaine en riant , voici le chef-d'œuvre de Gil Blas. Il faut qu'il aille détrousser ce moine : voyons comment il s'y prendra. Tous les voleurs jugèrent qu'effectivement cette commission me convenait , et ils m'exhortèrent à m'en bien acquitter. Messieurs , leur dis-je , vous serez contents : je vais mettre ce père nu comme la main , et vous amener ici sa mule. *Non , non* , dit Rolando , elle n'en

vaut pas la peine : apporte-nous seulement la bourse de sa révérence, c'est tout ce que nous exigeons de toi. Là-dessus je sortis du bois, et poussai vers le religieux en priant le ciel de me pardonner l'action que j'allais faire. J'aurais bien voulu m'échapper dès ce moment-là; mais la plupart des voleurs étaient encore mieux montés que moi. S'ils m'eussent vu fuir, ils se seraient mis à mes trousses, et m'auraient bientôt rattrapé; ou peut-être auraient-ils fait sur moi une décharge de leurs carabines, dont je me serais fort mal trouvé. Je n'osai donc hasarder une démarche si délicate. Je joignis le père, et lui demandai la bourse en lui présentant le bout d'un pistolet. Il s'afrréta tout court pour me considérer, et, sans paraître fort effrayé : Mon enfant, me dit-il, vous êtes bien jeune; vous faites de bonne heure un vilain métier. Mon père, lui répondis-je, tout vilain qu'il est, je voudrais l'avoir commencé plus tôt. Ah! mon fils, répliqua le bon religieux, qui n'avait garde de comprendre le vrai sens de mes paroles, que dites-vous? quel aveuglement! Souffrez que je vous représente l'état malheureux.

Oh ! mon père, interrompis-je avec précipitation, trêve de morale, s'il vous plait. Je ne viens point sur les grands chemins pour entendre des sermons : je veux de l'argent. De l'argent ? me dit-il d'un air étonné. Vous jugez bien mal de la charité des Espagnols si vous croyez que les personnes de mon caractère aient besoin d'argent pour voyager en Espagne. Détrompez-vous. On nous reçoit agréablement partout ; on nous loge, on nous nourrit, et l'on ne nous demande que des prières. Enfin nous ne portons point d'argent sur la route : nous nous abandonnons à la providence. Hé ! non, non, lui répartis-je, vous ne vous y abandonnez pas : vous avez toujours de bonnes pistoles pour être plus sûrs de la providence. Mais, mon père, ajoutai-je, finissons. Mes camarades, qui sont dans ce bois, s'impatientent : jetez tout à l'heure votre bourse à terre, ou bien je vous tue.

A ces mots, que je prononçai d'un air menaçant, le religieux sembla craindre pour sa vie. Attendez, me dit-il, je vais donc vous satisfaire, puisqu'il le faut absolument. *J*
vois bien qu'avec vous, autres les figures

orique sont inutiles. En disant cela il le dessous sa robe une grosse bourse eau de chamois , qu'il laissa tomber à . Alors je lui dis qu'il pouvait continuer chemin , ce qu'il ne me donna pas la e de répéter. Il pressa les flancs de sa e , qui , démentant l'opinion que j'avais e , car je ne la croyais pas meilleure que de mon oncle , prit tout à coup un z bon train. Tandis qu'il s'éloignait , je pied à terre. Je ramassai la bourse , qui parut pesante. Je remontai sur ma bête , gagnai promptement le bois , où les vos m'attendaient avec impatience pour féliciter de ma victoire. A peine me nèrent-ils le temps de descendre de al , tant ils s'empressaient de m'em- ser. Courage , Gil Blas ! me dit Rolando ; iens de faire des merveilles. J'ai eu les x sur toi pendant ton expédition ; j'ai ervé ta contenance : je te prédis que tu iendras un excellent voleur de grand min. Le lieutenant et les autres applaudirent à la prédiction , et m'assurèrent que ie pouvais manquer de l'accomplir quel- jour. Je les remerciai de la haute idée

qu'ils avaient de moi, et leur promis de faire tous mes efforts pour la soutenir.

Après qu'ils m'eurent d'autant plus loué que je méritais moins de l'être, il leur prit envie d'examiner le butin dont je revenais chargé. Voyons, dirent-ils, voyons ce qu'il y a dans la bourse du religieux. Elle doit être bien garnie, continua l'un d'entre eux, car ces bons pères ne voyagent pas en pèlerins. Le capitaine délia la bourse, l'ouvrit, et en tira deux ou trois poignées de petites médailles de cuivre, entremêlées d'*Agnus Dei* avec quelques scapulaires. A la vue d'un larcin si nouveau, tous les voleurs éclatèrent en ris immodérés. Vive Dieu ! s'écria le lieutenant, nous avons bien de l'obligation à Gil Blas : il vient, pour son coup d'essai, de faire un vol fort salutaire à la compagnie. Cette plaisanterie en attira d'autres. Ces scélérats, et particulièrement celui qui avait apostasié, commencèrent à s'égayer sur la matière. Il leur échappa mille traits qui marquaint bien le dérèglement de leurs mœurs. Moi seul je ne riais point. Il est vrai que les railleurs m'en *ôtaient l'envie* en se réjouissant ainsi à mes

dépens. Chacun me lança son trait , et le capitaine me dit : Ma foi , Gil Blas , je te conseille en ami de ne te plus jouer aux moines : ce sont des gens trop fins et trop rusés pour toi.

CHAPITRE IX.

De l'événement sérieux qui suivit cette aventure.

Nous demeurâmes dans le bois la plus grande partie de la journée , sans apercevoir aucun voyageur qui pût payer pour le religieux. Enfin nous en sortîmes pour retourner au souterrain , bornant nos exploits à ce risible événement , qui faisait encore le sujet de notre entretien , lorsque nous découvrîmes de loin un carrosse à quatre mules. Il venait à nous au grand trot , et il était accompagné de trois hommes à cheval , qui nous parurent bien armés. Rolando fit faire halte à la troupe pour tenir conseil là-dessus ; et le résultat fut qu'on attaquerait. Aussitôt il nous rangea de la manière qu'il voulut , et

nous marchâmes en bataille au-devant du carrosse. Malgré les applaudissemens que j'avais reçus dans le bois, je me sentis saisi d'un grand tremblement, et bientôt il sortit de tout mon corps une sueur froide, qui ne me présageait rien de bon. Pour surcroît de bonheur, j'étais au front de la bataille, entre le capitaine et le lieutenant, qui m'avaient placé là pour m'accoutumer au feu tout d'un coup. Rolando, remarquant jusqu'à quel point la nature pâtissait chez moi, me regarda de travers, et me dit d'un air brusque : Ecoute, Gil Blas, songe à faire ton devoir. Je t'avertis que, si tu recules, je te casserai la tête d'un coup de pistolet. J'étais trop persuadé qu'il le ferait comme il le disait pour négliger l'avertissement : c'est pourquoi je ne pensai plus qu'à recommander mon âme à Dieu, puisque je n'avais pas moins à craindre d'un côté que de l'autre.

Pendant ce temps-là le carrosse et les cavaliers s'approchaient. Ils connurent quelle sorte de gens nous étions, et, devinant notre dessein à notre contenance, ils s'arrêtèrent à la portée d'une escopette. *avaient* aussi-bien que nous des carabin

et des pistolets. Tandis qu'ils se préparaient à nous faire face , il sortit du carrosse un homme bien fait et richement vêtu. Il monta sur un cheval de main dont un des cavaliers tenait la bride , et il se mit à la tête des autres. Il n'avait pour arme que son épée et deux pistolets. Encore qu'ils ne fussent que quatre contre neuf , car le cocher demeura sur son siège , ils s'avancèrent vers nous avec une audace qui redoubla mon effroi. Je ne laissai pas pourtant , bien que - tremblant de tous mes membres , de me tenir prêt à tirer mon coup ; mais , pour dire les choses comme elles sont , je fermai les yeux et tournai la tête en déchargeant ma carabine , et , de la manière que je tirai , je ne dois point avoir ce coup-là sur la conscience.

Je ne ferai point un détail de l'action. Quoique présent , je ne voyais rien ; et ma peur , en me troublant l'imagination , me cachait l'horreur du spectacle même qui m'effrayait. Tout ce que je sais , c'est qu'après un grand bruit de mousquetades , j'entendis mes compagnons crier à pleine tête : *Victoire ! victoire !* A cette acclamation , la terreur qui s'était emparée de mes sens se

dissipa , et j'aperçus sur le champ de bataille les quatre cavaliers étendus sans vie. De notre côté, nous n'eûmes qu'un homme de tué : ce fut l'apostat , qui n'eut en cette occasion que ce qu'il méritait pour son apostasie , et pour ses mauvaises plaisanteries sur les scapulaires. Un de nos cavaliers reçut une balle à la rotule du genou droit. Le lieutenant fut aussi blessé , mais fort légèrement, le coup n'ayant fait qu'effleurer la peau.

Le seigneur Rolando courut d'abord à la portière du carrosse. Il y avait dedans une dame de vingt-quatre à vingt-cinq ans , qui lui parut très-belle , malgré le triste état où il la voyait. Elle s'était évanouie pendant le combat , et son évanouissement durait encore. Tandis qu'il s'occupait à la considérer, nous songeâmes, nous autres , au butin. Nous commençâmes par nous assurer des chevaux des cavaliers tués , car ces animaux, épouvantés du bruit des coups , s'étaient un peu écartés après avoir perdu leurs guides. Pour les mules , elles n'avaient pas branlé , quoique durant l'action le cocher eût quitté *son siège* pour se sauver. Nous mîmes pied

à terre pour les dételer, et nous les chargeâmes de plusieurs malles que nous trouvâmes attachées devant et derrière le carrosse. Cela fait, on prit, par ordre du capitaine, la dame, qui n'avait point encore rappelé ses esprits, et on la mit à cheval entre les mains d'un voleur des plus robustes et des mieux montés; puis, laissant sur le grand chemin le carrosse et les morts dépouillés, nous emmenâmes avec nous la dame, les mules et les chevaux.

CHAPITRE X.

De quelle manière les voleurs en usèrent avec la dame. Du grand dessein que forma Gil Blas, et quel en fut l'événement.

IL y avait déjà plus d'une heure qu'il était nuit quand nous arrivâmes au souterrain. Nous menâmes d'abord les bêtes à l'écurie, où nous fûmes obligés nous-mêmes de les attacher au ratelier et d'en avoir soin, parce que le vieux nègre était au lit depuis trois

jours. Outre que la goutte l'avait pris violemment, un rhumatisme le tenait entrepris de tous ses membres. Il ne lui restait rien de libre que la langue, qu'il employait à témoigner son impatience par d'horribles blasphèmes. Nous laissâmes ce misérable jurer et blasphémer, et nous allâmes à la cuisine, où nous donnâmes toute notre attention à la dame, qui paraissait environnée des ombres de la mort. Nous n'épargnâmes rien pour la tirer de son évanouissement, et nous eûmes le bonheur d'en venir à bout. Mais quand elle eut repris l'usage de ses sens, et qu'elle se vit entre les bras de plusieurs hommes qui lui étaient inconnus, elle sentit son malheur. Elle en frémit. Tout ce que la douleur et le désespoir ensemble peuvent avoir de plus affreux parut peint dans ses yeux, qu'elle leva au ciel comme pour se plaindre à lui des indignités dont elle était menacée. Puis, cédant tout à coup à ces images épouvantables, elle retombe en défaillance, sa paupière se referme, et les voleurs s'imaginent que la mort va leur enlever leur proie. Alors le capitaine, *jugant plus à propos de l'abandonner à elle-*

même que de la tourmenter par de nouveaux secours, la fit porter sur le lit de Léonarde, où on la laissa toute seule, au hasard de ce qu'il en pouvait arriver.

Nous passâmes dans le salon, où un des voleurs, qui avait été chirurgien, visita les blessures du lieutenant et du cavalier, et les frotta de baume. L'opération faite, on voulut voir ce qu'il y avait dans les malles. Les unes se trouvèrent remplies de dentelles et de linge, les autres d'habits : mais la dernière qu'on ouvrit renfermait quelques sacs pleins de pistoles, ce qui réjouit infiniment messieurs les intéressés. Après cet examen, la cuisinière dressa le buffet, mit le couvert et servit. Nous nous entretînmes d'abord de la grande victoire que nous avions remportée ; sur quoi Rolando m'adressant la parole : Avoue, Gil Blas, me dit-il, avoue, mon enfant, que tu as eu grand'peur. Je répondis que j'en demeurais d'accord de bonne foi, mais que je me battrais comme un paladin quand j'aurais fait seulement deux ou trois campagnes. Là-dessus toute la compagnie prit mon parti, en disant qu'on devait me le pardonner ; que l'action

avait été vive, et que, pour un jeune homme qui n'avait jamais vu le feu, je ne m'étais point mal tiré d'affaire.

La conversation tomba ensuite sur les mules et les chevaux que nous venions d'amener au souterrain. Il fut arrêté que le lendemain avant le jour nous partirions tous pour les aller vendre à Mansilla, où probablement on n'aurait point encore entendu parler de notre expédition. Ayant pris cette résolution, nous achevâmes de souper ; puis nous retournâmes à la cuisine pour voir la dame, que nous trouvâmes dans la même situation. Nous crûmes qu'elle ne passerait pas la nuit. Néanmoins, quoiqu'elle parût à peine jouir d'un reste de vie, quelques voleurs ne laissèrent pas de jeter sur elle un œil profane et de témoigner une brutale envie, qu'ils auraient satisfaite, si Rolando ne les en eût empêchés en leur représentant qu'ils devaient du moins attendre que la dame fût sortie de cet accablement de tristesse qui lui ôtait tout sentiment. Le respect qu'ils avaient pour leur capitaine retint leur incontinence : sans cela, rien ne pouvait *sauver la dame* ; sa mort même n'aurait

peut-être pas mis son honneur en sûreté.

Nous laissâmes encore cette malheureuse femme dans l'état où elle était ; Rolando se contenta de charger Léonarde d'en avoir soin , et chacun se retira dans sa chambre. Pour moi, lorsque je fus couché , au lieu de me livrer au sommeil, je ne fis que m'occuper du malheur de la dame. Je ne doutais point que ce ne fût une personne de qualité ; et j'en trouvais son sort plus déplorable. Je ne pouvais sans frémir me peindre les horreurs qui l'attendaient, et je m'en sentais aussi vivement touché que si le sang ou l'amitié m'eût attaché à elle. Enfin , après avoir bien plaint sa destinée, je rêvai aux moyens de préserver son honneur du péril dont il était menacé, et de me tirer en même temps du souterrain. Je songai que le vieux nègre ne pouvait se remuer, et que, depuis son indisposition, la cuisinière avait la clef de la grille. Cette pensée m'échauffa l'imagination, et me fit concevoir un projet que je digérai bien ; puis j'en commençai sur-le-champ l'exécution de la manière suivante.

Je feignis d'avoir la colique. Je poussai

d'abord des plaintes et des gémissemens ; ensuite , élevant la voix , je jetai de grands cris. Les voleurs se réveillent , et sont bientôt auprès de moi. Ils me demandent ce qui m'oblige à crier ainsi. Je répondis que j'avais une colique horrible ; et , pour mieux le leur persuader , je me mis à grincer les dents , à faire des grimaces et des contorsions effroyables , et à m'agiter d'une étrange façon. Après cela , je devins tout à coup tranquille , comme si mes douleurs m'eussent donné quelque relâche. Un instant après , je me remis à faire des bonds sur mon grabat et à me tordre les bras. En un mot , je jouai si bien mon rôle , que les voleurs , tout fins qu'ils étaient , s'y laissèrent tromper , et crurent qu'en effet je sentais des tranchées violentes. Ils s'empressèrent tous à me soulager. L'un m'apporte une bouteille d'eau-de-vie , et m'en fait avaler la moitié ; l'autre me donne malgré moi un lavement d'huile d'amandes douces ; un autre va me chauffer une serviette , et vient me l'appliquer toute brûlante sur le ventre. J'avais beau crier miséricorde , ils imputaient mes cris à ma colique , et continuaient à me faire souffrir des

maux véritables en voulant m'en ôter un que je n'avais point. Enfin , ne pouvant plus y résister , je fus obligé de leur dire que je ne sentais plus de tranchées , et que je les conjurais de me donner quartier. Ils cessèrent de me fatiguer de leurs remèdes , et je me gardai bien de me plaindre davantage , de peur d'éprouver encore leurs secours.

Cette scène dura près de trois heures ; après quoi les voleurs , jugeant que le jour ne devait pas être fort éloigné , se préparèrent à partir pour Mansilla. Je fis alors un nouveau lazzi. Je voulus me lever pour leur faire croire que j'avois grande envie de les accompagner ; mais ils m'en empêchèrent : Non , non , Gil Blas , me dit le seigneur Rolando ; demeure ici , mon fils. Ta colique pourrait te reprendre. Tu viendras une autre fois avec nous. Pour aujourd'hui , tu n'es pas en état de nous suivre. Je ne crus pas devoir insister fort sur cela , de crainte que l'on ne se rendit à mes instances : je parus seulement très-mortifié de ne pouvoir être de la partie , ce que je fis d'un air si naturel , qu'ils sortirent tous du souterrain sans avoir le moindre soupçon de mon projet. Après

leur départ , que j'avais tâché de hâter par mes vœux , je me dis à moi-même : Oh ça , Gil Blas , c'est à présent qu'il faut avoir de la résolution. Arme-toi de courage pour achever ce que tu as si heureusement commencé. Domingo n'est point en état de s'opposer à ton entreprise , et Léonarde ne peut t'empêcher de l'exécuter. Saisis cette occasion de t'échapper : tu n'en trouveras jamais peut-être une plus favorable. Ces réflexions me remplirent de confiance. Je me levai , je pris mon épée et mes pistolets , et j'allai d'abord à la cuisine ; mais avant que d'y entrer , comme j'entendis parler Léonarde , je m'arrêtai pour l'écouter. Elle parlait à la dame inconnue , qui avait repris ses esprits , et qui , considérant toute son infortune , pleurait alors et se désespérait. Pleurez , ma fille , lui disait la vieille , fondez en larmes , n'épargnez point les soupirs , cela vous soulagera. Votre saisissement était dangereux ; mais il n'y a plus rien à craindre , puisque vous versez des pleurs. Votre douleur s'apaisera peu à peu , et vous vous accoutumerez à vivre ici avec nos messieurs , qui sont *d'honnêtes gens*. Vous serez mieux traitée

u'une princesse : ils auront pour vous mille complaisances , et vous témoigneront tous ces jours de l'affection. Il y a bien des femmes qui voudraient être à votre place.

Je ne donnai pas le temps à Léonarde d'en dire davantage. J'entrai , et , lui mettant un pistolet sur la gorge , je la pressai , d'un air menaçant , de me remettre la clef de la grille. Elle fut troublée de mon action , et , quoique très-avancée dans sa carrière , elle se sentit encore assez attachée à la vie pour n'oser me refuser ce que je lui demandais. Lorsque j'eus la clef entre les mains , j'adressai la parole à la dame affligée : Mame , lui dis-je , le ciel vous envoie un libérateur. Levez-vous pour me suivre ; je vais vous mener où il vous plaira que je vous conduise. La dame ne fut pas sourde à ma voix , et mes paroles firent tant d'impression sur son esprit , que , rappelant tout ce qui lui restait de force , elle se leva , et vint se jeter à mes pieds en me conjurant de conserver son honneur. Je la relevai , et l'assurai qu'elle pouvait compter sur moi. Ensuite je pris des cordes que j'aperçus dans la cuisine , et , à l'aide de la dame , je liai Léo-

narde au pied d'une grosse table, en lui protestant que je la tuerais, si elle poussait le moindre cri. La ~~bonne~~ Léonarde, persuadée que je n'y manquerais pas si elle osait me contredire, prit le parti de me laisser faire tout ce que je voulus. J'allumai de la bougie, et j'allai avec l'inconnue à la chambre où étaient les espèces d'or et d'argent. Je mis dans mes poches autant de pistoles et de doubles pistoles qu'il y en put tenir; et, pour obliger la dame à s'en charger aussi, je lui représentai qu'elle ne faisait que reprendre son bien, ce qu'elle fit sans scrupule. Quand nous en eûmes une bonne provision, nous marchâmes vers l'écurie, où j'entrai seul avec mes pistolets en état. Je comptais bien que le vieux nègre, malgré sa goutte et son rhumatisme, ne me laisserait pas tranquillement seller et brider mon cheval, et j'étais dans la résolution de le guérir radicalement de tous ses maux, s'il s'avisait de vouloir faire le méchant; mais, par bonheur, il était alors si accablé des douleurs qu'il avait souffertes et de celles qu'il souffrait encore, que je tirai mon cheval de l'écurie sans même qu'il parût s'en

apercevoir. La dame m'attendait à la porte. Nous enfilâmes promptement l'allée par où l'on sortait du souterrain. Nous arrivons à la grille, nous l'ouvrons, et nous parvenons enfin à la trape. Nous eûmes beaucoup de peine à la lever, ou plutôt, pour en venir à bout, nous eûmes besoin de la force nouvelle que nous prêta l'envie de nous sauver.

Le jour commençait à paraître lorsque nous nous vîmes hors de cet abîme. Nous songeâmes aussitôt à nous en éloigner. Je me jetai en selle, la dame monta derrière moi, et, suivant au galop le premier sentier qui se présenta, nous sortîmes bientôt de la forêt. Nous entrâmes dans une plaine coupée de plusieurs routes : nous en prîmes une au hasard. Je mourais de peur qu'elle ne nous conduisît à Mansilla, et que nous ne rencontrassions Rolando et ses camarades ; ce qui pouvait fort bien nous arriver. Heureusement ma crainte fut vaine. Nous arrivâmes à la ville d'Astorga sur les deux heures après midi. J'aperçus des gens qui nous regardaient avec une extrême attention, comme si c'eût été pour eux un spectacle nouveau de voir une femme à cheval d'ex-

rière un homme. Nous descendîmes à la première hôtellerie, où j'ordonnai d'abord qu'on mît à la broche une perdrix et un lapereau. Pendant qu'on exécutait mon ordre et qu'on nous préparait à dîner, je conduisis la dame à une chambre, où nous commençâmes à nous entretenir ; ce que nous n'avions pu faire en chemin , parce que nous étions venus trop vite. Elle me témoigna combien elle était sensible au service que je venais de lui rendre , et me dit qu'après une action si généreuse , elle ne pouvait se persuader que je fusse un compagnon des brigands à qui je l'avais arrachée. Je lui contai mon histoire , pour la confirmer dans la bonne opinion qu'elle avait conçue de moi ! par là je l'engageai à me donner sa confiance et à m'apprendre ses malheurs , qu'elle me raconta comme je vais le dire dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XI.

Histoire de dona Mencia de Mosquera.

JE suis née à Valladolid, et je m'appelle dona Mencia de Mosquera. Don Martin, mon père, après avoir consumé presque tout son patrimoine dans le service, fut tué en Portugal, à la tête d'un régiment qu'il commandait. Il me laissa si peu de bien, que j'étais un assez mauvais parti, quoique je fusse fille unique. Je ne manquais pas toutefois d'amans, malgré la médiocrité de ma fortune. Plusieurs cavaliers des plus considérables d'Espagne me recherchèrent en mariage. Celui qui s'attira mon attention fut don Alvar de Mello. Véritablement, il était mieux fait que ses rivaux; mais des qualités plus solides me déterminèrent en sa faveur. Il avait de l'esprit, de la discrétion, de la valeur et de la probité. D'ailleurs, il pouvait passer pour l'homme du monde le plus galant. Fallait-il donner une

fête , rien n'était mieux entendu ; et s'il paraissait dans des joutes , il y faisait toujours admirer sa force et son adresse. Je le préfèrai donc à tous les autres , et je l'épousai.

Peu de jours après notre mariage , il rencontra dans un endroit écarté don André de Baësa , qui avait été un de ses rivaux. Ils se piquèrent l'un l'autre , et mirent l'épée à la main. Il en coûta la vie à don André. Comme il était neveu du corrégidor de Valladolid , homme violent , et mortel ennemi de la maison de Mello , don Alvar crut ne pouvoir assez tôt sortir de la ville. Il revint promptement au logis , où , pendant qu'on lui préparait un cheval , il me conta ce qui venait de lui arriver. Ma chère Mencia , me dit-il ensuite , il faut nous séparer , c'est une nécessité. Vous connaissez le corrégidor : ne nous flattons point ; il va me poursuivre vivement. Vous n'ignorez pas quel est son crédit : je ne serai pas en sûreté dans le royaume. Il était si pénétré de sa douleur , et plus encore de celle dont il me voyait saisie , qu'il n'en put dire davantage. Je lui fis prendre de l'or et quelques pierreries ; puis *il me tendit les bras* , et nous ne fîmes , pen-

dant un quart d'heure, que confondre nos soupirs et nos larmes. Enfin on vint l'avertir que le cheval était prêt. Il s'arrache d'auprès de moi, il part, et me laisse dans un état qu'on ne saurait exprimer : heureuse si l'excès de mon affliction m'eût alors fait mourir ! Que la mort m'aurait épargné de peines et d'ennuis ! Quelques heures après que don Alvar fut parti, le corrégidor apprit sa fuite. Il le fit poursuivre par tous les alguazils de Valladolid, et n'épargna rien pour l'avoir en sa puissance. Mon époux toutefois trompa son ressentiment, et sut se mettre en sûreté ; de manière que le juge, se voyant réduit à borner sa vengeance à la seule satisfaction d'ôter les biens à un homme dont il aurait voulu verser le sang, n'y travailla pas en vain. Tout ce que don Alvar pouvait avoir de fortune fut confisqué.

Je demeurai dans une situation très-affligeante ; j'avais à peine de quoi subsister. Je commençai à mener une vie retirée, n'ayant qu'une femme pour tout domestique. Je passais les jours à pleurer, non une indigence que je supportais patiemment, mais

l'absence d'un époux chéri dont je ne recevais aucune nouvelle. Il m'avait pourtant promis , dans nos tristes adieux , qu'il aurait soin de m'informer de son sort , dans quelque endroit du monde où sa mauvaise étoile pût le conduire. Cependant sept années s'écoulèrent sans que j'entendisse parler de lui. L'incertitude où j'étais de sa destinée me causait une profonde tristesse. Enfin j'appris qu'en combattant pour le roi de Portugal dans le royaumé de Fez , il avait perdu la vie dans une bataille. Un homme revenu depuis peu d'Afrique me fit ce rapport , en m'assurant qu'il avait parfaitement connu don Alvar de Mello , qu'il avait servi dans l'armée portugaise avec lui , et qu'il l'avait vu périr dans l'action. Il ajoutait à cela d'autres circonstances encore, qui achevèrent de me persuader que mon époux n'était plus.

Dans ce temps-là , don Ambrosio Mesia Carillo , marquis de la Guardia , vint à Valladolid. C'était un de ces vieux seigneurs qui , par leurs manières galantes et polies , *font oublier* leur âge , et savent encore plaire *aux femmes*. Un jour on lui conta par ha-

sard l'histoire de don Alvar, et, sur le portrait qu'on lui fit de moi, il eut envie de me voir. Pour satisfaire sa curiosité, il gagna une de mes parentes, qui, d'accord avec lui, m'attira chez elle. Il s'y trouva, il me vit, et je lui plus, malgré l'impression de la douleur qu'on remarquait sur mon visage. Mais que dis-je, malgré? Peut-être ne fut-il touché que de mon air triste et languissant, qui le prévenait en faveur de ma fidélité; ma mélancolie peut-être fit naître son amour. Aussi-bien il me dit plus d'une fois qu'il me regardait comme un prodige de constance, et même qu'il enviait le sort de mon mari, quelque déplorable qu'il fût d'ailleurs. En un mot, il fut frappé de ma vue, et il n'eut pas besoin de me voir une seconde fois pour former la résolution de m'épouser.

Il choisit l'entremise de ma parente pour me faire agréer son dessein. Elle me vint trouver, et me représenta que, mon époux ayant achevé son destin dans le royaume de Fez, comme on nous l'avait rapporté, il n'était pas raisonnable d'ensevelir plus longtemps mes charmes; que j'avais assez pleuré

un homme avec qui je n'avais été unie que quelques momens , et que je devais profiter de l'occasion qui se présentait ; que je serais la plus heureuse femme du monde. Là-dessus elle me vanta la noblesse du vieux marquis, ses grands biens et son bon caractère : mais elle eut beau s'étendre avec éloquence sur tous les avantages qu'il possédait , elle ne put me persuader. Ce n'est pas que je doutasse de la mort de don Alvar, ni que la crainte de le revoir tout à coup lorsque j'y penserais le moins m'arrêtât ; le peu de penchant, ou plutôt la répugnance que je me sentais pour un second mariage , après tous les malheurs du premier , faisait le seul obstacle que ma parente eût à lever. Aussi ne se rebuta-t-elle point : au contraire , son zèle pour don Ambrosio en redoubla. Elle engagea toute ma famille dans les intérêts de ce vieux seigneur. Mes parens commencèrent à me presser d'accepter un parti si avantageux : j'en étais à tout moment obsédée , importunée , tourmentée. Il est vrai que ma misère , qui devenait de jour en jour plus grande , ne contribua pas peu à *laisser vaincre* ma résistance ; il ne fallait

pas moins que l'affreuse nécessité où j'étais pour m'y déterminer.

Je ne pus donc m'en défendre ; je cédai à leurs pressantes instances , et j'épousai le marquis de la Guardia , qui , dès le lendemain de mes noces , m'emmena dans un très-beau château qu'il a auprès de Burgos , entre Gajal et Rodillas. Il conçut pour moi un amour violent. Je remarquais dans toutes ses actions une envie de me plaire ; il s'étudiait à prévenir mes moindres désirs. Jamais époux n'a eu tant d'égards pour une femme , et jamais amant n'a fait voir tant de complaisance pour une maîtresse. J'admirais un homme d'un caractère si aimable , et je me consolais en quelque façon de la perte de don Alvar , puisqu'enfin je faisais le bonheur d'un seigneur tel que le marquis : je l'aurais passionnément aimé malgré la disproportion de nos âges , si j'eusse été capable d'aimer quelqu'un après don Alvar. Mais les cœurs constans ne sauraient avoir qu'une passion : le souvenir de mon premier époux rendait inutiles tous les soins que le second prenait pour me plaire : je ne pouvais donc

payer sa tendresse que de purs sentimens de reconnaissance.

J'étais dans cette disposition quand , prenant l'air un jour à une fenêtre de mon appartement , j'aperçus dans le jardin une manière de paysan qui me regardait avec attention. Je crus que c'était un garçon jardinier ; je pris peu garde à lui ; mais le lendemain , m'étant remise à la fenêtre , je le vis au même endroit , et il me parut encore fort attaché à me considérer. Cela me frappa. Je l'envisageai à mon tour ; et , après l'avoir observé quelque temps , il me sembla reconnaître les traits du malheureux don Alvar. Cette ressemblance excita dans tous mes sens un trouble inconcevable : je poussai un grand cri. J'étais alors , par bonheur , avec Inès , celle de mes femmes qui avait le plus de part à ma confiance. Je lui dis le soupçon qui agitait mes esprits. Elle ne fit qu'en rire , et elle s'imagina qu'une légère ressemblance avait trompé mes yeux. Rassurez-vous , madame , me dit-elle , et ne pensez pas que vous ayez vu votre premier époux. Quelle apparence y a-t-il qu'il soit *ici sous une forme de paysan ?* est-il même

croyable qu'il vive encore ? Je vais , ajouta-t-elle , pour vous mettre l'esprit en repos , descendre au jardin et parler à ce villageois ; je saurai quel homme c'est , et je reviendrai dans un moment vous l'apprendre. Inès alla donc au jardin , et peu de temps après je la vis rentrer dans mon appartement , fort émue. Madame , dit-elle , votre soupçon n'est que trop bien éclairci : c'est don Alvar lui-même que vous venez de voir. Il s'est découvert d'abord , et il vous demande un entretien secret.

Comme je pouvais à l'heure même recevoir don Alvar , parce que le marquis était à Burgos , je chargeai ma suivante de l'amener dans mon cabinet par un escalier dérobé. Vous jugez bien que j'étais dans une terrible agitation. Je ne pus soutenir la vue d'un homme qui était en droit de m'accabler de reproches : je m'évanouis dès qu'il se présenta devant moi. Ils me secoururent promptement , Inès et lui ; et quand ils m'eurent fait revenir de mon évanouissement , don Alvar me dit : Madame , remettez-vous de grâce ; que ma présence ne soit pas un supplice pour vous : je n'ai pas dessein de vous

faire la moindre peine. Je ne viens point en époux furieux vous demander compte de la foi jurée, et vous faire un crime du second engagement que vous avez contracté. Je n'ignore pas que c'est l'ouvrage de votre famille. Je suis instruit de toutes les persécutions que vous avez souffertes à ce sujet. D'ailleurs, on a répandu dans Valladolid le bruit de ma mort, et vous l'avez cru avec d'autant plus de fondement, qu'aucune lettre de ma part ne vous assurait du contraire. Enfin je sais de quelle manière vous avez vécu depuis notre cruelle séparation, et que la nécessité plutôt que l'amour vous a jetée dans les bras du marquis. Ah ! seigneur, interrompis-je en pleurant, pourquoi voulez-vous excuser votre épouse ? Elle est coupable, puisque vous vivez. Que ne suis-je encore dans la misérable situation où j'étais avant que d'épouser don Ambrosio ! Funeste hyménée ! Hélas ! j'aurais du moins, dans ma misère, la consolation de vous revoir sans rougir.

Ma chère Mencia, reprit don Alvar d'un air qui marquait jusqu'à quel point il était *pénétré* de mes larmes, je ne me plains pas

de vous ; et , bien loin de vous reprocher l'état brillant où je vous retrouve , je jure que j'en rends grâces au ciel. Depuis le triste jour de mon départ de Valladolid , j'ai toujours eu la fortune contraire ; ma vie n'a été qu'un enchaînement d'infortunes ; et , pour comble de malheurs , je n'ai pu vous donner de mes nouvelles. Trop sûr de votre amour , je me représentais sans cesse la situation où ma fatale tendresse vous avait réduite : je me peignais dona Mencia dans les pleurs : vous faisiez le plus grand de mes maux. Quelquefois , je l'avouerais , je me suis reproché comme un crime le bonheur de vous avoir plu ; j'ai souhaité que vous eussiez eu du penchant pour quelqu'un de mes rivaux , puisque la préférence que vous m'aviez donnée sur eux vous coûtait si cher. Cependant , après sept années de souffrances , plus épris de vous que jamais , j'ai voulu vous revoir , je n'ai pu résister à cette envie , et , la fin d'un long esclavage m'ayant permis de la satisfaire , j'ai été sous ce déguisement à Valladolid , au hasard d'être découvert. Là , j'ai tout appris. Je suis venu ensuite à ce château , et j'ai trouvé moyen

de m'introduire chez le jardinier , qui m'a retenu pour travailler dans les jardins. Voilà de quelle manière je me suis conduit pour parvenir à vous parler secrètement. Mais ne vous imaginez pas que j'ai dessein de troubler par mon séjour ici la félicité dont vous jouissez. Je vous aime plus que moi-même ; je respecte votre repos, et je vais , après cet entretien , achever loin de vous de tristes jours que je vous sacrifie.

Non, don Alvar, non , m'écriai-je à ces paroles, le ciel ne vous a point amené ici pour rien, et je ne souffrirai pas que vous me quittiez une seconde fois. Je veux partir avec vous : il n'y a que la mort qui puisse désormais nous séparer. Croyez-moi , reprit-il , vivez avec don Ambrosio ; ne vous associez point à mes malheurs ; laissez-m'en soutenir tout le poids. Il me dit encore d'autres choses semblables ; mais plus il paraissait vouloir s'immoler à mon bonheur , moins je me sentais disposée à y consentir. Lorsqu'il me vit ferme dans la résolution de le suivre, il changea tout à coup de ton ; et prenant un air plus content : Madame, me *dit-il, puisque vous m'aimez encore assez*

pour préférer ma misère à la prospérité où vous vous trouvez , allons donc demeurer à Betancos , dans le fond du royaume de Galice ; j'ai là une retraite assurée. Si mes disgrâces m'ont ôté tous mes biens , elles ne m'ont point fait perdre tous mes amis ; il m'en reste encore de fidèles , et qui m'ont mis en état de vous enlever. J'ai fait faire un carrosse à Zamora par leur secours ; j'ai acheté des mules et des chevaux , et je suis accompagné de trois Galiciens des plus résolus. Ils sont armés de carabines et de pistolets , et ils attendent mes ordres dans le village de Rodillas. Profitons , ajouta-t-il , de l'absence de don Ambrosio. Je vais faire venir le carrosse jusqu'à la porte de ce château , et nous partirons dans le moment. J'y consentis. Don Alvar vola vers Rodillas , et revint en peu de temps avec ces trois cavaliers m'enlever au milieu de mes femmes , qui , ne sachant que penser de cet enlèvement , se sauvèrent fort effrayées. Inès seule était au fait ; mais elle refusa de lier son sort au mien , parce qu'elle aimait un valet de chambre de don Ambrosio. Ce qui prouve bien que l'attachement de nos plus zélés

domestiques n'est point à l'épreuve de l'amour.

Je montai donc en carrosse avec don Alvar, n'emportant que mes habits et quelques pierrieres que j'avais avant mon second mariage ; car je ne voulus rien prendre de tout ce que le marquis m'avait donné en m'épousant. Nous primes la route du royaume de Galice , sans savoir si nous serions assez heureux pour y arriver. Nous avions sujet de craindre que don Ambrosio , à son retour , ne se mît sur nos traces avec un grand nombre de personnes , et ne nous joignît. Cependant nous marchâmes pendant deux jours sans voir paraître à nos trousses aucun cavalier : nous espérions que la troisième journée se passerait de même , et déjà nous nous entretenions fort tranquillement. Don Alvar me contait la triste aventure qui donna lieu au bruit de sa mort , et comment , après cinq années d'esclavage , il avait recouvré la liberté , quand nous rencontrâmes hier , sur le chemin de Léon , les voleurs avec qui vous étiez. C'est lui qu'ils ont tué avec tous ses gens , et c'est lui qui fait couler les pleurs *que vous me voyez répandre en ce moment.*

CHAPITRE XII.

De quelle manière désagréable Gil Blas et la dame furent interrompus.

DONA Mencia fondit en larmes après avoir achevé ce récit. Bien loin d'entreprendre de la consoler par des discours dans le goût de Sénèque, je la laissai donner un libre cours à ses soupirs; je pleurai même aussi : tant il est naturel de s'intéresser pour les malheureux, et particulièrement pour une belle personne affligée ! J'allais lui demander quel parti elle voulait prendre dans la conjoncture où elle se trouvait, et peut-être allait-elle me consulter là-dessus, si notre conversation n'eût pas été interrompue ; mais nous entendîmes dans l'hôtellerie un grand bruit qui, malgré nous, attira notre attention. Ce bruit était causé par l'arrivée du corrégidor, suivi de deux alguazils* et de plusieurs archers. Ils vinrent dans la chambre

* *Alguazil*. C'est un huissier exécuteur des ordres du corrégidor, une manière d'exempt.

où nous étions. Un jeune cavalier qui les accompagnait s'approcha de moi le premier , et se mit à regarder de près mon habit. Il n'eut pas besoin de l'examiner longtemps. Par saint Jacques ! s'écria-t-il , voilà mon pourpoint ; c'est lui-même : il n'est pas plus difficile à reconnaître que mon cheval. Vous pouvez arrêter ce galant sur ma parole : je ne crains pas de m'exposer à lui faire réparation d'honneur ; je suis sûr que c'est un de ces voleurs qui ont une retraite inconnue en ce pays-ci.

A ce discours , qui m'apprenait que ce cavalier était le gentilhomme volé dont j'avais par malheur toute la dépouille , je demeurai surpris , confus , déconcerté. Le corregidor , que sa charge obligeait plutôt à tirer une mauvaise conséquence de mon embarras qu'à l'expliquer favorablement , jugea que l'accusation n'était pas mal fondée ; et , présumant que la dame pouvait être complice , il nous fit emprisonner tous deux séparément. Ce juge n'était pas de ceux qui ont le regard terrible ; il avait l'air doux et riant : Dieu sait s'il en valait mieux pour cela. *Sitôt* que je fus en prison , il y vint

avec ses deux furets, c'est-à-dire ses deux alguazils. Ils entrèrent d'un air joyeux : il semblait qu'ils eussent un pressentiment qu'ils allaient faire une bonne affaire. Ils n'oublièrent pas leur bonne coutume, ils commencèrent par me fouiller. Quelle aubaine pour ces messieurs ! ils n'avaient jamais peut-être fait un si bon coup. A chaque poignée de pistoles qu'ils tiraient, je voyais leurs yeux étinceler de joie. Le corrégidor surtout paraissait hors de lui-même. Mon enfant, me disait-il d'un ton de voix plein de douceur, nous faisons notre charge ; mais ne crains rien : si tu n'es pas coupable, on ne te fera point de mal. Cependant ils vidèrent tout doucement mes poches, et me prirent ce que les voleurs mêmes avaient respecté, je veux dire les quarante ducats de mon oncle. Ils n'en demeurèrent pas là : leurs mains avides et infatigables me parcoururent depuis la tête jusqu'aux pieds ; ils me tournèrent de tous côtés, et me dépouillèrent pour voir si je n'avais point d'argent entre la peau et la chemise. Après qu'ils eurent si bien fait leur charge, le corrégidor m'interrogea. Je lui contai ingè-

nument tout ce qui m'était arrivé. Il fit écrire ma déposition , puis il sortit avec ses gens et mes espèces, me laissant tout nu sur la paille.

O vie humaine ! m'écriai-je quand je me vis seul et dans cet état, que tu es remplie d'aventures bizarres et de contre-temps ! Depuis que je suis sorti d'Oviédo, je n'éprouve que des disgrâces : à peine suis-je hors d'un péril que je retombe dans un autre. En arrivant dans cette ville , j'étais bien éloigné de penser que j'y ferais sitôt connaissance avec le corrégidor. En faisant ces réflexions inutiles , je remis le maudit pourpoint et le reste de l'habillement qui m'avait porté malheur ; puis , m'exhortant moi-même à prendre courage : Allons, dis-je, Gil Blas, aie de la fermeté. Te sied-il bien de te désespérer dans une prison ordinaire , après avoir fait un si pénible essai de patience dans le souterrain ? Mais, hélas ! ajoutai-je tristement, je m'abuse. Comment pourrai-je sortir d'ici ? on vient de m'en ôter les moyens. En effet , j'avais raison de parler ainsi : un prisonnier sans argent est un oiseau à qui on a coupé les ailes.

Au lieu de la perdrix et du lapereau que j'avais fait mettre à la broche, on m'apporta un petit pain bis avec une cruche d'eau, et on me laissa ronger mon frein dans mon cachot. J'y demeurai quinze jours entiers sans voir personne que le concierge, qui avait soin de venir tous les matins renouveler ma provision. Dès que je le voyais, j'affectais de lui parler, je tâchais de lier conversation avec lui pour me désennuyer un peu ; mais ce personnage ne répondait rien à tout ce que je lui disais : il ne fut pas possible d'en tirer une parole : il entraît même et sortait le plus souvent sans me regarder. Le seizième jour, le corrégidor parut, et me dit : Enfin, mon ami, tes peines sont finies ; tu peux t'abandonner à la joie : je viens t'annoncer une agréable nouvelle. J'ai fait conduire à Burgos la dame qui était avec toi ; je l'ai interrogée avant son départ, et ses réponses vont à ta décharge. Tu seras élargi dès aujourd'hui, pourvu que le mulétier avec qui tu es venu de Penñafior à Cacabélos, comme tu me l'as dit, confirme ta déposition. Il est dans Astorga. Je l'ai envoyé chercher, je l'attends. S'il convient

de l'aventure de la question , je te mettrai sur-le-champ en liberté.

Ces paroles me réjouirent ; dès ce moment je me crus hors d'affaire. Je remerciai le juge de la bonne et brève justice qu'il voulait me rendre, et je n'avais pas encore achevé mon compliment, que le muletier, conduit par deux archers, arriva. Je le reconnus aussitôt ; mais le bourreau de muletier, qui sans doute avait vendu ma valise avec tout ce qui était dedans, craignant d'être obligé de restituer l'argent qu'il avait touché, s'il avouait qu'il me reconnaissait, dit effrontément qu'il ne savait qui j'étais, et qu'il ne m'avait jamais vu. Ah ! traître ! m'écriai-je, confesse plutôt que tu as vendu mes hardes, et rends témoignage à la vérité. Regarde-moi bien : je suis un de ces jeunes gens que tu menaças de la question dans le bourg de Cacabélos, et à qui tu fis si grand'peur. Le muletier répondit d'un air froid que je lui parlais d'une chose dont il n'avait aucune connaissance ; et comme il soutint jusqu'au bout que je lui étais inconnu, mon élargissement fut remis à une *autre fois*. Il fallut m'armer d'une nouvelle

patience , me résoudre à jeuner encore au pain et à l'eau , et à voir le silencieux concierge. Quand je songeais que je ne pouvais me tirer des griffes de la justice , bien que je n'eusse pas commis le moindre crime , cette pensée me mettait au désespoir ; je regrettais le souterrain. Dans le fond , disais-je , j'y avais moins de désagréments que dans ce cachot ; je faisais bonne chère avec les voleurs ; je m'entretenais avec eux agréablement , et je vivais dans la douce espérance de m'échapper : au lieu que , malgré mon innocence , je serai peut-être trop heureux d'en être quitte pour aller aux galères.

CHAPITRE XIII.

Par quel hasard Gil Blas sortit enfin de prison , et où il alla.

TANDIS que je passais les jours à m'égayer dans mes réflexions , mes aventures , telles que je les avais dictées dans ma déposition , se répandirent dans la ville. Plusieurs personnes me voulurent voir par curiosité. Ils

venaient l'un après l'autre se présenter à une petite fenêtre par où le jour entraît dans ma prison ; et lorsqu'ils m'avaient considéré quelque temps , ils s'en allaient. Je fus surpris de cette nouveauté : depuis que j'étais prisonnier , je n'avais pas vu un seul homme se montrer à cette fenêtre , qui donnait sur une cour où régnaient le silence et l'horreur. Je compris par là que je faisais du bruit dans la ville , mais je ne savais si j'en devais concevoir un bon ou mauvais présage.

Un de ceux qui s'offrirent des premiers à ma vue fut le petit chantre de Mondonédo , qui avait aussi-bien que moi craint la question et pris la fuite. Je le reconnus , et il ne feignit point de me méconnaître. Nous nous saluâmes de part et d'autre , puis nous nous engageâmes dans un long entretien. Je fus obligé de faire un nouveau détail de mes aventures. De son côté , le chantre me conta ce qui s'était passé dans l'hôtellerie de Cacabélos , entre le muletier et la jeune femme , après qu'une terreur panique nous en eut écartés : en un mot , il m'apprit tout ce que j'en ai dit ci-devant. Ensuite, prenant congé *de moi* , il me promit que , sans perdre de

temps , il allait travailler à ma délivrance. Alors toutes les personnes qui étaient venues là comme lui par curiosité me témoignèrent que mon malheur excitait leur compassion ; ils m'assurèrent même qu'ils se joindraient au petit chantre , et feraient tout leur possible pour me procurer la liberté.

Ils tinrent effectivement leur promesse. Ils parlèrent en ma faveur au corrégidor , qui , ne doutant plus de mon innocence , surtout lorsque le chantre lui eut conté ce qu'il savait , vint trois semaines après dans ma prison. Gil Blas, me dit-il, je pourrais encore te retenir ici, si j'étais un juge plus sévère ; mais je ne veux pas traîner les choses en longueur. Va, tu es libre ; tu peux sortir quand il te plaira. Mais dis-moi, poursuivit-il, si l'on te menait dans la forêt où est le souterrain , ne pourrais-tu pas le découvrir ? Non , seigneur , lui répondis-je : comme je n'y suis entré que la nuit , et que j'en suis sorti avant le jour , il me serait impossible de reconnaître l'endroit où il est. Là-dessus , le juge se retira en disant qu'il allait ordonner au concierge de m'ouvrir les portes. En effet , un moment après , le geôlier vint dans

mon cachot avec un de ses guichetiers , qui portait un paquet de toile. Ils m'ôtèrent tous deux , d'un air grave et sans me dire un seul mot , mon pourpoint et mon haut-de-chaus-ses , qui était d'un drap fin et presque neuf ; puis , m'ayant revêtu d'une vieille souquenille , ils me mirent dehors par les épaules.

La confusion que j'avais de me voir si mal équipé modérait la joie qu'ont ordinairement les prisonniers de recouvrer leur liberté. J'étais tenté de sortir de la ville à l'heure même pour me soustraire aux yeux du peuple , dont je ne soutenais les regards qu'avec peine. Ma reconnaissance pourtant l'emporta sur ma honte : j'allai remercier le petit chantre , à qui j'avais tant d'obligation. Il ne put s'empêcher de rire lorsqu'il m'aperçut. Comme vous voilà ! me dit-il ; je ne vous ai pas reconnu d'abord sous cet habillement. La justice , à ce que je vois , vous en a donné de toutes les façons. Je ne me plains pas de la justice , lui répondis-je , elle est très-équitable : je voudrais seulement que tous ses officiers fussent d'honnêtes gens. Ils devaient du moins me laisser mon habit : il me semble que je ne l'avais pas mal payé. J'en con-

viens, reprit-il ; mais on vous dira que ce sont des formalités qui s'observent. Hé ! vous imaginez-vous , par exemple , que votre cheval ait été rendu à son premier maître ? Non pas , s'il vous plaît : il est actuellement dans les écuries du greffier , où il a été déposé comme une preuve du vol. Je ne crois pas que le pauvre gentilhomme en retire seulement la croupière. Mais changeons de discours , continua-t-il : quel est votre dessein ? que prétendez - vous faire présentement ? J'ai envie , lui dis-je , de prendre le chemin de Burgos. J'irai trouver la dame dont je suis le libérateur. Elle me donnera quelques pistoles : j'achèterai une soutanelle neuve , et me rendrai à Salamanque , où je tâcherai de mettre mon latin à profit. Tout ce qui m'embarrasse , c'est que je ne suis pas encore à Burgos. Il faut vivre sur la route. Vous n'ignorez pas qu'on fait fort mauvaise chère quand on voyage sans argent. Je vous entends , répliqua-t-il , et je vous offre ma bourse. Elle est un peu plate , la vérité ; mais vous savez qu'un chantre n'est pas un évêque. En même temps il la ra , et me la mit entre les mains de si

bonne grâce , que je ne pus me défendre de la retenir telle qu'elle était. Je le remerciai comme s'il m'eût donné tout l'or du monde , et je lui fis mille protestations de service , qui n'ont jamais eu d'effet. Après cela je le quittai , et sortis de la ville sans aller voir les autres personnes qui avaient contribué à mon élargissement : je me contentai de leur donner en moi-même mille bénédictions.

Le petit chantre avait eu raison de ne me pas vanter sa bourse ; j'y trouvai très-peu d'espèces. Par bonheur , j'étais accoutumé depuis deux mois à une vie très-frugale , et il me restait encore quelques réaux lorsque j'arrivai au bourg de Ponté de Mula , qui n'est pas éloigné de Burgos. Je m'y arrêtai pour demander des nouvelles de dona Men-cia. J'entrai dans une hôtellerie dont l'hôtesse était une petite femme fort sèche , vive et hagarde. Je m'aperçus d'abord , à la mauvaise mine qu'elle me fit , que ma sou-quenille n'était guère de son goût , ce que je lui pardonnai volontiers. Je m'assis à une table , je mangeai du pain et du fromage , et bus quelques coups d'un vin détestable *qu'on* m'apporta. Pendant ce repas , qui

s'accordait assez avec mon habillement , je voulus entrer en conversation avec l'hôtesse. Je la priai de me dire si elle connaissait le marquis de la Guardia , si son château était éloigné du bourg , et surtout si elle savait ce que la marquise sa femme pouvait être devenue. Vous demandez bien des choses , me répondit-elle d'un air dédaigneux. Elle m'apprit pourtant , quoique de fort mauvaise grâce , que le château de don Ambrosio n'était qu'à une petite lieue de Ponté de Mula.

Après que j'eus achevé de boire et de manger , comme il était nuit , je témoignai que je souhaitais de me reposer , et je demandai une chambre. A vous une chambre ! me dit l'hôtesse en me lançant un regard où le mépris était peint. Je n'ai point de chambres pour les gens qui font leur souper d'un morceau de fromage. Tous mes lits sont retenus. J'attends des cavaliers d'importance qui doivent venir loger ici ce soir. Tout ce que je puis faire pour votre service , c'est de vous mettre dans ma grange. Ce ne sera pas , je pense , la première fois que vous aurez couché sur la paille. Elle ne croyait

pas si bien dire qu'elle disait. Je ne répliquai point à son discours, et je me déterminai sagement à gagner le pailler, sur lequel je m'endormis bientôt comme un homme qui depuis long-temps était fait à la fatigue.

CHAPITRE XIV.

*De la réception que dona Mencia lui fit
à Burgos.*

JE ne fus pas paresseux à me lever le lendemain matin. J'allai compter avec l'hôtesse, qui était déjà sur pied, et qui me parut un peu moins fière et de meilleure humeur que le soir précédent, ce que j'attribuai à la présence de trois honnêtes archers de la sainte Hermandad, qui s'entretenaient avec elle d'une façon très-familière. Ils avaient couché dans l'hôtellerie, et c'était sans doute pour ces cavaliers d'importance que tous les lits avaient été retenus.

Je demandai dans le bourg le chemin du

château où je voulais me rendre. Je m'adressai par hasard à un homme du caractère de mon hôte de Penñafior. Il ne se contenta pas de répondre à la question que je lui faisais; il m'apprit que don Ambrosio était mort depuis trois semaines, et que la marquise sa femme s'était retirée dans un couvent de Burgos qu'il me nomma. Je marchai aussitôt vers cette ville, au lieu de suivre la route du château, comme j'en avais eu dessein auparavant, et je volai d'abord au monastère où demeurait dona Mencia. Je priai la tourière de dire à cette dame qu'un jeune homme nouvellement sorti des prisons d'Astorga souhaitait de lui parler. La tourière alla sur-le-champ faire ce que je désirais. Elle revint un moment après, et me fit entrer dans un parloir où je ne fus pas long-temps sans voir paraître en grand deuil, à la grille, la veuve de don Ambrosio.

Soyez le bien-venu, me dit cette dame d'un air gracieux. Il y a quatre jours que j'ai écrit à une personne d'Astorga. Je lui mandais de vous aller trouver de ma part, et de vous dire que je vous priais instam-

ment de me venir chercher au sortir de votre prison. Je ne doutais pas qu'on ne vous élargît bientôt, les choses que j'avais dites au corrégidor à votre décharge suffisant pour cela. Aussi m'a-t-on fait réponse que vous aviez recouvré la liberté, mais qu'on ne savait ce que vous étiez devenu. Je craignais de ne vous plus revoir, et d'être privée du plaisir de vous témoigner ma reconnaissance. Consolez-vous, ajouta-t-elle en remarquant la honte que j'avais de me présenter à ses yeux sous un misérable habillement ; que l'état où je vous vois ne vous fasse pas de peine. Après le service important que vous m'avez rendu, je serais la plus ingrate de toutes les femmes si je ne faisais rien pour vous. Je prétends vous tirer de la mauvaise situation où vous êtes, je le dois, et je le puis. J'ai des biens assez considérables pour pouvoir m'acquitter envers vous sans m'incommoder.

Vous savez, continua-t-elle, mes aventures jusqu'au jour où nous fûmes emprisonnés tous deux : je vais vous conter ce qui m'est arrivé depuis. Lorsque le corrégidor d'Astorga m'eut fait conduire à Burgos,

après avoir entendu de ma bouche un fidèle récit de mon histoire, je me rendis au château d'Ambrosio. Mon retour y causa une extrême surprise : mais on me dit que je revenais trop tard ; que le marquis, frappé de ma fuite comme d'un coup de foudre, était tombé malade, et que les médecins désespéraient de sa vie. Ce fut pour moi un nouveau sujet de me plaindre de la rigueur de ma destinée. Cependant je le fis avertir que je venais d'arriver ; puis j'entrai dans sa chambre, et courus me jeter à genoux au chevet de son lit, le visage couvert de larmes, et le cœur pressé de la plus vive douleur. Qui vous ramène ici ? me dit-il dès qu'il m'aperçut ; venez - vous contempler votre ouvrage ? Ne vous suffit-il pas de m'ôter la vie ? Faut-il , pour vous contenter , que vos yeux soient témoins de ma mort ? Seigneur , lui répondis-je , Inès a dû vous dire que je fuyais avec mon premier époux ; et , sans le triste accident qui me l'a fait perdre , vous ne m'auriez jamais revue. En même temps je lui appris que don Alvar avait été tué par des voleurs ; qu'ensuite on m'avait menée dans un souterrain. Je racontai

tout le reste ; et lorsque j'eus achevé de parler , don Ambrosio me tendit la main . C'est assez , me dit-il tendrement , je cesse de me plaindre de vous . Hé ! dois-je , en effet , vous faire des reproches ? Vous retrouvez un époux chéri , vous m'abandonnez pour le suivre : puis-je blâmer cette conduite ? Non , madame ; j'aurais tort d'en murmurer : aussi n'ai-je point voulu qu'on vous poursuivît . Je respectais dans votre ravisseur ses droits sacrés , et le penchant même que vous aviez pour lui . Enfin je vous fais justice , et par votre retour ici vous regagnez toute ma tendresse . Oui , ma chère Mencia , votre présence me comble de joie ; mais , hélas ! je n'en jouirai pas long-temps ; je sens approcher ma dernière heure : à peine m'êtes-vous rendue , qu'il faut vous dire un éternel adieu . A ces paroles touchantes mes pleurs redoublèrent ; je ressentis et fis éclater une affliction immodérée . Je doute que la mort de don Alvar , que j'adorais , m'ait fait verser plus de larmes . Don Ambrosio n'avait pas un faux pressentiment de sa mort ; il mourut dès le lendemain , et je demeurai *maîtresse* du bien considérable dont il m'a-

vait avantagée en m'épousant. Je n'en prétends pas faire un mauvais usage. On ne me verra point, quoique je sois jeune encore, passer dans les bras d'un troisième époux : outre que cela ne convient, ce me semble, qu'à des femmes sans pudeur et sans délicatesse, je vous dirai que je n'ai plus de goût pour le monde. Je veux finir mes jours dans ce couvent, et en devenir une bienfaitrice.

Tel fut le discours que me tint dona Mencia ; puis elle tira de dessous sa robe une bourse qu'elle me mit entre les mains en me disant : Voilà cent ducats que je vous donne seulement pour vous faire habiller. Revenez me voir après cela : je n'ai pas dessein de borner ma reconnaissance à si peu de chose. Je rendis mille grâces à la dame, et lui jurai que je ne sortirais pas de Burgossans prendre congé d'elle. Ensuite de ce serment, que je n'avais pas envie de violer, j'allai chercher une hôtellerie. J'entrai dans la première que je rencontrai. Je demandai une chambre ; et, pour prévenir la mauvaise opinion que ma souquenille pouvait encore donner de moi, je dis à l'hôte

que, tel qu'il me voyait, j'étais en état de bien payer mon gîte. A ces mots, l'hôte, appelé Manjuélo, grand railleur de son naturel, me parcourant des yeux depuis le haut jusqu'en bas, me répondit d'un air froid et malin qu'il n'avait pas besoin de cette assurance pour être persuadé que je ferais beaucoup de dépense chez lui; qu'au travers de mon habillement il démêlait en moi quelque chose de noble, et qu'enfin il ne doutait pas que je ne fusse un gentilhomme fort aisé. Je vis bien que le traître me raillait; et, pour mettre fin tout à coup à ses plaisanteries, je lui montrai ma bourse; je contai même devant lui mes ducats sur une table, et je m'aperçus que mes espèces le disposaient à juger de moi plus favorablement. Je le priai de me faire venir un tailleur. Il vaut mieux, me dit-il, envoyer chercher un fripier; il vous apportera toutes sortes d'habits, et vous serez habillé sur-le-champ. J'approuvai ce conseil, et je résolus de le suivre; mais, comme le jour était prêt à se fermer, je remis l'emplette au lendemain, et je ne songeai qu'à bien *souper*, pour me dédommager des mauvais

repas que j'avais faits depuis ma sortie du souterrain.

CHAPITRE XV.

De quelle façon s'habilla Gil Blas ; du nouveau présent qu'il reçut de la dame , et dans quel équipage il partit de Burgos.

ON me servit une copieuse fricassée de pieds de moutons , que je mangeai presque tout entière ; je bus à proportion , puis je me couchai. J'avais un assez bon lit , et j'espérais qu'un profond sommeil ne tarderait guère à s'emparer de mes sens : je ne pus toutefois fermer l'œil ; je ne fis que rêver à l'habit que je devais prendre. Que faut-il que je fasse ? disais-je. Suivrai-je mon premier dessein ? Achèterai-je une soutanelle pour aller à Salamanque chercher une place de précepteur ? Pourquoi m'habiller en licencié ? ai-je envie de me consacrer à l'état ecclésiastique ? y suis-je entraîné par mon penchant ? Non ; je me sens même des in-

clinations très-opposées à ce parti-là. Je veux porter l'épée, et tâcher de faire fortune dans le monde.

Je me résolus à prendre un habit de cavalier, persuadé que, sous cette forme, je ne pouvais manquer de parvenir à quelque poste honnête et lucratif. Dans cette flatteuse opinion, j'attendis le jour avec la dernière impatience; et ses premiers rayons ne frappèrent pas plus tôt mes yeux, que je me levai. Je fis tant de bruit dans l'hôtellerie, que je réveillai tous ceux qui dormaient. J'appelai des valets qui étaient encore au lit, et qui ne répondirent à ma voix qu'en me chargeant de malédictions. Ils furent pourtant obligés de se lever, et je ne leur donnai point de repos qu'ils ne m'eussent fait venir un fripier. J'en vis bientôt paraître un qu'on m'amena. Il était suivi de deux garçons qui portaient chacun un gros paquet de toile verte. Il me salua fort civilement, et me dit : Seigneur cavalier, vous êtes bien heureux qu'on se soit adressé à moi plutôt qu'à un autre. Je ne veux point ici décrier mes confrères; à Dieu ne plaise *que je fasse le moindre tort à leur réputa-*

tion : mais , entré nous , il n'y en a pas un qui ait de la conscience ; ils sont tous plus durs que des juifs. Je suis le seul fripier qui aie de la morale : je me borne à un prix raisonnable ; je me contente de la livre pour sou , je veux dire du sou pour livre. Grâce au ciel , j'exerce rondement ma profession.

Le fripier , après ce préambule , que je pris sottement au pied de la lettre , dit à ses garçons de défaire leurs paquets. On me montra des habits de toutes sortes de couleurs. On m'en fit voir plusieurs de drap tout uni. Je les rejetai avec mépris , parce que je les trouvai trop modestes ; mais ils m'en firent essayer un qui semblait avoir été fait exprès pour ma taille , et qui m'éblouit , quoiqu'il fût un peu passé. C'était un pourpoint à manches failladées , avec un haut-de-chausses et un manteau ; le tout de velours bleu brodé d'or. Je m'attachai à celui-là , et je le marchandai. Le fripier , qui s'aperçut qu'il me plaisait , me dit que j'avais le goût délicat. Vive Dieu ! s'écria-t-il , on voit bien que vous vous y connaissez. Apprenez que cet habit a été fait pour un des plus grands seigneurs du royaume , et

qu'il n'a pas été porté trois fois. Examinez-en le velours ; il n'y en a point de plus beau : et pour la broderie , avouez que rien n'est mieux travaillé. Combien , lui dis-je , voulez-vous le vendre ? Soixante ducats , répondit-il. Je les ai refusés , ou je ne suis pas honnête homme. L'alternative était convaincante. J'en offris quarante-cinq. Il en valait peut-être la moitié. Seigneur gentil-homme , reprit froidement le fripier , je ne sur fais point , je n'ai qu'un mot. Tenez , continua-t-il en me présentant les habits que j'avais rebutés , prenez ceux-ci , je vous en ferai meilleur marché. Il ne faisait qu'irriter par là l'envie que j'avais d'acheter celui que je marchandais ; et , comme je m'imaginai qu'il ne voulait rien rabattre , je lui comptai soixante ducats. Quand il vit que je les donnais si facilement , je crois que , malgré sa morale , il fut bien fâché de n'en avoir pas demandé davantage. Assez satisfait pourtant d'avoir gagné la livre pour sou , il sortit avec ses garçons , que je n'avais pas oubliés.

J'avais donc un manteau , un pourpoint *et un haut-de-chausses* fort propres. Il fal-

lut songer au reste de l'habillement, ce qui m'occupa toute la matinée. J'achetai du linge, un chapeau, des bas de soie, des souliers et une épée; après quoi je m'habillai. Quel plaisir j'avais de me voir si bien équipé! Mes yeux ne pouvaient, pour ainsi dire, se rassasier de mon ajustement : jamais paon n'a regardé son plumage avec plus de complaisance. Dès ce jour-là je fis une seconde visite à dona Mencia, qui me reçut encore d'un air très-gracieux. Elle me remercia de nouveau du service que je lui avais rendu. Là-dessus, grands complimens de part et d'autre ; puis, me souhaitant toute sorte de prospérités, elle me dit adieu, et se retira sans me donner rien autre chose qu'une bague de trente pistoles, qu'elle me pria de garder pour me souvenir d'elle.

Je demeurai bien sot avec ma bague; j'avais compté sur un présent plus considérable. Ainsi, peu content de la générosité de la dame, je regagnai mon hôtellerie en'revant; mais, comme j'y entraï, il arriva un homme qui marchait sur mes pas, et qui tout à coup, se débarrassant de son manteau qu'il avait sur le nez, laissa voir un

..

gros sac qu'il portait sous l'aisselle. A la vue du sac, qui avait tout l'air d'être plein d'espèces, j'ouvris de grands yeux, aussi-bien que quelques personnes qui étaient présentes, et je crus entendre la voix d'un séraphin lorsque cet homme me dit en posant le sac sur une table : Seigneur Gil Blas, voilà ce que madame la marquise vous envoie. Je fis de profondes révérences au porteur, je l'accablai de civilités; et dès qu'il fut hors de l'hôtellerie, je me jetai sur le sac comme un faucon sur sa proie, et l'emportai dans ma chambre. Je le déliai sans perdre de temps, et j'y trouvai mille ducats. J'achevais de les compter quand l'hôte, qui avait entendu les paroles du porteur, entra pour savoir ce qu'il y avait dans le sac. La vue de mes espèces étalées sur une table le frappa vivement. Comment diable ! s'écria-t-il, voilà bien de l'argent ! Il faut, poursuivit-il en souriant d'un air malicieux, que vous sachiez tirer bon parti des femmes. Il n'y a pas vingt-quatre heures que vous êtes à Burgos, et vous avez déjà des marquises sous contribution !

Ce discours ne me déplut point. Je fus

tenté de laisser Manjuélo dans son erreur , je sentais qu'elle me faisait plaisir. Je ne m'étonne pas si les jeunes gens aiment à passer pour hommes à bonnes fortunes. Cependant l'innocence de mes mœurs l'emporta sur ma vanité. Je désabusai mon hôte ; je lui contai l'histoire de dona Mencia , qu'il écouta fort attentivement. Je lui dis ensuite l'état de mes affaires ; et, comme il paraissait entrer dans mes intérêts , je le priai de m'aider de ses conseils. Il rêva quelques momens , puis il me dit d'un air sérieux : Seigneur Gil Blas , j'ai de l'inclination pour vous ; et puisque vous avez assez de confiance en moi pour me parler à cœur ouvert , je vais vous dire sans flatterie à quoi je vous crois propre. Vous me semblez né pour la cour , je vous conseille d'y aller , et de vous attacher à quelque grand seigneur. Mais tâchez de vous mêler de ses affaires ou d'entrer dans ses plaisirs ; autrement , vous perdrez votre temps chez lui. Je connais les grands , ils comptent pour rien le zèle et l'attachement d'un honnête homme ; ils ne se soucient que des personnes qui leur sont nécessaires. Vous avez encore une ressource ,

continua-t-il : vous êtes jeune, bien fait, et, quand vous n'auriez pas d'esprit, c'est plus qu'il n'en faut pour entêter une riche veuve ou quelque jolie femme mal mariée. Si l'amour ruine des hommes qui ont du bien, il en fait souvent subsister d'autres qui n'en ont pas. Je suis donc d'avis que vous alliez à Madrid ; mais il ne faut pas que vous y paraissiez sans suite. On juge là, comme ailleurs, sur les apparences, et vous n'y serez considéré qu'à proportion de la figure qu'on vous verra faire. Je veux vous donner un valet, un domestique fidèle, un garçon sage, en un mot, un homme de ma main. Achetez deux mules, l'une pour vous, l'autre pour lui, et partez le plus tôt qu'il vous sera possible.

Ce conseil était trop de mon goût pour ne le pas suivre. Dès le lendemain j'achetai deux belles mules, et j'arrêtai le valet dont on m'avait parlé. C'était un garçon de trente ans, qui avait l'air simple et dévot. Il me dit qu'il était du royaume de Galice, et qu'il se nommait Ambroise de Laméla. Ce qui me parut singulier, c'est qu'au lieu de *ressembler* aux autres domestiques, qui sont

ordinairement fort intéressés, celui-ci ne se souciait point de gagner de bons gages ; il me témoigna même qu'il était homme à se contenter de ce que je voudrais bien avoir la bonté de lui donner. J'achetai aussi des bottines, avec une valise pour serrer mon linge et mes ducats. Ensuite je satisfis mon hôte, et, le jour suivant, je partis de Burgos avant l'aurore pour aller à Madrid.

CHAPITRE XVI,

*Qui fait voir qu'on ne doit pas compter sur
la prospérité.*

Nous couchâmes à Dueñas la première journée, et nous arrivâmes la seconde à Valladolid, sur les quatre heures après midi. Nous descendîmes à une hôtellerie qui me sembla devoir être une des meilleures de la ville. Je laissai le soin des mules à mon valet, et montai dans une chambre où je fis porter ma valise par un garçon du logis. Comme je me sentais un peu fatigué, je me jetai sur mon lit sans ôter mes bottines,

et je m'endormis insensiblement. Il était presque nuit lorsque je m'éveillai. J'appelai Ambroise. Il ne se trouva point à l'hôtellerie, mais il y arriva bientôt. Je lui demandai d'où il venait. Il me répondit d'un air pieux qu'il sortait d'une église où il était allé remercier le ciel de nous avoir préservés de tout mauvais accident depuis Burgos jusqu'à Valladolid. J'approuvai son action ; ensuite je lui ordonnai de mettre un poulet pour mon souper.

Dans le temps que je lui donnais cet ordre , mon hôte entra dans ma chambre un flambeau à la main. Il éclairait une dame qui me parut plus belle que jeune , et très-richement vêtue : elle s'appuyait sur un vieil écuyer , et un petit More lui portait la queue. Je ne fus pas peu surpris quand cette dame , après m'avoir fait une profonde révérence , me demanda si par hasard je n'étais point le seigneur Gil Blas de Santillane. Je n'eus pas sitôt répondu oui , qu'elle quitta la main de son écuyer pour venir m'embrasser avec un transport de joie qui redoubla mon étonnement. Le ciel , *s'écria-t-elle* , soit à jamais béni de cette

aventure ! C'est vous , seigneur cavalier , c'est vous que je cherche. A ce début , je me ressouvins du parasite de Penñasflor , et j'allais soupçonner la dame d'être une franche aventurière ; mais ce qu'elle ajouta m'en fit juger plus avantageusement. Je suis , poursuivit-elle , cousine germaine de dona Mencia de Mosquera , qui vous a tant d'obligations. J'ai reçu ce matin une lettre de sa part : elle me mande qu'ayant appris que vous alliez à Madrid , elle me prie de vous bien régaler , si vous passez par ici. Il y a deux heures que je parcours toute la ville ; je vais d'hôtellerie en hôtellerie m'informer des étrangers qui y sont ; et j'ai jugé , sur le portrait que votre hôte m'a fait de vous , que vous pouviez être le libérateur de ma cousine. Ah ! puisque je vous ai rencontré , continua-t-elle , je veux vous faire voir combien je suis sensible aux services qu'on rend à ma famille , et particulièrement à ma chère cousine. Vous viendrez , s'il vous plaît , dès ce moment loger chez moi : vous y serez plus commodément qu'ici. Je voulus m'en défendre , et représenter à la dame que je pourrais l'incommoder chez elle ;

mais il n'y eut pas moyen de résister à ses instances. Il y avait à la porte de l'hôtellerie un carrosse qui nous attendait : elle prit soin elle-même de faire mettre ma valise dedans , parce qu'il y avait , disait-elle , bien des fripons à Valladolid ; ce qui n'était que trop véritable. Enfin je montai en carrosse avec elle et son vieil écuyer , et je me laissai de cette manière enlever de l'hôtellerie , au grand déplaisir de l'hôte , qui se voyait par là sevré de la dépense qu'il avait compté que je ferais chez lui.

Notre carrosse , après avoir quelque temps roulé , s'arrêta. Nous en descendîmes pour entrer dans une assez grande maison , et nous montâmes dans un appartement qui n'était pas mal propre , et que vingt ou trente bougies éclairaient. Il y avait là plusieurs domestiques à qui la dame demanda d'abord si don Raphaël était arrivé. Ils répondirent que non. Alors , m'adressant la parole : Seigneur Gil Blas , me dit-elle , j'attends mon frère qui doit revenir ce soir d'un château que nous avons à deux lieues d'ici. Quelle agréable surprise pour lui de trouver dans sa maison un homme à qui

toute notre famille est si redevable ! Dans le moment qu'elle achevait de parler ainsi, nous entendîmes du bruit, et nous apprîmes en même temps qu'il était causé par l'arrivée de don Raphaël. Ce cavalier parut bientôt : je vis un jeune homme de belle taille et de fort bon air. Je suis ravie de votre retour, mon frère, lui dit la dame ; vous m'aidez à bien recevoir le seigneur Gil Blas de Santillane. Nous ne saurions assez reconnaître ce qu'il a fait pour dona Mencia, notre parente. Tenez, ajouta-t-elle en lui présentant une lettre, lisez ce qu'elle m'écrit. Don Raphaël ouvrit le billet, et lut tout haut ces mots : *Ma chère Camille, le seigneur Gil Blas de Santillane, qui m'a sauvé l'honneur et la vie, vient de partir pour la cour. Il passera sans doute par Valladolid. Je vous conjure par le sang, et plus encore par l'amitié qui nous unit, de le régaler et de le retenir quelque temps chez vous. Je me flatte que vous me donnerez cette satisfaction, et que mon libérateur recevra de vous et de don Raphaël, mon cousin, toute sorte de bons traitemens. A Burgos, votre affectionnée cousine DONA MENCIA.*

Comment ! s'écria don Raphaël après avoir lu la lettre , c'est à ce cavalier que ma parente doit l'honneur et la vie ! Ah ! je rends grâce au ciel de cette heureuse rencontre. En parlant de cette sorte , il s'approcha de moi , et , me serrant étroitement entre ses bras : Quelle joie , poursuivit-il , j'ai de voir ici le seigneur Gil Blas de Santillane ! Il n'était pas besoin que ma cousine la marquise nous recommandât de vous régaler : elle n'avait seulement qu'à nous mander que vous deviez passer par Valladolid , cela suffisait. Nous savons bien , ma sœur Camille et moi , comme il en faut user avec un homme qui a rendu le plus grand service du monde à la personne de notre famille que nous aimons le plus tendrement. Je répondis le mieux qu'il me fut possible à ces discours , qui furent suivis de beaucoup d'autres semblables , et entremêlés de mille caresses ; après quoi , s'apercevant que j'avais encore mes bottines , il me les fit ôter par ses valets.

Nous passâmes ensuite dans une chambre où l'on avait servi. Nous nous mîmes à table , le cavalier , la dame et moi. Ils me

dirent cent choses obligeantes pendant le souper. Il ne m'échappait pas un mot qu'ils ne relevassent comme un trait admirable, et il fallait voir l'attention qu'ils avaient tous deux à me présenter de tous les mets. Don Raphaël buvait souvent à la santé de dona Mencia. Je suivais son exemple ; et il me semblait quelquefois que Camille , qui trinquait avec nous , me lançait des regards qui signifiaient quelque chose. Je crus même remarquer qu'elle prenait son temps pour cela , comme si elle eût craint que son frère ne s'en aperçût. Il n'en fallut pas davantage pour me persuader que la dame en tenait , et je me flattai de profiter de cette découverte , pour peu que je demeurasse à Valladolid. Cette espérance fut cause que je me rendis sans peine à la prière qu'ils me firent de vouloir bien passer quelques jours chez eux. Ils me remercièrent de ma complaisance ; et la joie qu'en témoigna Camille me confirma dans l'opinion que j'avais qu'elle me trouvait fort à son gré.

Don Raphaël , me voyant déterminé à faire quelque séjour chez lui , me proposa de me mener à son château. Il m'en fit une

description magnifique , et me parla des plaisirs qu'il prétendait m'y donner. Tantôt, disait-il , nous prendrons le divertissement de la chasse, tantôt celui de la pêche; et, si vous aimez la promenade, nous avons des bois et des jardins délicieux. D'ailleurs, nous aurons bonne compagnie : j'espère que vous ne vous ennuierez point. J'acceptai la proposition , et il fut résolu que nous irions à ce beau château dès le jour suivant. Nous nous levâmes de table en formant un si agréable dessein. Don Raphaël en parut transporté de joie. Seigneur Gil Blas , dit-il en m'embrassant , je vous laisse avec ma sœur. Je vais de ce pas donner les ordres nécessaires , et faire avertir toutes les personnes que je veux mettre de la partie. A ces paroles il sortit de la chambre où nous étions , et je continuai de m'entretenir avec la dame, qui ne démentit point par ses discours les douces œillades qu'elle m'avait jetées. Elle me prit la main , et, regardant ma bague : Vous avez là, dit-elle, un diamant assez joli; mais il est bien petit. Vous connaissez-vous en pierreries? Je répondis *que non*. J'en suis fâchée , reprit-elle , car

vous me diriez ce que vaut celle-ci. En achevant ces mots , elle me montra un gros rubis qu'elle avait au doigt , et , pendant que je le considérais , elle me dit : Un de mes oncles , qui a été gouverneur dans les habitations que les Espagnols ont aux îles Philippines , m'a donné ce rubis. Les joailliers de Valladolid l'estiment trois cents pistoles. Je le croirais bien , lui dis-je , je le trouve parfaitement beau. Puisqu'il vous plaît , répliqua-t-elle , je veux faire un troc avec vous. Aussitôt elle prit ma bague , et me mit la sienne au petit doigt. Après ce troc , qui me parut une manière galante de faire un présent , Camille me serra la main , et me regarda d'un air tendre ; puis tout à coup , rompant l'entretien , elle me donna le bonsoir , et se retira toute confuse , comme si elle eût eu honte de me faire trop connaître ses sentimens.

Quoique galant des plus novices , je sentis tout ce que cette retraite précipitée avait d'obligeant pour moi , et je jugeai que je ne passerais point mal le temps à la campagne. Plein de cette idée flatteuse et de l'état brillant de mes affaires , je m'enfermai dans la

chambre où je devais coucher, après avoir dit à mon valet de me venir réveiller de bonne heure le lendemain. Au lieu de songer à me reposer, je m'abandonnai aux réflexions agréables que ma valise, qui était sur une table, et mon rubis m'inspirèrent. Grâce au ciel, disais-je, si j'ai été malheureux, je ne le suis plus. Mille ducats d'un côté, une bague de trois cents pistoles de l'autre : me voilà pour long-temps en fonds. Manjuélo ne m'a point flatté, je le vois bien ; j'enflammerai mille femmes à Madrid, puisque j'ai plu si facilement à Camille. Les bontés de cette généreuse dame se présentaient à mon esprit avec tous leurs charmes ; et je goûtais aussi par avance les divertissemens que don Raphaël me préparait dans son château. Cependant, parmi tant d'images de plaisir, le sommeil ne laissa pas de venir répandre sur moi ses pavots. Dès que je me sentis assoupir, je me déshabillai et me couchai.

Le lendemain matin, lorsque je me réveillai, je m'aperçus qu'il était déjà tard. Je fus assez surpris de ne pas voir paraître *mon valet*, après l'ordre qu'il avait reçu de

moi. Ambroise, dis-je en moi-même, mon fidèle Ambroise est à l'église, ou bien il est aujourd'hui fort paresseux. Mais je perdis bientôt cette opinion de lui pour en prendre une plus mauvaise; car, m'étant levé et ne voyant plus ma valise, je le soupçonnai de l'avoir volée pendant la nuit. Pour éclaircir mes soupçons, j'ouvris la porte de ma chambre, et j'appelai l'hypocrite à plusieurs reprises. Il vint à ma voix un vieillard qui me dit : Que souhaitez-vous, seigneur ? tous vos gens sont sortis de ma maison avant le jour. Comment ! de votre maison ? m'écriai-je. Est-ce que je ne suis pas ici chez don Raphaël ? Je ne sais ce que c'est que ce cavalier, me répondit-il. Vous êtes dans un hôtel garni, et j'en suis l'hôte. Hier au soir, une heure avant votre arrivée, la dame qui a soupé avec vous vint ici, et arrêta cet appartement pour un grand seigneur, disait-elle, qui voyage *incognito*. Elle m'a même payé d'avance.

Je fus alors au fait ; je sus ce que je devais penser de Camille et de don Raphaël ; et je compris que mon valet, ayant une entière connaissance de mes affaires, m'avait vend

à ces fourbes. Au lieu de n'imputer qu'à moi ce triste incident, et de songer qu'il ne me serait point arrivé si je n'eusse pas eu l'indiscrétion de m'ouvrir à Manjuélo sans nécessité, je m'en pris à la fortune innocente, et maudis cent fois mon étoile. Le maître de l'hôtel garni, à qui je contai l'aventure, qu'il savait peut-être aussi bien que moi, se montra sensible à ma douleur ; il me plaignit, et me témoigna qu'il était très-mortifié de ce que cette scène se fût passée chez lui : mais je crois, malgré ses démonstrations, qu'il n'avait pas moins de part à cette fourberie que mon hôte de Burgos, à qui j'ai toujours attribué l'honneur de l'invention.

CHAPITRE XVII.

Quel parti prit Gil Blas après l'aventure de l'hôtel garni.

LORSQUE j'eus fort inutilement bien déploré mon malheur, je fis réflexion qu'au lieu de céder à mon chagrin, je devais plutôt

me roidir contre mon mauvais sort. Je rappelai mon courage , et , pour me consoler , je disais en m'habillant : Je suis encore trop heureux que les fripons n'aient pas emporté mes habits et quelques ducats que j'ai dans mes poches. Je leur tenais compte de cette discrétion. Ils avaient même été assez généreux pour me laisser mes bottines , que je donnai à l'hôte pour un tiers de ce qu'elles m'avaient coûté. Enfin je sortis de l'hôtel garni sans avoir , Dieu merci , besoin de personne pour porter mes hardes. La première chose que je fis , fut d'aller voir si mes mules ne seraient pas dans l'hôtellerie où j'étais descendu le jour précédent. Je jugeais bien qu'Ambroise ne les y avait pas laissées ; et plutôt au ciel que j'eusse toujours jugé aussi sainement de lui ! J'appris que , dès le soir même , il avait eu soin de les en retirer. Ainsi , comptant de ne les plus revoir , non plus que ma valise , je marchais tristement dans les rues en rêvant au parti que je devais prendre. Je fus tenté de retourner à Burgos pour avoir encore une fois recours à dona Mencia ; mais , considérant que ce serait abuser des bontés de

cette dame , et que d'ailleurs je passerais pour une bête , j'abandonnai cette pensée. Je jurai bien aussi que dans la suite je serais en garde contre les femmes : je me serais alors défié de la chaste Suzanne. Je jetais de temps en temps les yeux sur ma bague ; et quand je venais à songer que c'était un présent de Camille , j'en soupirais de douleur. Hélas ! disais-je en moi-même , je ne me connais point en rubis , mais je connais les gens qui les troquent : je ne crois pas qu'il soit nécessaire que j'aille chez un joaillier pour être persuadé que je suis un sot.

Je ne laissai pas toutefois de vouloir m'éclaircir de ce que valait ma bague , et je l'allai montrer à un lapidaire , qui l'estima trois ducats. A cette estimation , quoiqu'elle ne m'étonnât point , je donnai au diable la nièce du gouverneur des îles Philippines , ou plutôt je ne fis que lui en renouveler le don. Comme je sortais de chez le lapidaire , il passa près de moi un jeune homme qui s'arrêta pour me considérer. Je ne me le remis pas d'abord , bien que je le connusse *parfaitement*. Comment donc ! Gil Blas ,

me dit-il , feignez-vous d'ignorer qui je suis ? ou deux années ont-elles si fort changé le fils du barbier Nuñez , que vous le méconnaissiez ? Ressouvenez-vous de Fabrice , votre compatriote et votre compagnon d'école. Nous avons si souvent disputé chez le docteur Godinez sur les universaux et sur les degrés métaphysiques !

Je le reconnus avant qu'il eût achevé ces paroles , et nous nous embrassâmes tous deux avec cordialité. Hé ! mon ami , reprit-il ensuite , que je suis ravi de te rencontrer ! Je ne puis t'exprimer la joie que j'en ressens. . . . Mais , poursuivit-il d'un air surpris , dans quel état t'offres-tu à ma vue ! Vive Dieu ! te voilà vêtu comme un prince. Une belle épée , des bas de soie , un pourpoint et un manteau de velours , relevés d'une broderie d'argent ! Malepeste ! cela sent diablement les bonnes fortunes. Je vais parier que quelque vieille femme libérale te fait part de ses largesses. Tu te trompes , lui dis-je ; mes affaires ne sont pas si florissantes que tu te l'imagines. A d'autres , répliqua-t-il , à d'autres ! tu veux faire le discret. Et ce beau rubis que je vous

vois au doigt, monsieur Gil Blas, d'où vous vient-il, s'il vous platt? Il me vient, lui repartis-je, d'une franche friponne. Fabrice, mon cher Fabrice, bien loin d'être la coqueluche des femmes de Valladolid, apprends, mon ami, que j'en suis la dupe.

Je prononçai ces dernières paroles si tristement, que Fabrice vit bien qu'on m'avait joué quelque tour. Il me pressa de lui dire pourquoi je me plaignais ainsi du beau sexe. Je me résolus sans peine à contenter sa curiosité; mais, comme j'avais un assez long récit à faire, et que d'ailleurs nous ne voulions pas nous séparer sitôt, nous entrâmes dans un cabaret pour nous entretenir plus commodément. Là, je lui contai en déjeunant tout ce qui m'était arrivé depuis ma sortie d'Oviédo. Il trouva mes aventures assez bizarres; et, après m'avoir témoigné qu'il prenait beaucoup de part à la fâcheuse situation où j'étais, il me dit : Il faut se consoler, mon enfant, de tous les malheurs de la vie. Un homme d'esprit est-il dans la misère, il attend avec patience un temps plus heureux. Jamais, comme dit Cicéron, il ne doit se laisser abattre jus-

qu'à ne se plus souvenir qu'il est homme. Pour moi, je suis de ce caractère-là : mes disgrâces ne m'accablent point ; je suis toujours au-dessus de la mauvaise fortune. Par exemple, j'aimais une fille de famille d'Oviédo, j'en étais aimé : je la demandai en mariage à son père, il me la refusa. Un autre en serait mort de douleur : moi, admire la force de mon esprit, j'enlevai la petite personne. Elle était vive, étourdie, coquette ; le plaisir, par conséquent, la déterminait toujours au préjudice du devoir. Je la promenai pendant six mois dans le royaume de Galice : de là, comme je l'avais mise dans le goût de voyager, elle eut envie d'aller en Portugal ; mais elle prit un autre compagnon de voyage. Autre sujet de désespoir. Je ne succombai point encore sous le poids de ce nouveau malheur ; et, plus sage que Ménélas, au lieu de m'armer contre le Pâris qui m'avait soufflé mon Hélène, je lui sus bon gré de m'en avoir défait. Après cela, ne voulant plus retourner dans les Asturies, pour éviter toute discussion avec la justice, je m'avançai dans le royaume de Léon, dépensant de ville en

ville l'argent qui me restait de l'enlèvement de mon infante ; car nous avions tous deux fait notre main en partant d'Oviédo. J'arrivai à Palencia avec un seul ducat, sur quoi je fus obligé d'acheter une paire de souliers. Le reste ne me mena pas bien loin. Ma situation devint embarrassante ; je commençais déjà même à faire diète : il fallut promptement prendre un parti. Je résolus de me mettre dans le service. Je me plaçai d'abord chez un gros marchand de drap qui avait un fils libertin. J'y trouvai un asile contre l'abstinence, et en même temps un grand embarras. Le père m'ordonna d'épier son fils ; le fils me pria de l'aider à tromper son père : il fallait opter. Je préférerai la prière au commandement, et cette préférence me fit donner mon congé. Je passai ensuite au service d'un vieux peintre qui voulut, par amitié, m'enseigner les principes de son art ; mais, en me les montrant, il me laissait mourir de faim. Cela me dégoûta de la peinture et du séjour de Palencia. Je vins à Valladolid, où, par le *plus grand bonheur du monde*, j'entrai *dans la maison d'un administrateur de l'hô-*

pital : j'y demeure encore, et je suis charmé de ma condition. Le seigneur Manuel Ordoñez, mon maître, est un homme d'une piété profonde ; il marche toujours les yeux baissés, avec un gros rosaire à la main. On dit que dès sa jeunesse, n'ayant en vue que le bien des pauvres, il s'y est attaché avec un zèle infatigable. Aussi ses soins ne sont-ils pas demeurés sans récompense : tout lui a prospéré. Quelle bénédiction ! en faisant les affaires des pauvres il s'est enrichi.

Quand Fabrice m'eut tenu ce discours, je lui dis : Je suis bien aise que tu sois satisfait de ton sort ; mais, entre nous, tu pourrais, ce me semble, faire un plus beau rôle dans le monde. Tu n'y penses pas, Gil Blas, me répondit-il. Sache que pour un homme de mon humeur il n'y a point de situation plus agréable que la mienne. Le métier de laquais est pénible, je l'avoue, pour un imbécille ; mais il n'a que des charmes pour un garçon d'esprit. Un génie supérieur qui se met en condition ne fait pas son service matériellement comme un niais : il entre dans une maison pour com-

mander plutôt que pour servir. Il commence par étudier son maître ; il se prête à ses défauts, gagne sa confiance, et le mène ensuite par le nez. C'est ainsi que je me suis conduit chez mon administrateur. Je connus d'abord le pèlerin ; je m'aperçus qu'il voulait passer pour un saint personnage : je feignis d'en être la dupe , cela ne coûte rien. Je fis plus, je le copiai ; et, jouant devant lui le même rôle qu'il avait fait devant les autres, je trompai le trompeur , et je suis devenu peu à peu son *factotum*. J'espère que quelque jour je pourrai , sous ses auspices, me mêler des affaires des pauvres. Je ferai peut-être fortune aussi, car je me sens autant d'amour que lui pour leur bien.

Voilà de belles espérances , repris-je, mon cher Fabrice , et je t'en félicite. Pour moi, je reviens à mon premier dessein. Je vais convertir mon habit brodé en soutanelle , me rendre à Salamanque , et là , me rangeant sous les drapeaux de l'université , remplir l'emploi de précepteur. Beau projet ! s'écria Fabrice ; l'agréable imagination ! *Quelle folie, de vouloir , à ton âge , te faire*

pédant ! Sais-tu bien , malheureux , à quoi tu t'engages en prenant ce parti ? Sitôt que tu seras placé , toute la maison t'observera ; tes moindres actions seront scrupuleusement examinées. Il faudra que tu te contraignes sans cesse , que tu te pares d'un extérieur hypocrite , et paraisses posséder toutes les vertus. Tu n'auras presque pas un moment à donner à tes plaisirs. Censeur éternel de ton écolier , tu passeras les journées à lui enseigner le latin , et à le reprendre quand il dira ou fera des choses contre la bienséance. Après tant de peines et de contrainte , quel sera le fruit de tes soins ? Si le petit gentilhomme est un mauvais sujet , on dira que tu l'auras mal élevé , et les parens te renverront sans récompense , peut-être même sans te payer tes appointemens. Ne me parle donc point d'un poste de précepteur ; c'est un bénéfice à charge d'âmes. Mais parle-moi de l'emploi d'un laquais ; c'est un bénéfice simple , qui n'engage à rien. Un maître a-t-il des vices , le génie supérieur qui le sert les flatte , et souvent même les fait tourner à son profit. Un valet vit sans inquiétude dans une bonne

maison : après avoir bu et mangé tout son soul, il s'endort tranquillement comme un enfant de famille, sans s'embarrasser du boucher ni du boulanger.

Je ne finirais point, mon enfant, poursuivit-il, si je voulais dire tous les avantages des valets. Crois-moi, Gil Blas, perds pour jamais l'envie d'être précepteur, et suis mon exemple. — Oui ; mais, Fabrice, lui répartis-je, on ne trouve pas tous les jours des administrateurs ; et, si je me résolvais à servir, je voudrais du moins n'être pas mal placé. Oh ! tu as raison, me dit-il, et j'en fais mon affaire. Je te réponds d'une bonne condition, quand ce ne serait que pour arracher un galant homme à l'université.

La prochaine misère dont j'étais menacé et l'air satisfait qu'avait Fabrice me persuadant plus que ses raisons, je me déterminai à me mettre dans le service. Là-dessus nous sortîmes du cabaret, et mon compatriote me dit : Je vais de ce pas te conduire chez un homme à qui s'adressent la plupart des laquais qui sont sur le pavé ; il a des grisons *qui l'informent de tout ce qui se passe dans les familles ; il sait où l'on a besoin de va-*

lets , et il tient un registre exact , non-seulement des places vacantes , mais même des bonnes et des mauvaises qualités des maîtres. C'est un homme qui a été frère dans je ne sais quel couvent de religieux. Enfin c'est lui qui m'a placé.

En nous entretenant d'un bureau d'adresse si singulier , le fils du barbier Nuñez me mena dans un cul-de-sac. Nous entrâmes dans une petite maison où nous trouvâmes un homme de cinquante ans qui écrivait sur une table. Nous le saluâmes , assez respectueusement même ; mais , soit qu'il fût fier de son naturel , soit que , n'ayant coutume de voir que des laquais et des cochers , il eût pris l'habitude de recevoir son monde cavalièrement , il ne se leva point ; il se contenta de nous faire une légère inclination de tête. Il me regarda pourtant avec attention. Je vis bien qu'il était surpris qu'un jeune homme en habit de velours brodé voulût devenir laquais ; il avait plutôt lieu de penser que je venais lui en demander un. Il ne put toutefois douter de mon intention , puisque Fabrice lui dit d'abord : Seigneur Arias de Londona , vous voulez bien

que je vous présente le meilleur de mes amis. C'est un garçon de famille que ses malheurs réduisent à la nécessité de servir. Enseignez-lui, de grâce, une bonne condition, et comptez sur sa reconnaissance. Messieurs, répondit froidement Arias, voilà comme vous êtes tous : avant que l'on vous place, vous faites les plus belles promesses du monde ; êtes-vous bien placés, vous ne vous en souvenez plus. Comment donc ! reprit Fabrice, vous plaignez-vous de moi ? n'ai-je pas bien fait les choses ? Vous auriez pu les faire encore mieux, repartit Arias : votre condition vaut un emploi de commis, et vous m'avez payé comme si je vous eusse mis chez un auteur. Je pris alors la parole, et dis au seigneur Arias que, pour lui faire connaître que je n'étais pas un ingrat, je voulais que la reconnaissance précédât le service. En même temps je tirai de mes poches deux ducats que je lui donnai, avec promesse de n'en pas demeurer là, si je me voyais dans une bonne maison.

Il parut content de mes manières. J'aime, dit-il, qu'on en use de la sorte avec moi. *Il y a, continua-t-il, d'excellens postes va-*

cans ; je vais vous les nommer, et vous choisirez celui qu'il vous plaira. En achevant ces paroles il mit ses lunettes , ouvrit un registre qui était sur la table , tourna quelques feuillets , et commença de lire dans ces termes : Il faut un laquais au capitaine Torbellino , homme emporté , brutal et fantasque : il gronde sans cesse , jure , frappe , et le plus souvent estropie ses domestiques. Passons à un autre , m'écriai-je à ce portrait ; ce capitaine-là n'est pas de mon goût. Ma vivacité fit sourire Arias , qui poursuivit ainsi sa lecture : Dona Manuela de Sandoval , douairière surannée , hargneuse et bizarre , est actuellement sans laquais ; elle n'en a qu'un d'ordinaire , encore ne le peut-elle garder un jour entier. Il y a dans la maison , depuis dix ans , un habit qui sert à tous les valets qui entrent , de quelque taille qu'ils soient : on peut dire qu'ils ne font que l'essayer , car il est encore tout neuf , quoique deux mille laquais l'aient porté. — Il manque un valet au docteur Alvar Fañez. C'est un médecin chimiste. Il nourrit bien ses domestiques , les entretient proprement , leur donne même

de gros gages ; mais il fait sur eux l'épreuve de ses remèdes. Il y a souvent des places de laquais à remplir chez cet homme-là.

Oh ! je le crois bien , interrompit Fabrice en riant. Vive Dieu ! vous nous enseignez là de bonnes conditions ! Patience , dit Arias de Londona , nous ne sommes pas au bout ; il y a de quoi vous contenter. Là-dessus il continua de lire de cette sorte : Dona Alfonsa de Solis , vieille dévote , qui passe les deux tiers de la journée dans l'église , et veut que son valet y soit toujours auprès d'elle , n'a point de laquais depuis trois semaines. — Le licencié Sédillo , vieux chanoine du chapitre de cette ville , chassa hier au soir son valet. . . .

Halte-là , seigneur Arias de Londona , s'écria Fabrice en cet endroit ; nous nous en tenons à ce dernier poste. Le licencié Sédillo est des amis de mon maître , et je le connais parfaitement. Je sais qu'il a pour gouvernante une vieille béate qu'on nomme la dame Jacinte , et qui dispose de tout chez lui. C'est une des meilleures maisons de Valladolid ; on y vit doucement , et l'on *y fait très-bonne chère*. D'ailleurs , le cha-

noine est un homme infirme , un vieux goutteux , qui fera bientôt son testament : il y a un legs à espérer. La charmante perspective pour un valet ! Gil Blas , ajouta-t-il en se tournant de mon côté , ne perdons point de temps , mon ami ; allons tout à l'heure chez le licencié. Je veux te présenter moi-même , et te servir de répondant. A ces mots , de crainte de manquer une si belle occasion , nous prîmes brusquement congé du seigneur Arias , qui m'assura , pour mon argent , que , si cette condition m'échappait , je pouvais compter qu'il m'en ferait trouver une aussi bonne.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Fabrice mène et fait recevoir Gil Blas chez le licencié Sédillo. Dans quel état était ce chanoine. Portrait de sa gouvernante.

Nous avions si grand'peur d'arriver trop tard chez le vieux licencié , que nous ne fîmes qu'un saut du cul-de-sac à sa maison. Nous en trouvâmes la porte fermée : nous frappâmes. Une fille de dix ans, que la gouvernante faisait passer pour sa nièce , en dépit de la médisance , vint ouvrir ; et , comme nous lui demandions si l'on pouvait parler au chanoine , la dame Jacinte parut. C'était une personne déjà parvenue à l'âge de discrétion , mais belle encore ; et j'admire particulièrement la fraîcheur de son teint. Elle portait une longue robe d'une étoffe de laine la plus commune , avec un



L'ami, je reçois à mon service le garçon que tu m'amènes.

Choquet inv. del.

Pauquet sculp.



large ceinture de cuir, d'où pendait d'un côté un trousseau de clefs, et de l'autre un chapelet à gros grains. D'abord que nous l'aperçûmes, nous la saluâmes avec beaucoup de respect ; elle nous rendit le salut fort civilement, mais d'un air modeste et les yeux baissés.

J'ai appris, lui dit mon camarade, qu'il faut un honnête garçon au seigneur licencié Sédillo, et je viens lui en présenter un dont j'espère qu'il sera content. La gouvernante leva les yeux à ces paroles, me regarda fixement ; et, ne pouvant accorder ma broderie avec le discours de Fabrice, elle demanda si c'était moi qui recherchais la place vacante. Oui, lui dit le fils de Nuñez, c'est ce jeune homme. Tel que vous le voyez, il lui est arrivé des disgrâces qui l'obligent à se mettre en condition : il se consolera de ses malheurs, ajouta-t il d'un ton doux, s'il a le bonheur d'entrer dans cette maison, et de vivre avec la vertueuse Jacinte, qui mériterait d'être la gouvernante du patriarche des Indes. A ces mots, la vieille béate cessa de me regarder pour considérer le gracieux personnage qui lui parlait ; et,

frappée de ses traits , qu'elle crut ne lui être pas inconnus : J'ai une idée confuse de vous avoir vu , lui dit-elle ; aidez-moi à la débrouiller. Chaste Jacinte , lui répondit Fabrice , il m'est bien glorieux de m'être attiré vos regards. Je suis venu deux fois dans cette maison avec mon maître , le seigneur Manuel Ordoñez , administrateur de l'hôpital. Eh ! justement , répliqua la gouvernante , je m'en souviens , et je vous remets. Ah ! puisque vous appartenez au seigneur Ordoñez , il faut que vous soyez un garçon de bien et d'honneur. Votre condition fait votre éloge , et ce jeune homme ne saurait avoir un meilleur répondant que vous. Venez , poursuivit-elle , je vais vous faire parler au seigneur Sédillo : jé crois qu'il sera bien aise d'avoir un garçon de votre main.

Nous suivîmes la dame Jacinte. Le cha-noine était logé par bas , et son appartement consistait en quatre pièces de plain-pied , bien boisées. Elle nous pria d'attendre un moment dans la première , et nous y laissa pour passer dans la seconde , où était le licencié. Après y avoir demeuré quelque temps *en particulier* avec lui pour le mettre au fait ,

elle vint nous dire que nous pouvions entrer. Nous aperçûmes le vieux podagre enfoncé dans un fauteuil, un oreiller sous la tête, des coussins sous les bras, et les jambes appuyées sur un gros carreau plein de duvet. Nous nous approchâmes de lui sans ménager les révérences ; et Fabrice, portant encore la parole, ne se contenta pas de redire ce qu'il avait dit à la gouvernante ; il se mit à vanter mon mérite, et s'étendit principalement sur l'honneur que je m'étais acquis chez le docteur Godinez, dans les disputes de philosophie : comme s'il eût fallu que je fusse un grand philosophe pour être valet d'un chanoine ! Cependant, par le bel éloge qu'il fit de moi, il ne laissa pas de jeter de la poudre aux yeux du licencié, qui, remarquant d'ailleurs que je ne déplaisais pas à la dame Jacinte, dit à mon répondant : L'ami, je reçois à mon service le garçon que tu m'amènes ; il me revient assez, et je juge favorablement de ses mœurs, puisqu'il m'est présenté par un domestique du seigneur Ordoñez.

D'abord que Fabrice vit que j'étais arrêté, il fit une grande révérence au chanoine, une

autre encore plus profonde à la gouvernante, et se retira fort satisfait, après m'avoir dit tout bas que nous nous reverrions, et que je n'avais qu'à rester là. Dès qu'il fut sorti, le licencié me demanda comment je m'appelais, pourquoi j'avais quitté ma patrie ; et par ses questions il m'engagea, devant la dame Jacinte, à raconter mon histoire. Je les divertis tous deux, surtout par le récit de ma dernière aventure. Camille et don Raphaël leur donnèrent une si forte envie de rire, qu'il en pensa coûter la vie au vieux goutteux : car, comme il riait de toute sa force, il lui prit une toux si violente, que je crus qu'il allait passer. Il n'avait pas encore fait son testament, jugez si la gouvernante fut alarmée. Je la vis tremblante, éperdue, courir au secours du bonhomme, et, faisant ce qu'on fait pour soulager les enfans qui toussent, lui frotter le front et lui taper le dos. Ce ne fut pourtant qu'une fausse alarme : le vieillard cessa de tousser, et sa gouvernante de le tourmenter. Alors je voulus achever mon récit ; mais la dame Jacinte, craignant une seconde toux, s'y *opposa. Elle m'emmena même de la cham-*

bre du chanoine dans une garde-robe , où , parmi plusieurs habits , était celui de mon prédécesseur. Elle me le fit prendre , et mit à sa place le mien , que je n'étais pas fâché de conserver , dans l'espérance qu'il me servirait encore. Nous allâmes ensuite tous deux préparer le dîner.

Je ne parus pas neuf dans l'art de faire la cuisine. Il est vrai que j'en avais fait l'heureux apprentissage sous la dame Léonarde , qui pouvait passer pour une bonne cuisinière. Elle n'était pas toutefois comparable à la dame Jacinte : celle-ci l'emportait peut-être sur le cuisinier même de l'archevêque de Tolède. Elle excellait en tout. On trouvait ses bisques exquisés , tant elle savait bien choisir et mêler les sucs de viandes qu'elle y faisait entrer ; et ses hachis étaient assaisonnés d'une manière qui les rendait très-agréables au goût. Quand le dîner fut prêt , nous retournâmes dans la chambre du chanoine , où , pendant que je dressais une table auprès de son fauteuil , la gouvernante passa sous le menton du vieillard une serviette , et la lui attacha aux épaules. Un moment après , je servis un potage qu'on aurait pu

présenter au plus fameux directeur de Madrid, et deux entrées qui auraient eu de quoi piquer la sensualité d'un vice-roi, si la dame Jacinte n'y eût pas épargné les épices, de peur d'irriter la goutte du licencié. A la vue de ces bons plats, mon vieux maître, que je croyais perclus de tous ses membres, me montra qu'il n'avait pas encore entièrement perdu l'usage de ses bras : il s'en aida pour se débarrasser de son oreiller et de ses coussins, et se disposa gaiement à manger. Quoique la main lui tremblât, elle ne refusa pas le service ; il la faisait aller et venir assez librement, de façon pourtant qu'il répandait sur la nappe et sur sa serviette la moitié de ce qu'il portait à sa bouche. J'ôtai la bisque lorsqu'il n'en voulut plus, et j'apportai une perdrix flanquée de deux cailles rôties, que la dame Jacinte lui dépeça. Elle avait aussi soin de lui faire boire de temps en temps de grands coups de vin un peu trempé, dans une coupe d'argent large et profonde, qu'elle lui tenait comme à un enfant de quinze mois. Il s'acharna sur les entrées, et ne fit pas moins d'honneur aux *petits-pieds*. Quand il se fut bien empiffré,

la béate lui détacha sa serviette, lui remit son oreiller et ses coussins ; puis, le laissant dans son fauteuil goûter tranquillement le repos qu'on prend d'ordinaire après le dîner, nous desservîmes, et nous allâmes manger à notre tour.

Voilà de quelle manière dînait tous les jours notre chanoine, qui était peut-être le plus grand mangeur du chapitre. Mais il soupait plus légèrement : il se contentait d'un poulet et de quelques compotes de fruits. Je faisais bonne chère dans cette maison, j'y menais une vie très-douce. Je n'y avais qu'un désagrément, c'est qu'il me fallait veiller mon maître et passer la nuit comme une garde-malade. Outre une rétention d'urine qui l'obligeait à demander dix fois par heure son pot de chambre, il était sujet à suer ; et quand cela arrivait, je lui changeais de chemise. Gil Blas, me dit-il dès la seconde nuit, tu as de l'adresse et de l'activité : je prévois que je m'accommoderai bien de ton service. Je te recommande seulement d'avoir de la complaisance pour la dame Jacinte ; c'est une fille qui me sert depuis quinze années avec un zèle tout

particulier ; elle a un soin de ma personne que je ne puis assez reconnaître. Aussi , je te l'avoue , elle m'est plus chère que toute ma famille. J'ai chassé de chez moi , pour l'amour d'elle , mon neveu , le fils de ma propre sœur. Il n'avait aucune considération pour cette pauvre fille ; et , bien loin de rendre justice à l'attachement sincère qu'elle a pour moi , l'insolent la traitait de fausse dévote : car aujourd'hui la vertu ne paraît qu'hypocrisie aux jeunes gens. Grâce au ciel , je me suis défait de ce maraud-là. Je préfère aux droits du sang l'affection qu'on me témoigne , et je ne me laisse prendre seulement que par le bien qu'on me fait. Vous avez raison , monsieur , dis-je alors au licencié : la reconnaissance doit avoir plus de force sur nous que les lois de la nature. Sans doute , reprit-il , et mon testament fera bien voir que je ne me soucie guère de mes parens. Ma gouvernante y aura bonne part , et tu n'y seras point oublié , si tu continues comme tu commences à me servir. Le valet que j'ai mis dehors hier a perdu par sa faute un bon legs. Si ce misérable ne m'eût pas *obligé par ses manières à lui donner son*

congé, je l'aurais enrichi ; mais c'était un orgueilleux qui manquait de respect à la dame Jacinte , un paresseux qui craignait la peine. Il n'aimait point à me veiller, et c'était pour lui une chose bien fatigante que de passer les nuits à me soulager. Ah ! le malheureux ! m'écriai-je , comme si le génie de Fabrice m'eût inspiré , il ne méritait pas d'être auprès d'un aussi honnête homme que vous. Un garçon qui a le bonheur de vous appartenir doit avoir un zèle infatigable ; il doit se faire un plaisir de son devoir , et ne se pas croire occupé lors même qu'il sue sang et eau pour vous.

Je m'aperçus que ces paroles plurent fort au licencié. Il ne fut pas moins content de l'assurance que je lui donnai d'être toujours parfaitement soumis aux volontés de la dame Jacinte. Voulant donc passer pour un valet que la fatigue ne pouvait rebuter , je faisais mon service de la meilleure grâce qu'il m'était possible. Je ne me plaignais point d'être toutes les nuits sur pied. Je ne laissais pas pourtant de trouver cela très-désagréable ; et , sans le legs dont je repaissais mon espérance , je me serais bientôt

dégoûté de ma condition. Je me repê
la vérité, quelques heures pendant l
La gouvernante, je lui dois cette j
avait beaucoup d'égards pour moi, c
fallait attribuer au soin que je pr
gagner ses bonnes grâces par des m
complaisantes et respectueuses. Étai
table avec elle et sa nièce qu'on a
Inésile, je leur changeais d'assiette,
versais à boire, j'avais une attenti
particulière à les servir. Je m'insin
là dans leur amitié. Un jour que la
Jacinte était sortie pour aller à la pro
me voyant seul avec Inésile, je comm
à l'entretenir. Je lui demandai si son
et sa mère vivaient encore. Oh ! que
me répondit-elle : il y a bien long-t
bien long-temps qu'ils sont morts ; c
bonne tante me l'a dit, et je ne les ai j
vus. Je crus pieusement la petite
quoique sa réponse ne fût pas catégor
et je la mis si bien en train de p
qu'elle m'en dit plus que je n'en voul
voir. Elle m'apprit, ou plutôt je co
par les naïvetés qui lui échappèrent
sa bonne tante avait un bon ami q

meurait aussi auprès d'un vieux chanoine dont il administrait le temporel , et que ces heureux domestiques comptaient d'assembler les dépouilles de leurs maîtres par un hyménée dont ils goutaient les douceurs par avance. J'ai déjà dit que la dame Jacinte, bien qu'un peu surannée, avait encore de la fraîcheur. Il est vrai qu'elle n'épargnait rien pour se conserver : outre qu'elle prenait tous les matins un clystère, elle avalait pendant le jour et en se couchant d'excellens coulis. De plus, elle dormait tranquillement la nuit, tandis que je veillais mon maître. Mais ce qui peut-être contribuait encore plus qu'à toutes ces choses à lui rendre le teint frais, c'était, à ce que me dit Inésile, une fontaine qu'elle avait à chaque jambe.

CHAPITRE II.

De qu'elle manière le chanoine , étant tombé malade , fut traité ; ce qu'il en arriva , et ce qu'il laissa par testament à Gil Blas.

JE servis pendant trois mois le licencié Sédillo sans me plaindre des mauvaises nuits qu'il me faisait passer. Au bout de ce temps-là il tomba malade : la fièvre le prit ; et avec le mal qu'elle lui causait , il sentit irriter sa goutte. Pour la première fois de sa vie , qui avait été longue , il eut recours aux médecins. Il demanda le docteur Sangrado , que tout Valladolid regardait comme un Hippocrate. La dame Jacinte aurait mieux aimé que le chanoine eût commencé par faire son testament ; elle lui en toucha même quelques mots ; mais , outre qu'il ne se croyait pas encore proche de sa fin , il avait de l'opiniâtreté dans certaines choses. J'allai donc chercher le docteur Sangrado ; je l'ammenai au logis. C'était un grand homme sec et pâle , et qui , depuis quarante ans

pour le moins, occupait le ciseau des Parques. Ce savant médecin avait l'extérieur grave ; il pesait ses discours, et donnait de la noblesse à ses expressions. Ses raisonnemens paraissaient géométriques, et ses opinions fort singulières.

Après avoir observé mon maître, il lui dit d'un air doctoral : Il s'agit ici de suppléer au défaut de la transpiration arrêtée. D'autres, à ma place ordonneraient sans doute des remèdes salins, urineux, volatils, et qui, pour la plupart, participent du soufre et du mercure ; mais les purgatifs et les sudorifiques sont des drogues pernicieuses : toutes les préparations chimiques ne semblent faites que pour nuire. J'emploie des moyens plus simples et plus sûrs. A quelle nourriture, continua-t-il, êtes-vous accoutumé ? Je mange ordinairement, répondit le chanoine, des bisques et des viandes succulentes. Des bisques et des viandes succulentes ! s'écria le docteur avec surprise. Ah ! vraiment, je ne m'étonne point si vous êtes malade ! Les mets délicieux sont des plaisirs empoisonnés : ce sont des pièges que la volupté tend aux hommes pour les faire périr plus sûre-

ment. Il faut que vous renonciez aux alimens de bon goût ; les plus fades sont les meilleurs pour la santé. Comme le sang est insipide , il veut des mets qui tiennent de sa nature. Et buvez-vous du vin ? ajouta-t-il. Oui , dit le licencié , du vin trempé. Oh ! trempé tant qu'il vous plaira , reprit le médecin. Quel dérèglement ! voilà un régime épouvantable : il y a long-temps que vous devriez être mort. Quel âge avez-vous ? J'entre dans ma soixante-neuvième année , répondit le chanoine. Justement , répliqua le médecin ; une vieillesse anticipée est toujours le fruit de l'intempérance. Si vous n'eussiez bu que de l'eau claire toute votre vie , et que vous vous fussiez contenté d'une nourriture simple , de pommes cuites , par exemple , vous ne seriez pas présentement tourmenté de la goutte , et tous vos membres feraient encore facilement leurs fonctions. Je ne désespère pas toutefois de vous remettre sur pied , pourvu que vous vous abandonniez à mes ordonnances. Le licencié promit de lui obéir en toutes choses.

Alors Sangrado m'envoya chercher un *chirurgien* qu'il me nomma , et fit tirer à

mon maître six bonnes palettes de sang pour commencer à suppléer au défaut de la transpiration. Puis il dit au chirurgien : Maître Martin Oñez, revenez dans trois heures en faire autant, et demain vous recommencerez. C'est une erreur de penser que le sang soit nécessaire à la conservation de la vie; on ne peut trop saigner un malade. Comme il n'est obligé à aucun mouvement ou exercice considérable, et qu'il n'a rien à faire que de ne point mourir, il ne lui faut pas plus de sang pour vivre qu'à un homme endormi : la vie, dans tous les deux, ne consiste que dans le pouls et dans la respiration. Lorsque le docteur eut ordonné de fréquentes et copieuses saignées, il dit qu'il fallait aussi donner au chanoine de l'eau chaude à tout moment, assurant que l'eau bue en abondance pouvait passer pour le véritable spécifique contre toutes sortes de maladies. Il sortit ensuite en disant d'un air de confiance à la dame Jacinte et à moi qu'il répondait de la vie du malade, si on le traitait de la manière qu'il venait de prescrire. La gouvernante, qui jugeait peut-être autrement que lui de sa méthode, pro-

testa qu'on la suivrait avec exactitude. En effet , nous mîmes promptement de l'eau à chauffer ; et , comme le médecin nous avait recommandé sur toutes choses de ne la point épargner, nous en fîmes d'abord boire à mon maître deux ou trois pintes à longs traits. Une heure après, nous réitérâmes ; puis , retournant encore de temps en temps à la charge , nous versâmes dans son estomac un déluge d'eau. D'un autre côté , le chirurgien nous secondant par la quantité de sang qu'il tirait , nous réduisîmes , en moins de deux jotsrs , le vieux chanoine à l'extrémité.

Ce bon ecclésiastique , n'en pouvant plus , comme je voulais lui faire avaler encore un grand verre de spécifique , me dit d'une voix faible : Arrête , Gil Blas ; ne m'en donne pas davantage , mon ami. Je vois bien qu'il faut mourir malgré la vertu de l'eau ; et quoiqu'il me reste à peine une goutte de sang , je ne m'en porte pas mieux pour cela : ce qui prouve bien que le plus habile médecin du monde ne saurait prolonger nos jours , quand leur terme fatal est arrivé. Va me chercher un notaire , je veux faire mon *testament*. A ces derniers mots , que je n'étais

pas fâché d'entendre , j'affectai de paraître fort triste ; et , cachant l'envie que j'avais de m'acquitter de la commission qu'il me donnait : Eh ! mais , monsieur , lui dis-je , vous n'êtes pas si bas , Dieu merci , que vous ne puissiez vous relever. Non , non , repartit-il , mon enfant , c'en est fait ; je sens que la goutte remonte , et que la mort s'approche : hâte-toi d'aller où je t'ai dit. Je m'aperçus effectivement qu'il changeait à vue d'œil ; et la chose me parut si pressante , que je sortis vite pour faire ce qu'il m'ordonnait , laissant auprès de lui la dame Jacinte , qui craignait encore plus que moi qu'il ne mourût sans tester. J'entrai dans la maison du premier notaire dont on m'enseigna la demeure ; et , le trouvant chez lui , Monsieur , lui dis-je , le licencié Sédillo , mon maître , tire à sa fin ; il veut faire écrire ses dernières volontés ; il n'y a pas un moment à perdre. Le notaire était un petit vieillard gai , qui se plaisait à railler : il me demanda quel médecin voyait le chanoine. Je lui répondis que c'était le docteur Sangrado. A ce nom , prenant brusquement son manteau et son épée : Vive Dieu ! s'écria-t-il , partons

donc en diligence ; car ce docteur est si expéditif, qu'il ne donne pas le temps à ses malades d'appeler des notaires. Cet homme-là m'a bien soufflé des testamens.

En parlant de cette sorte il s'empressa de sortir avec moi ; et, pendant que nous marchions tous deux à grands pas pour prévenir l'agonie, je lui dis : Monsieur, vous savez qu'un testateur mourant manque souvent de mémoire ; si par hasard mon maître vient à m'oublier, je vous prie de le faire souvenir de mon zèle. Je le veux bien, mon enfant, me répondit le petit notaire, tu peux compter là-dessus ; je l'exhorterai même à te donner quelque chose de considérable , pour peu qu'il soit disposé à reconnaître tes services. Le licencié, quand nous arrivâmes dans sa chambre, avait encore tout son bon sens. La dame Jacinte, le visage baigné de pleurs de commande, était auprès de lui : elle venait de jouer son rôle, et de préparer le bonhomme à lui faire beaucoup de bien. Nous laissâmes le notaire seul avec mon maître, et passâmes, elle et moi, dans l'antichambre, où nous rencontrâmes le chirurgien, que le médecin envoyait pour faire

une nouvelle et dernière saignée. Nous l'arrêta mes. Attendez, maître Martin, lui dit la gouvernante; vous ne sauriez entrer présentement dans la chambre du seigneur Sédillo. Il va dicter ses dernières volontés à un notaire qui est avec lui; vous le saignerez quand il aura fait son testament.

Nous avions grand'peur, la béate et moi, que le licencié ne mourût en testant; mais, par bonheur, l'acte qui causait notre inquiétude se fit. Nous vîmes sortir le notaire, qui, me trouvant sur son passage, me frappa sur l'épaule, et me dit en souriant : On n'a point oublié Gil Blas. A ces mots je ressentis une joie des plus vives, et je sus si bon gré à mon maître de s'être souvenu de moi, que je me promis de bien prier Dieu pour lui après sa mort, qui ne manqua pas d'arriver bientôt; car le chirurgien l'ayant encore saigné, le pauvre vieillard, qui n'était déjà que trop affaibli, expira presque dans le moment. Comme il rendait les derniers soupirs, le médecin parut, et demeura un peu sot, malgré l'habitude qu'il avait de dépêcher ses malades. Cependant, loin d'imputer la mort du chanoine à la boisson

et aux saignées , il sortit en disant d'un air froid qu'on ne lui avait pas tiré assez de sang ni fait boire assez d'eau chaude. L'exécuteur de la haute médecine , je veux dire le chirurgien , voyant aussi qu'on n'avait plus besoin de son ministère , suivit le docteur Sangrado.

Sitôt que nous vîmes le patron sans vie , nous fîmes , la dame Jacinte , Inésile et moi , un concert de cris funèbres qui fut entendu de tout le voisinage. La béate surtout , qui avait le plus grand sujet de se réjouir , poussait des accens si plaintifs , qu'elle semblait être la personne du monde la plus touchée. La chambre , en un instant , se remplit de gens , moins attirés par la compassion que par la curiosité. Les parens du défunt n'eurent pas plus tôt vent de sa mort , qu'ils vinrent fondre au logis , et faire mettre le scellé partout. Ils trouvèrent la gouvernante si affligée , qu'ils crurent d'abord que le chanoine n'avait point fait de testament : mais ils apprirent bientôt qu'il y en avait un , revêtu de toutes les formalités nécessaires ; et lorsqu'on vint à l'ouvrir , et qu'ils virent que le testateur avait disposé de ses

meilleurs effets en faveur de la dame Jacinte et de la petite fille , ils firent son oraison funèbre dans des termes peu honorables à sa mémoire. Ils apostrophèrent en même temps la béate , et me donnèrent aussi quelques louanges. Il faut avouer que je les méritais bien. Le licencié , devant Dieu soit son âme ! pour m'engager à me souvenir de lui toute ma vie , s'expliquait ainsi pour mon compte par un article de son testament : *Item , puisque Gil Blas est un garçon qui a déjà de la littérature , pour achever de le rendre savant , je lui laisse ma bibliothèque , tous mes livres et mes manuscrits , sans aucune exception.*

J'ignorais où pouvait être cette prétendue bibliothèque ; je ne m'étais point aperçu qu'il y en eût dans la maison. Je savais seulement qu'il y avait quelques papiers avec cinq ou six volumes sur deux petits ais de sapin dans le cabinet de mon maître : c'était là mon legs. Encore les livres ne me pouvaient-ils être d'une grande utilité : l'un avait pour titre , le Cuisinier parfait ; l'autre traitait de l'Indigestion , et de la manière de la guérir ; et les autres étaient les quatre

parties du Bréviaire , que les vers avaient à demi rongées. A l'égard des manuscrits , le plus curieux contenait toutes les pièces d'un procès que le chanoine avait eu autrefois pour sa prébende. Après avoir examiné mon legs avec plus d'attention qu'il n'en méritait , je l'abandonnai aux parens qui me l'avaient tant envié. Je leur remis même l'habit dont j'étais revêtu , et je repris le mien , bornant à mes gages le prix de mes services. J'allai chercher ensuite une autre maison. Pour la dame Jacinte , outre les sommes qui lui avaient été léguées , elle eut encore de bonnes nippes , qu'à l'aide de son bon ami elle avait détournées pendant la maladie du licencié.

CHAPITRE III.

Gil Blas s'engage au service du docteur Sangrado , et devient un célèbre médecin.

Je résolus d'aller trouver le seigneur Arias de Londona , et de choisir dans son registre une nouvelle condition ; mais , comme j'étais

près d'entrer dans le cul-de-sac où il demeurerait , je rencontrai le docteur Sangrado, que je n'avais point vu depuis le jour de la mort de mon maître, et je pris la liberté de le saluer. Il me remit dans le moment, quoique j'eusse changé d'habit , et témoignant quelque joie de me voir : Eh ! te voilà , mon enfant , me dit-il ; je pensais à toi tout à l'heure. J'ai besoin d'un bon garçon pour me servir , et je songeais que tu serais bien mon fait , si tu savais lire et écrire. Monsieur, lui répondis-je, sur ce pied-là je suis donc votre affaire. Cela étant, reprit-il , tu es l'homme qu'il me faut. Viens chez moi , tu n'y auras que de l'agrément ; je te traiterai avec distinction. Je ne te donnerai point de gages ; mais rien ne te manquera. J'aurai soin de t'entretenir proprement , et je t'enseignerai le grand art de guérir toutes les maladies. En un mot , tu seras plutôt mon élève que mon valet.

J'acceptai la proposition du docteur, dans l'espérance que je pourrais, sous un si savant maître , me rendre illustre dans la médecine. Il me mena chez lui sur-le-champ pour m'installer dans l'emploi qu'il me des-

tinait ; et cet emploi consistait à écrire le nom et la demeure des malades qui l'envoyaient chercher pendant qu'il était en ville. Il y avait pour cet effet au logis un registre , dans lequel une vieille servante , qu'il avait pour tout domestique , marquait les adresses ; mais , outre qu'elle ne savait point l'orthographe , elle écrivait si mal , qu'on ne pouvait le plus souvent déchiffrer son écriture. Il me chargea du soin de tenir ce livre , qu'on pouvait justement appeler un registre mortuaire , puisque les gens dont je prenais les noms mouraient presque tous. J'inscrivais , pour ainsi parler , les personnes qui voulaient partir pour l'autre monde , comme un commis , dans un bureau de voiture publique , écrit le nom de ceux qui retiennent des places. J'avais souvent la plume à la main , parce qu'il n'y avait point , en ce temps-là , de médecin à Valladolid plus accrédité que le docteur Sangrado. Il s'était mis en réputation dans le public par un verbiage spécieux , soutenu d'un air imposant , et par quelques cures heureuses , qui lui avaient fait plus d'honneur qu'il n'en méritait.

Il ne manquait pas de pratique , ni par conséquent de bien. Il n'en faisait pas toutefois meilleure chère : on vivait chez lui très-frugalement. Nous ne mangions d'ordinaire que des pois, des fèves, des pommes cuites, ou du fromage. Il disait que ces alimens étaient les plus convenables à l'estomac , comme étant les plus propres à la trituration , c'est-à-dire à être broyés plus aisément. Néanmoins , bien qu'il les crût de facile digestion , il ne voulait point qu'on s'en rassasiât ; en quoi , certes , il se montrait fort raisonnable. Mais s'il nous défendait , à la servante et à moi , de manger beaucoup , en récompense il nous permettait de boire de l'eau à discrétion. Bien loin de nous prescrire des bornes là-dessus , il nous disait quelquefois : Buvez , mes enfans ; la santé consiste dans la souplesse et l'humectation des parties. Buvez de l'eau abondamment ; c'est un dissolvant universel : l'eau fond tous les sels. Le cours du sang est-il ralenti , elle le précipite ; est-il trop rapide , elle en arrête l'impétuosité. Notre docteur était de si bonne foi sur cela , qu'il ne buvait jamais lui-même que de l'eau , bien qu'il fût dans

un âge avancé. Il définissait la vieillesse , une phthisie naturelle qui nous dessèche et nous consume ; et , sur cette définition , il déplorait l'ignorance de ceux qui nomment le vin le lait des vieillards. Il soutenait que le vin les use et les détruit ; et il disait fort éloquentement que cette liqueur funeste est pour eux , comme pour tout le monde , un ami qui trahit , et un plaisir qui trompe.

Malgré ces beaux raisonnemens , après avoir été huit jours dans cette maison , il me prit un cours de ventre , et je commençai à sentir de grands maux d'estomac , que j'eus la témérité d'attribuer au dissolvant universel et à la mauvaise nourriture que je prenais. Je m'en plaignis à mon maître , dans la pensée qu'il pourrait se relâcher et me donner un peu de vin à mes repas ; mais il était trop ennemi de cette liqueur pour me l'accorder. Si tu te sens , me dit-il , quelque dégoût pour l'eau pure , il y a des secours innocens pour soutenir l'estomac contre la fadeur des boissons aqueuses. La sauge , par exemple , et la véronique , leur donnent un goût délectable ; et si tu veux *les rendre encore plus délicieuses* , tu n'as

qu'à y mêler de la fleur d'œillet , de romarin ou de coquelicot.

Il avait beau vanter l'eau et m'enseigner le secret d'en composer des breuvages exquis , j'en buvais avec tant de modération , que , s'en étant aperçu , il me dit : Eh ! vraiment , Gil Blas , je ne m'étonne point si tu ne jouis pas d'une parfaite santé ; tu ne bois pas assez , mon ami. L'eau prise en petite quantité ne sert qu'à développer les parties de la bile , et qu'à leur donner plus d'activité ; au lieu qu'il les faut noyer par un délayant copieux. Ne crains pas , mon enfant , que l'abondance de l'eau affaiblisse ou refroidisse ton estomac : loin de toi cette terreur panique que tu te fais peut-être de la boisson fréquente. Je te garantis de l'événement ; et si tu ne me trouves pas bon pour t'en répondre , Celse même t'en sera garant. Cet oracle latin fait un éloge admirable de l'eau : ensuite il dit en termes exprès que ceux qui , pour boire du vin , s'excusent sur la faiblesse de leur estomac , font une injustice manifeste à ce viscère , et cherchent à couvrir leur sensualité.

Comme j'aurais eu mauvaise grâce de

me montrer indocile en entrant dans la carrière de la médecine, je parus persuadé qu'il avait raison ; j'avouerai même que je le crus effectivement. Je continuai donc à boire de l'eau sur la garantie de Celse , ou plutôt je commençai à noyer la bile en buvant copieusement de cette liqueur ; et quoique de jour en jour je m'en sentisse plus incommodé, le préjugé l'emportait sur l'expérience. J'avais, comme on voit, une heureuse disposition à devenir médecin. Je ne pus pourtant résister toujours à la violence de mes maux, qui s'accrurent à un point, que je pris enfin la résolution de sortir de chez le docteur Sangrado. Mais il me chargea d'un nouvel emploi qui me fit changer de sentiment. Ecoute, mon enfant, me dit-il un jour, je ne suis point de ces maîtres durs et ingrats qui laissent vieillir leurs domestiques dans la servitude avant que de les récompenser. Je suis content de toi, je t'aime ; et, sans attendre que tu m'aies servi plus long-temps, je vais faire ton bonheur. Je veux tout à l'heure te découvrir le fin de l'art salutaire que je professe depuis tant d'années. Les autres mé-

decins en font consister la connaissance dans mille sciences pénibles ; et moi , je prétends t'abréger un chemin si long , et t'épargner la peine d'étudier la physique , la pharmacie , la botanique et l'anatomie. Sache , mon ami , qu'il ne faut que saigner et faire boire de l'eau chaude : voilà le secret de guérir toutes les maladies du monde. Oui , ce merveilleux secret que je te révèle , et que la nature , impénétrable à mes confrères , n'a pu dérober à mes observations , est renfermé dans ces deux points , dans la saignée et dans la boisson fréquente. Je n'ai plus rien à t'apprendre , tu sais la médecine à fond ; et , profitant du fruit de ma longue expérience , tu deviens tout d'un coup aussi habile que moi. Tu peux , continua-t-il , me soulager présentement : tu tiendras le matin notre registre , et l'après-midi tu sortiras pour aller voir une partie de mes malades. Tandis que j'aurai soin de la noblesse et du clergé , tu iras pour moi dans les maisons du tiers-état où l'on m'appelera ; et lorsque tu auras travaillé quelque temps , je te ferai agréger à notre corps. Tu es savant , Gil Blas , avant que

d'être médecin ; au lieu que les autres sont long-temps médecins, et la plupart toute leur vie, avant que d'être savans.

Je remerciai le docteur de m'avoir si promptement rendu capable de lui servir de substitut ; et, pour reconnaître les bontés qu'il avait pour moi, je l'assurai que je suivrais toute ma vie ses opinions, quand elles seraient contraires à celles d'Hippocrate. Cette assurance pourtant n'était pas tout-à-fait sincère : je désapprouvais son sentiment sur l'eau, et je me proposais de boire du vin tous les jours en allant voir mes malades. Je pendis au croc une seconde fois mon habit pour en prendre un de mon maître et me donner l'air d'un médecin ; après quoi je me disposai à exercer la médecine aux dépens de qui il appartiendrait. Je débutai par un alguazil qui avait une pleurésie : j'ordonnai qu'on le saignât sans miséricorde, et qu'on ne lui plaignît point l'eau. J'entrai ensuite chez un pâtissier à qui la goutte faisait pousser de grands cris. Je ne ménageai pas plus son sang que celui de l'alguazil, et je ne lui défendis point la boisson. Je reçus douze réaux pour mes ordonnances ; ce qui me fit

prendre tant de goût à la profession, que je ne demandai plus que plaie et bosse. En sortant de la maison du pâtissier, je rencontrai Fabrice, que je n'avais point vu depuis la mort du licencié Sédillo. Il me regarda pendant quelques momens avec surprise ; puis il se mit à rire de toute sa force en se tenant les côtés. Ce n'était pas sans raison : j'avais un manteau qui traînait à terre, avec un pourpoint et un haut-de-chausses quatre fois plus longs et plus larges qu'il ne fallait. Je pouvais passer pour une figure originale. Je le laissai s'épanouir là rate, non sans être tenté de suivre son exemple ; mais je me contraignis pour garder le *decorum* dans la rue et mieux contrefaire le médecin, qui n'est pas un animal risible. Si mon air ridicule avait excité les ris de Fabrice, mon sérieux les redoubla ; et lorsqu'il s'en fut bien donné : Vive Dieu ! Gil Blas, me dit-il, te voilà plaisamment équipé ! Qui diable t'a déguisé de la sorte ? Tout beau, mon ami, lui répondis-je, tout beau ! respecte un nouvel Hippocrate. Apprends que je suis le substitut du docteur Sangrado, qui est le plus fameux médecin de Valladolid.

Je demeure chez lui depuis trois semaines. Il m'a montré la médecine à fond ; et comme il ne peut fournir à tous les malades qui le demandent , j'en vois une partie pour le soulager. Il va dans les grandes maisons , et moi dans les petites. Fort bien , reprit Fabrice : c'est-à-dire qu'il t'abandonne le sang du peuple , et se réserve celui des personnes de qualité. Je te félicite de ton partage ; il vaut mieux avoir affaire à la populace qu'au grand monde. Vive un médecin de faubourg ! ses fautes sont moins en vue , et ses assassinats ne font point de bruit. Oui , mon enfant , ajouta-t-il , ton sort me paraît digne d'envie ; et , pour parler comme Alexandre , si je n'étais pas Fabrice , je voudrais être Gil Blas.

Pour faire voir au fils du barbier Nuñez qu'il n'avait pas tort de vanter le bonheur de ma condition présente , je lui montrai les réaux de l'alguazil et du pâtissier ; puis nous entrâmes dans un cabaret pour en boire une partie. On nous apporta d'assez bon vin , que l'envie d'en goûter me fit trouver encore meilleur qu'il n'était. J'en bus à longs traits ; et , n'en déplaise à l'o-

racle latin , à mesure que j'en versais dans mon estomac , je sentais que ce viscère ne me savait pas mauvais gré des injustices que je lui faisais. Nous demeurâmes longtemps dans ce cabaret , Fabrice et moi ; nous y rîmes bien aux dépens de nos maîtres , comme cela se pratique entre les valets. Ensuite , voyant que la nuit approchait , nous nous séparâmes après nous être mutuellement promis que , le jour suivant , l'après-dînée , nous nous retrouverions au même lieu.

CHAPITRE IV.

*Gil Blas continue d'exercer la médecine
avec autant de succès que de capacité.
Aventure de la bague retrouvée.*

Je ne fus pas sitôt au logis que le docteur Sangrado y arriva. Je lui parlai des malades que j'avais vus , et lui remis entre les mains huit réaux qui me restaient des douze que j'avais reçus pour mes ordonnances. Huit réaux ! me dit-il après les avoir comptés ,

c'est peu de chose pour deux visites ; mais il faut tout prendre. Aussi les prit-il presque tous. Il en garda six , et me donna les deux autres. Tieus , Gil Blas , poursuivit-il , voilà pour commencer à te faire un fonds ; je t'abandonne le quart de ce que tu m'apporteras. Tu seras bientôt riche , mon ami ; car il y aura , s'il plaît à Dieu , bien des maladies cette année.

J'avais lieu d'être content de mon partage , puisque , ayant dessein de retenir toujours le tiers de ce que je recevrais en ville , et touchant encore le quart du reste , c'était , si l'arithmétique est une science certaine , la moitié du tout qui me revenait. Cela m'inspira une nouvelle ardeur pour la médecine. Le lendemain , dès que j'eus dîné , je repris mon habit de substitut , et me remis en campagne. Je visitai plusieurs malades que j'avais inscrits , et je les traitai tous de la même manière , bien qu'ils eussent des maux différens. Jusque-là les choses s'étaient passées sans bruit , et personne , grâce au ciel , ne s'était encore révolté contre mes ordonnances ; mais quelque excellente que soit la pratique d'un médecin , elle ne sau-

rait manquer de censeurs. J'entrai chez un marchand épicier qui avait un fils hydro-pique. J'y trouvai un petit médecin brun, qu'on nommait le docteur Cuchillo, et qu'un parent du maître de la maison venait d'amener. Je fis de profondes révérences à tout le monde, et particulièrement au personnage que je jugeai qu'on avait appelé pour le consulter sur la maladie dont il s'agissait. Il me salua d'un air grave ; puis, m'ayant envisagé quelques momens avec beaucoup d'attention : Seigneur docteur, me dit-il, je vous prie d'excuser ma curiosité. Je croyais connaître tous les médecins de Valladolid, mes confrères, et je vous avoue que vos traits me sont inconnus. Il faut que depuis très-peu de temps vous soyez venu vous établir dans cette ville. Je répondis que j'étais un jeune praticien, et que je ne travaillais encore que sous les auspices du docteur Sangrado. Je vous félicite, reprit-il poliment, d'avoir embrassé la méthode d'un si grand homme. Je ne doute point que vous ne soyez déjà très-habile, quoique vous paraissiez fort jeune. Il dit cela d'un air si naturel, que je ne

savais s'il avait parlé sérieusement , ou s'il s'était moqué de moi ; et je rêvais à ce que je devais lui répliquer lorsque l'épicier , prenant ce moment pour parler , nous dit : Messieurs , je suis persuadé que vous savez parfaitement l'un et l'autre l'art de la médecine : examinez , s'il vous plaît , mon fils , et ordonnez ce que vous jugerez à propos qu'on fasse pour le guérir.

Là-dessus le petit médecin se mit à observer le malade ; et , après m'avoir fait remarquer tous les symptômes qui découvraient la nature de la maladie , il me demanda de quelle manière je pensais qu'on dût le traiter. Je suis d'avis , répondis-je , qu'on le saigne tous les jours , et qu'on lui fasse boire de l'eau chaude abondamment. A ces paroles le petit médecin me dit en souriant d'un air plein de malice : Et vous croyez que ces remèdes lui sauveront la vie ? N'en doutez pas , m'écriai-je d'un ton ferme ; ils doivent produire cet effet , puisque ce sont des spécifiques contre toutes sortes de *maladies*. Demandez au seigneur Sangrado. *Sur ce pied-là* , reprit-il , Celse a grand tort d'*assurer* que , pour guérir plus facilement

un hydropique, il est à propos de lui faire souffrir la soif et la faim. Oh ! Celse, lui repartis-je, n'est pas mon oracle ; il se trompait comme un autre, et quelquefois je me sais bon gré d'aller contre ses opinions. Je reconnais à vos discours, me dit Cuchillo, la pratique sûre et satisfaisante dont le docteur Sangrado veut insinuer la méthode aux jeunes praticiens. La saignée et la boisson font sa médecine universelle. Je ne suis pas surpris si tant d'honnêtes gens périssent entre ses mains N'en venons point aux invectives, interrompis-je assez brusquement : un homme de votre profession a bonne grâce de faire de pareils reproches ! Allez, allez, monsieur le docteur, sans saigner et sans faire boire de l'eau chaude, on envoie bien des malades en l'autre monde ; et vous en avez peut-être vous-même expédié plus qu'un autre. Si vous en voulez au seigneur Sangrado, écrivez contre lui ; il vous répondra, et nous verrons de quel côté seront les rieurs. Par saint Jacques et par saint Denis ! interrompit-il à son tour avec emportement, vous ne connaissez guère le docteur Cuchillo.

Sachez, mon ami, que j'ai bec et ongles, et que je ne crains nullement Sangrado, qui, malgré sa présomption et sa vanité, n'est qu'un original. La figure du petit médecin me fit mépriser sa colère. Je lui répliquai avec aigreur, il me repartit de la même sorte, et bientôt nous en vinmes aux gourmades. Nous eûmes le temps de nous donner quelques coups de poing et de nous arracher l'un à l'autre une poignée de cheveux avant que l'épicier et son parent pussent nous séparer. Lorsqu'ils en furent venus à bout, ils me payèrent ma visite, et retinrent mon antagoniste, qui leur parut apparemment plus habile que moi.

Après cette aventure, peu s'en fallut qu'il ne m'en arrivât une autre. J'allai voir un gros chantre qui avait la fièvre. Sitôt qu'il m'entendit parler d'eau chaude, il se montra si récalcitrant contre ce spécifique, qu'il se mit à jurer. Il me dit un million d'injures, et me menaça même de me jeter par les fenêtres. Je sortis de chez lui plus vite que *je n'y étais entré*. Je ne voulus plus voir de *malades* ce jour-là, et je gagnai l'hôtellerie où j'avais donné rendez-vous à Fabrice. Il y

était déjà. Comme nous nous trouvâmes en humeur de boire, nous fîmes la débauche, et nous nous en retournâmes chez nos maîtres en bon état, c'est-à-dire entre deux vins. Le seigneur Sangrado ne s'aperçut point de mon ivresse, parce que je lui racontai avec tant d'action le démêlé que j'avais eu avec le petit docteur, qu'il prit ma vivacité pour un effet de l'émotion qui me restait encore de mon combat. D'ailleurs, il entraînait pour son compte dans le rapport que je lui faisais; et, se sentant piqué contre Cuchillo : Tu as bien fait, Gil Blas, me dit-il, de défendre l'honneur de nos remèdes contre ce petit avorton de la faculté. Il prétend donc qu'on ne doit pas permettre les boissons aqueuses aux hydropiques? L'ignorant ! Je soutiens, moi, qu'il faut leur en accorder l'usage. Oui, l'eau, poursuivit-il, peut guérir toutes sortes d'hydropisies, comme elle est bonne pour les rhumatismes et pour les pâles-couleurs : elle est encore excellente dans ces fièvres où l'on brûle et glace tout à la fois, et merveilleuse même dans ces maladies qu'on impute à des humeurs froides, séreuses, flegmatiques et

pituiteuses. Cette opinion paraît étrange aux jeunes médecins tels que Cuchillo ; mais elle est très-soutenable en bonne médecine ; et si ces gens-là étaient capables de raisonner en philosophes , au lieu qu'ils me décrient , ils deviendraient mes plus zélés partisans.

Il ne me soupçonna donc point d'avoir bu , tant il était en colère ; car , pour l'aigrir encore davantage contre le petit docteur , j'avais mis dans mon rapport quelques circonstances de mon crû. Cependant , tout occupé qu'il était de ce que je venais de lui dire , il ne laissa pas de s'apercevoir que je buvais ce soir-là plus d'eau qu'à l'ordinaire.

Effectivement , le vin m'avait fort altéré. Tout autre que Sangrado se serait défié de la soif qui me pressait , et des grands coups que j'avalais ; mais lui , il s'imagina bonnement que je commençais à prendre goût aux boissons aqueuses. A ce que je vois , Gil Blas , me dit-il en souriant , tu n'as plus tant d'aversion pour l'eau. Vive Dieu ! tu la bois comme du nectar. Cela ne m'étonne point , mon ami ; je savais bien que tu t'accoutumerais à cette liqueur. Monsieur , lui *répondis-je* , chaque chose a son temps : je

donnerais, à l'heure qu'il est, un muid de vin pour une pinte d'eau. Cette réponse charma le docteur, qui ne perdit pas une si belle occasion de relever l'excellence de l'eau. Il entreprit d'en faire un nouvel éloge, non en orateur froid, mais en enthousiaste. Mille fois, s'écria-t-il, mille et mille fois plus estimables et plus innocens que les cabarets de nos jours, ces thermopoles des siècles passés, où l'on n'allait pas honteusement prostituer son bien et sa vie en se gorgeant de vin, mais où l'on s'assemblait pour s'amuser honnêtement et sans risque à boire de l'eau chaude ! On ne peut trop admirer la sage prévoyance de ces anciens maîtres de la vie civile, qui avaient établi des lieux publics où l'on donnait de l'eau à boire à tout venant, et qui renfermaient le vin dans les boutiques des apothicaires pour n'en permettre l'usage que par l'ordonnance des médecins. Quel trait de sagesse ! C'est sans doute, ajouta-t-il, par un heureux reste de cette ancienne frugalité, digne du siècle d'or, qu'il se trouve encore aujourd'hui des personnes qui, comme toi et moi, ne boivent que de l'eau, et qui croient se pré-

server ou se guérir de tous maux en buvant de l'eau chaude qui n'a pas bouilli ; car j'ai observé que l'eau , quand elle a bouilli , est plus pesante et moins commode à l'estomac.

Tandis qu'il tenait ce discours éloquent, je pensai plus d'une fois éclater de rire. Je gardai pourtant mon sérieux. Je fis plus , j'entrai dans les sentimens du docteur , je blâmai l'usage du vin , et plaignis les hommes d'avoir malheureusement pris goût à une boisson si pernicieuse. Ensuite , comme je ne me sentais pas encore bien désaltéré , je remplis d'eau un grand gobelet , et après avoir bu à longs traits : Allons , monsieur , dis-je à mon maître , abreuvons-nous de cette liqueur bienfaisante ; faisons revivre dans votre maison ces anciens thermopoles que vous regrettez si fort. Il applaudit à ces paroles , et m'exhorta pendant une heure entière à ne boire jamais que de l'eau. Pour m'accoutumer à cette boisson , je lui promis d'en boire une grande-quantité tous les soirs ; et , pour tenir plus facilement ma promesse , je me couchai dans la résolution d'aller tous les jours au cabaret.

Le désagrément que j'avais eu chez l'épici-
cier ne m'empêcha pas d'ordonner dès le
lendemain des saignées et de l'eau chaude.
Au sortir d'une maison où je venais de voir
un poète qui avait la frénésie, je rencontrai
dans la rue une vieille femme qui m'aborda
pour me demander si j'étais médecin. Je
lui répondis que oui. Cela étant, reprit-elle,
je vous supplie très-humblement de venir
avec moi : ma nièce est malade depuis hier,
et j'ignore quelle est sa maladie. Je suivis la
vieille, qui me conduisit à sa maison, et me
fit entrer dans une chambre assez propre,
où je vis une personne alitée. Je m'approchai
d'elle pour l'observer. D'abord ses traits me
frappèrent; et, après l'avoir envisagée quel-
ques momens, je reconnus, à n'en pouvoir
douter, que c'était l'aventurière qui avait si
bien fait le rôle de Camille. Pour elle, il
ne me parut point qu'elle me remit, soit
qu'elle fût accablée de son mal, soit que
mon habit de médecin me rendit mécon-
naissable à ses yeux. Je lui pris le bras pour
lui tâter le pouls, et j'aperçus ma bague à
son doigt. Je fus terriblement ému à la vue
d'un bien dont j'étais en droit de me saisir,

et j'eus grande envie de faire un effort pour le reprendre ; mais, considérant que ces femmes se mettraient à crier, et que don Raphaël, ou quelque autre défenseur du beau sexe, pourrait accourir à leurs cris, je me gardai de céder à la tentation. Je songeai qu'il valait mieux dissimuler, et consulter là-dessus Fabrice. Je m'arrêtai à ce dernier parti. Cependant la vieille me pressait de lui apprendre de quel mal sa nièce était atteinte. Je ne fus pas assez sot pour avouer que je n'en savais rien ; au contraire, je fis le capable ; et, copiant mon maître, je dis gravement que le mal provenait de ce que la malade ne transpirait point ; qu'il fallait par conséquent se hâter de la saigner, parce que la saignée était le substitut naturel de la transpiration ; et j'ordonnai aussi de l'eau chaude, pour faire les choses suivant nos règles.

J'abrégeai ma visite le plus qu'il me fut possible, et je courus chez le fils de Nuñez, que je rencontrai comme il sortait pour aller faire une commission dont son maître venait de le charger. Je lui contai ma nouvelle aventure, et lui demandai s'il jugeait à

propos que je fisse arrêter Camille par des gens de justice. Eh ! non , me répondit-il ; ce ne serait pas le moyen de ravoïr ta bague. Ces gens-là n'aiment point à faire des restitutions. Souviens-toi de ta prison d'Astorga : ton cheval, ton argent, jusqu'à ton habit, tout n'est-il pas demeuré entre leurs mains ? Il faut plutôt nous servir de notre industrie pour rattraper ton diamant. Je me charge du soin de trouver quelque ruse pour cet effet. Je vais y rêver en allant à l'hôpital, où j'ai deux mots à dire au pourvoyeur de la part de mon maître. Toi, va m'attendre à notre cabaret, et ne t'impatiente point, je t'y joindrai dans peu de temps.

Il y avait pourtant déjà plus de trois heures que j'étais au rendez-vous quand il arriva. Je ne le reconnus pas d'abord : outre qu'il avait changé d'habit et natté ses cheveux, une moustache postiche lui couvrait la moitié du visage. Il portait une grande épée dont la garde avait pour le moins trois pieds de circonférence, et marchait à la tête de cinq hommes qui avaient, comme lui, l'air déterminé, des moustaches épaisses, avec de longues rapières. Serviteur

au seigneur Gil Blas, dit-il en m'abordant; il voit en moi un alguazil de nouvelle fabrique, et dans ces braves gens qui m'accompagnent des archers de la même trempe. Il n'a qu'à nous mener chez la femme qui lui a volé un diamant, et nous le lui ferons rendre, sur ma parole. J'embrassai Fabrice à ce discours, qui me faisait connaître le stratagème qu'il prétendait employer pour moi, et je lui témoignai que j'approuvais fort l'expédient qu'il avait imaginé. Je saluai aussi les faux archers : c'étaient trois domestiques et deux garçons barbiers de ses amis, qu'il avait engagés à faire ce personnage. J'ordonnai qu'on apportât du vin pour abreuver la brigade, et nous allâmes tous ensemble chez Camille à l'entrée de la nuit. Nous frappâmes à la porte, que nous trouvâmes fermée. La vieille vint ouvrir; et, prenant les personnes qui étaient avec moi pour des levriers de justice, qui n'entraient pas dans cette maison sans sujet, elle demeura fort effrayée. Rassurez-vous ma bonne mère, lui dit Fabrice; nous ne venons ici que pour une petite affaire qui sera bientôt terminée. A ces mots, nous nous avançâmes, et gagnâmes

la chambre de la malade, conduits par la vieille, qui marchait devant nous, et à la faveur d'une bougie qu'elle tenait dans un flambeau d'argent. Je pris ce flambeau, je m'approchai du lit; et, faisant remarquer mes traits à Camille : Perfide, lui dis-je, reconnaissez ce trop crédule Gil Blas que vous avez trompé. Ah ! scélérate, je vous rencontre enfin ! Le corrégidor a reçu ma plainte, et il a chargé cet alguazil de vous arrêter. Allons, monsieur l'officier, dis-je à Fabrice, faites votre charge. Il n'est pas besoin, répondit-il en grossissant sa voix, de m'exhorter à remplir mon devoir. Je me remets cette créature-là : il y a long-temps qu'elle est marquée en lettres rouges sur mes tablettes. Levez-vous, ma princesse, ajouta-t-il ; habillez-vous promptement ; je vais vous servir d'écuyer, et vous conduire aux prisons de cette ville, si vous l'avez pour agréable.

A ces paroles, Camille, toute malade qu'elle était, s'apercevant que deux archers à grandes moustaches se préparaient à la tirer de son lit par force, se mit d'elle-même à son séant, joignit les mains d'une manière

suppliante, et, me regardant avec des yeux où la frayeur était peinte : Seigneur Gil Blas, me dit-elle, ayez pitié de moi ; je vous en conjure par la chaste mère à qui vous devez le jour. Quoique je sois très-coupable, je suis encore plus malheureuse. Je vais vous rendre votre diamant, et ne me perdez point. En parlant de cette sorte, elle tira de son doigt ma bague, et me la donna. Mais je lui répondis que mon diamant ne suffisait point, et que je voulais qu'on me restituât encore les mille ducats qui m'avaient été volés dans l'hôtel garni. Oh ! pour vos ducats, seigneur, répliqua-t-elle, ne me les demandez point. Le traître don Raphaël, que je n'ai pas vu depuis ce temps-là, les emporta dès la nuit même. Eh ! petite mignone, dit alors Fabrice, n'y a-t-il qu'à dire, pour vous tirer d'intrigue, que vous n'avez pas eu de part au gâteau ? Vous n'en serez pas quitte à si bon marché. C'est assez que vous soyez des complices de don Raphaël pour mériter qu'on vous demande compte de votre vie passée : vous devez bien avoir des choses sur la conscience. Vous viendrez, s'il vous plaît, en prison faire une confession générale. J'y

veux mener aussi, continua-t-il, cette bonne vieille ; je juge qu'elle sait une infinité d'histoires curieuses, que monsieur le corrégidor ne sera pas fâché d'entendre.

Les deux femmes, à ces mots, mirent tout en usage pour nous attendrir. Elles remplirent la chambre de cris, de plaintes et de lamentations. Tandis que la vieille à genoux, tantôt devant l'alguazil, et tantôt devant les archers, tâchait d'exciter la compassion, Camille me priait de la manière du monde la plus touchante de la sauver des mains de la justice. Je feignis de me laisser fléchir. Monsieur l'officier, dis-je au fils de Nuñez, puisque j'ai mon diamant, je me console du reste. Je ne souhaite pas qu'on fasse de la peine à cette pauvre femme ; je ne veux point la mort du pécheur. Fi donc ! répondit-il, vous avez de l'humanité ; vous ne seriez pas bon à être exempt. Il faut, poursuivit-il que je m'acquitte de ma commission. Il m'est expressément ordonné d'arrêter ces infantes ; monsieur le corrégidor en veut faire un exemple. Eh ! de grâce, repris-je, ayez quelque égard à ma prière, et relâchez-vous un peu de votre devoir en faveur

du présent que ces dames vont vous offrir. Oh ! c'est une autre affaire , repartit-il ; voilà ce qui s'appelle une figure de rhétorique bien placée. Ça, voyons, qu'ont-elles à me donner ? J'ai un collier de perles , lui dit Camille , et des pendants d'oreille d'un prix considérable. Oui ; mais , interrompit-il brusquement , si cela vient des îles Philippines , je n'en veux point. Vous pouvez les prendre en assurance , reprit-elle , je vous les garantis fins. En même temps elle se fit apporter par la vieille une petite boîte , d'où elle tira le collier et les pendants , qu'elle mit entre les mains de monsieur l'alguazil. Bien qu'il ne se connût guère mieux que moi en pierreries , il ne douta pas que celles qui composaient les pendants ne fussent fines , aussi-bien que les perles. Ces bijoux , dit-il après les avoir considérés attentivement , me paraissent de bon aloi ; et si l'on ajoute à cela le flambeau d'argent que tient le seigneur Gil Blas , je ne réponds plus de ma fidélité. Je ne crois pas , dis-je alors à Camille , que vous vouliez , pour une bagatelle , rompre un accommodement si avantageux *pour vous*. En prononçant ces dernières pa-

roles j'étais la bougie , que je remis à la vieille , et livrai le flambeau à Fabrice , qui , s'en tenant là , peut-être parce qu'il n'apercevait plus rien dans la chambre qui se pût aisément emporter , dit aux deux femmes : Adieu , mes princesses ; demeurez tranquilles. Je vais parler à monsieur le corrégidor , et vous rendre plus blanches que la neige. Nous savons lui tourner les choses comme il nous plaît , et nous ne lui faisons des rapports fidèles que quand rien ne nous oblige à lui en faire de faux.

CHAPITRE V.

*Suite de l'aventure de la bague retrouvée.
Gil Blas abandonne la médecine et le
séjour de Valladolid.*

APRÈS avoir exécuté de cette manière le projet de Fabrice , nous sortîmes de chez Camille en nous applaudissant d'un succès qui surpassait notre attente ; car nous n'avions compté que sur la bague. Nous emportions sans façon tout le reste. Bien loin

de nous faire un scrupule d'avoir volé des courtisanes , nous nous imaginions avoir fait une action méritoire. Messieurs , nous dit Fabrice lorsque nous fûmes dans la rue , je suis d'avis que nous regagnions notre cabaret , où nous passerons la nuit à nous réjouir. Demain nous vendrons le flambeau , le collier , les pendans d'oreilles , et nous en partagerons l'argent en frères ; après quoi chacun reprendra le chemin de sa maison , et s'excusera du mieux qu'il lui sera possible auprès de son maître. La pensée de monsieur l'alguazil nous parut très-judicieuse. Nous retournâmes tous au cabaret , les uns jugeant qu'ils trouveraient facilement une excuse pour avoir découché , et les autres ne se souciant guère d'être chassés de chez eux.

Nous fîmes apprêter un bon souper , et nous nous mîmes à table avec autant d'appétit que de gaîté. Le repas fut assaisonné de mille discours agréables. Fabrice surtout , qui savait donner de l'enjouement à la conversation , divertit fort la compagnie. Il lui échappa je ne sais combien de traits pleins *de sel castillan* , qui vaut bien le sel attique.

Dans le temps que nous étions le plus en train de rire , notre joie fut tout à coup troublée par un événement imprévu. Il entra dans la chambre où nous soupions un homme assez bien fait , suivi de deux autres de très-mauvaise mine. Après ceux-là trois autres parurent , et nous en comptâmes jusqu'à douze , qui survinrent ainsi trois à trois. Ils portaient des carabines , avec des épées et des baïonnettes. Nous vîmes bien que c'étaient des archers de la patrouille , et il ne nous fut pas difficile de juger de leur intention. Nous eûmes d'abord quelque envie de résister ; mais ils nous enveloppèrent en un instant , et nous tinrent en respect , tant par leur nombre que par leurs armes à feu. Messieurs , nous dit le commandant d'un air railleur , je sais par quel ingénieux-artifice vous venez de retirer une bague des mains de certaine aventurière. Certes , le trait est excellent , et mérite bien une récompense publique ; aussi ne peut-elle vous échapper : la justice , qui vous destine chez elle un logement , ne manquera pas de reconnaître un si bel effort de génie. Toutes les personnes à qui ce discours s'adressait en

furent déconcertées. Nous changeâmes de contenance, et sentîmes à notre tour la même frayeur que nous avions inspirée chez Camille. Fabrice pourtant, quoique pâle et défait, voulut nous justifier. Seigneur, dit-il, nous n'avons pas eu une mauvaise intention, et par conséquent on doit nous pardonner cette petite supercherie. Comment diable ! répliqua le commandant avec colère, vous appelez cela une petite supercherie ! Savez-vous bien qu'il y va de la corde ? Outre qu'il n'est pas permis de se rendre justice soi-même, vous avez emporté un flambeau, un collier et des pendans d'oreilles ; et, qui pis est, pour faire ce vol, vous vous êtes travestis en archers. Des misérables se déguiser en honnêtes gens pour mal faire ! Je vous trouverai trop heureux si l'on ne vous condamne qu'à faucher le grand pré. Lorsqu'il nous eut fait comprendre que la chose était encore plus sérieuse que nous ne l'avions pensé d'abord, nous nous jetâmes tous à ses pieds, et le priâmes d'avoir pitié de notre jeunesse ; mais nos prières furent inutiles. Il rejeta de plus la proposition que nous fîmes de lui aban-

donner le collier, les pendans et le flambeau ; il refusa même ma bague , parce que je la lui offrais peut-être en trop bonne compagnie ; enfin il se montra inexorable. Il fit désarmer mes compagnons, et nous emmena tous ensemble aux prisons de la ville. Comme on nous y conduisait, un des archers m'apprit que la vieille qui demeurait avec Camille , nous ayant soupçonnés de n'être pas de véritables valets de pied de la justice, nous avait suivis jusqu'au cabaret , et que là, ses soupçons s'étant tournés en certitude, elle en avait averti la patrouille pour se venger de nous.

On nous fouilla d'abord partout. On nous ôta le collier, les pendans et le flambeau ; on m'arracha pareillement ma bague, avec le rubis des îles Philippines, que j'avais, par malheur, dans mes poches ; on ne me laissa pas seulement les réaux que j'avais reçus ce jour-là pour mes ordonnances : ce qui me prouva que les gens de justice de Valladolid savaient aussi bien faire leur charge que ceux d'Astorga, et que tous ces messieurs avaient des manières uniformes. Tandis qu'on me spoliait de mes bijoux et

de mes espèces, l'officier de la patrouille, qui était présent, contaït notre aventure aux ministres de la spoliation. Le fait leur parut si grave, que la plupart d'entre eux nous trouvaient dignes du dernier supplice. Les autres, moins sévères, disaient que nous pourrions en être quittes pour chacun deux cents coups de fouet, avec quelques années de service sur mer. En attendant la décision de monsieur le corrégidor, on nous enferma dans un cachot, où nous nous couchâmes sur la paille, dont il était presque aussi jonché qu'une écurie où l'on a fait la litière aux chevaux. Nous aurions pu y demeurer long-temps, et n'en sortir que pour aller aux galères, si, dès le lendemain, le seigneur Manuel Ordoñez n'eût entendu parler de notre affaire, et résolu de tirer Fabrice de prison; ce qu'il ne pouvait faire sans nous délivrer tous avec lui. C'était un homme fort estimé dans la ville; il n'épargna point les sollicitations; et, tant par son crédit que par celui de ses amis, il obtint, au bout de trois jours, notre élargissement. Mais nous ne sortîmes point de ce lieu-là comme nous y étions entrés : le flam-

beau, le collier, les pendans , ma bague et le rubis , tout y resta. Cela me fit souvenir de ces vers de Virgile qui commencent par *sic vos non vobis*.

D'abord que nous fûmes en liberté , nous retournâmes chez nos maîtres. Le docteur Sangrado me reçut bien. Mon pauvre Gil Blas , me dit-il , je n'ai su que ce matin ta disgrâce : je me préparais à solliciter fortement pour toi. Il faut te consoler de cet accident , mon ami , et t'attacher plus que jamais à la médecine. Je répondis que j'étais dans ce dessein , et véritablement je m'y donnai tout entier. Bien loin de manquer d'occupation , il arriva , comme mon maître l'avait si heureusement prédit , qu'il y eut bien des maladies. La petite-vérole et les fièvres malignes commencèrent à régner dans la ville et dans les faubourgs. Tous les médecins de Valladolid eurent de la pratique , et nous particulièrement. Il ne se passait point de jour que nous ne vissions chacun huit ou dix malades , ce qui suppose bien de l'eau bue et du sang répandu ; mais , je ne sais comment cela se faisait , ils mouraient tous , soit que nous les traitassions

fort mal, soit que leurs maladies fussent incurables. Nous faisons rarement trois visites à un même malade : dès la seconde, ou nous apprenions qu'il venait d'être enterré, ou nous le trouvions à l'agonie. Comme je n'étais qu'un jeune médecin qui n'avait pas encore eu le temps de s'endurcir au meurtre, je m'affligeais des événemens funestes qu'on pouvait m'imputer. Monsieur, dis-je un soir au docteur Sangrado, j'atteste ici le ciel que je suis exactement votre méthode ; cependant tous mes malades vont en l'autre monde : on dirait qu'ils prennent plaisir à mourir pour décréditer notre médecine. J'en ai rencontré aujourd'hui deux qu'on portait en terre. Mon enfant, me répondit-il, je pourrais te dire à peu près la même chose : je n'ai pas souvent la satisfaction de guérir les personnes qui tombent entre mes mains ; et si je n'étais pas aussi sûr de mes principes que je le suis, je croirais mes remèdes contraires à presque toutes les maladies que je traite. Si vous m'en voulez croire, monsieur, repris-je, nous changerons de pratique. Donnons par curiosité des préparations chimiques à nos

malades : le pis qu'il en puisse arriver, c'est qu'elles produisent le même effet que notre eau chaude et nos saignées. Je ferais volontiers cet essai, répliqua-t-il, si cela ne tirait point à conséquence ; mais j'ai publié un livre où je vante la fréquente saignée et l'usage de la boisson ; veux-tu que j'aie à décrier mon ouvrage ? Oh ! vous avez raison , lui repartis-je : il ne faut point accorder ce triomphe à vos ennemis ; ils diraient que vous vous laissez désabuser ; ils vous perdraient de réputation. Périront plutôt le peuple, la noblesse et le clergé ! Allons donc toujours notre train. Après tout, nos confrères, malgré l'aversion qu'ils ont pour la saignée, ne savent pas faire de plus grands miracles que nous ; et je crois que leurs drogues valent bien nos spécifiques.

Nous continuâmes à travailler sur nouveaux frais, et nous y procédâmes de manière qu'en moins de six semaines nous fîmes autant de veuves et d'orphelins que le siège de Troie. Il semblait que la peste fût dans Valladolid, tant on y faisait de funérailles. Il venait tous les jours au logis quelque père nous demander compte d'un fils

que nous lui avions enlevé, ou bien quelque oncle qui nous reprochait la mort de son neveu. Pour les neveux et les fils dont les oncles et les pères s'étaient mal trouvés de nos remèdes, ils ne paraissaient point chez nous. Les maris étaient aussi fort discrets, ils ne nous chicanaien point sur la perte de leurs femmes. Les personnes affligées, dont il nous fallait essayer les reproches, avaient quelquefois une douleur brutale ; ils nous appelaient ignorans, assassins ; ils ne ménageaient point les termes. J'étais ému de leurs épithètes ; mais mon maître, qui était fait à cela, les écoutait de sang-froid. J'aurais pu, comme lui, m'accoutumer aux injures, si le ciel, pour ôter sans doute aux malades de Valladolid un de leurs fléaux, n'eût fait naître une occasion de me dégoûter de la médecine, que je pratiquais avec si peu de succès.

Il y avait dans notre voisinage un jeu de paume où les fainéans de la ville s'assemblaient chaque jour. On y voyait un de ces braves de profession qui s'érigent en maîtres et décident les différends dans les tripots. Il était *de Biscaie*, et se faisait appeler don Rodrigue

de Mondragon. Il paraissait avoir trente ans. C'était un homme d'une taille ordinaire, mais sec et nerveux. Outre deux petits yeux étincelans qui lui roulaient dans la tête et semblaient menacer tous ceux qu'il regardait, un nez fort épaté lui tombait sur une moustache rousse qui s'élevait en croc jusqu'à la tempe. Il avait la parole si rude et si brusque, qu'il n'avait qu'à parler pour inspirer de l'effroi. Ce casseur de raquettes s'était rendu le tyran du jeu de paume; il jugeait impérieusement les contestations qui survenaient entre les joueurs; et il ne fallait point qu'on appelât de ses jugemens, à moins que l'appelant ne voulût se résoudre à recevoir de lui le lendemain un cartel de défi. Tel que je viens de représenter le seigneur don Rodrigue, que le *don* qu'il mettait à la tête de son nom n'empêchait pas d'être roturier, il fit une tendre impression sur la maîtresse du tripot. C'était une femme de quarante ans, riche, assez agréable, et veuve depuis quinze mois. J'ignore comment il put lui plaire : ce ne fut pas sans doute par sa beauté; ce fut apparemment par ce je ne sais quoi qu'on ne saurait dire. Quoi qu'il

en-soit , elle eut du goût pour lui , et forma le dessein de l'épouser. Mais dans le temps qu'elle se préparait à consommer cette affaire , elle tomba malade , et , malheureusement pour elle , je devins son médecin. Quand sa maladie n'aurait pas été une fièvre maligne , mes remèdes suffisaient pour la rendre dangereuse. Au bout de quatre jours je remplis de deuil le tripot. La paumière alla où j'envoyais tous mes malades , et ses parens s'emparèrent de son bien.

Don Rodrigue , au désespoir d'avoir perdu sa maîtresse , ou plutôt l'espérance d'un mariage très-avantageux pour lui , ne se contenta pas de jeter feu et flamme contre moi , il jura qu'il me passerait son épée au travers du corps , et m'exterminerait à la première vue. Un voisin charitable m'avertit de ce serment , et me conseilla de ne point sortir du logis , de peur de rencontrer ce diable d'homme. Cet avis , quoique je n'eusse pas envie de le négliger , me remplit de trouble et de frayeur ; je m'imaginais sans cesse que je voyais entrer dans notre maison le Biscaien furieux ; je ne pouvais goûter un moment de repos. Cela me dé-

taeha de la médecine, et je ne songeai plus qu'à m'affranchir de mon inquiétude. Je repris mon habit brodé ; et, après avoir dit adieu à mon maître, qui ne put me retenir, je sortis de la ville à la pointe du jour, non sans crainte de trouver dou Rodrigue en mon chemin.

CHAPITRE VI.

*Quelle route il prit en sortant de Valladolid ,
et quel homme le joignit en chemin.*

JE marchais fort vite, et regardais de temps en temps derrière moi pour voir si ce redoutable Biscaïen ne suivait point mes pas : j'avais l'imagination si remplie de cet homme-là, que je prenais pour lui tous les arbres et les buissons : je sentais à tout moment mon cœur tressaillir d'effroi. Je me rassurai pourtant après avoir fait une bonne lieue, et je continuai plus doucement mon chemin vers Madrid, où je me proposais d'aller. Je quittai sans peine le séjour de Valladolid ; tout mon regret était de me séparer de Fa-

brice , mon cher Pylade , à qui je n'avais pu même faire mes adieux. Je n'étais nullement fâché d'avoir renoncé à la médecine ; au contraire , je demandais pardon à Dieu de l'avoir exercée. Je ne laissai pas de compter avec plaisir l'argent que j'avais dans mes poches , bien que ce fût le salaire de mes assassinats. Je ressemblais aux femmes qui cessent d'être libertines , mais qui gardent toujours à bon compte le profit de leur libertinage. J'avais en réaux à peu près la valeur de cinq ducats : c'était là tout mon bien. Je me promettais avec cela de me rendre à Madrid , où je ne doutais point que je ne trouvasse quelque bonne condition. D'ailleurs , je souhaitais passionnément d'être dans cette superbe ville , qu'on m'avait vantée comme l'abrégé de toutes les merveilles du monde.

Tandis que je rappelais tout ce que j'en avais ouï dire , et que je jouissais par avance des plaisirs qu'on y prend , j'entendis la voix d'un homme qui marchait sur mes pas , et qui chantait à plein gosier. Il avait sur le dos un sac de cuir , une guitare pendue au cou , et il portait une assez longue épée. Il

allait si bon train , qu'il me joignit en peu de temps. C'était un des deux garçons barbiers avec qui j'avais été en prison pour l'aventure de la bague. Nous nous reconnûmes d'abord l'un l'autre, quoique nous eussions changé d'habits, et nous demeurâmes fort étonnés de nous rencontrer inopinément sur un grand chemin. Si je lui témoignai que j'étais ravi de l'avoir pour compagnon de voyage, il me parut de son côté sentir une extrême joie de me revoir. Je lui contai pourquoi j'abandonnais Valladolid ; et lui, pour me faire la même confiance, m'apprit qu'il avait eu du bruit avec son maître, et qu'ils s'étaient dit tous deux réciproquement un éternel adieu. Si j'eusse voulu , ajouta-t-il , demeurer plus longtemps à Valladolid, j'y aurais trouvé dix boutiques pour une ; car, sans vanité, j'ose dire qu'il n'est point de barbier en Espagne qui sache mieux que moi raser à poil et à contre-poil , et mettre une moustache en papillotes. Mais je n'ai pu résister davantage au violent désir que j'ai de retourner dans ma patrie , d'où il y a dix années entières que je suis sorti. Je veux respirer un peu

l'air du pays , et savoir dans quelle situation sont mes parens. Je serai chez eux après-demain , puisque l'endroit qu'ils habitent , et qu'on appelle Olmédo , est un gros village en-deçà de Ségovie.

Je résolus d'accompagner ce barbier jusque chez lui , et d'aller à Ségovie chercher quelque commodité pour Madrid. Nous commençâmes à nous entretenir de choses indifférentes en poursuivant notre route. Ce jeune homme était de bonne humeur , et avait l'esprit agréable. Au bout d'une heure de conversation , il me demanda si je me sentais de l'appétit. Je lui répondis qu'il le verrait à la première hôtellerie. En attendant que nous y arrivions , me dit-il , nous pouvons faire une pause : j'ai dans mon sac de quoi déjeuner. Quand je voyage , j'ai toujours soin de porter des provisions. Je ne me charge point d'habits , de linge , ni d'autres hardes inutiles : je ne veux rien de superflu. Je ne mets dans mon sac que des munitions de bouche , avec mes rasoirs et une savonnette. Je louai sa prudence , et consentis de bon cœur à la pause qu'il me proposait. J'avais faim , et je me préparais

à faire un bon repas : après ce qu'il venait de dire , je m'y attendais. Nous nous détournâmes un peu du grand chemin pour nous asseoir sur l'herbe. Là , mon garçon barbier étala ses vivres , qui consistaient dans cinq ou six oignons , avec quelques morceaux de pain et de fromage : mais ce qu'il produisit comme la meilleure pièce du sac , fut une petite outre remplie , disait-il , d'un vin délicat et friand. Quoique les mets ne fussent pas bien savoureux , la faim qui nous pressait l'un et l'autre ne nous permit pas de les trouver mauvais ; et nous vidâmes aussi l'outre , où il y avait environ deux pintes d'un vin qu'il se serait fort bien passé de me vanter. Nous nous levâmes après cela , et nous nous remîmes en marche avec beaucoup de gaité. Le barbier , à qui Fabrice avait dit qu'il m'était arrivé des aventures très-particulières , me pria de les lui apprendre moi-même. Je crus ne pouvoir rien refuser à un homme qui m'avait si bien régalé ; je lui donnai la satisfaction qu'il demandait. Ensuite je lui dis que , pour reconnaître ma complaisance , il fallait qu'il me contât aussi l'histoire de sa vie.

Oh ! pour mon histoire, s'écria-t-il, elle ne mérite guère d'être entendue ; elle ne contient que de simples faits. Néanmoins, ajouta-t-il, puisque nous n'avons rien de meilleur à faire, je vais vous la raconter telle qu'elle est. En même temps il en fit le récit à peu près de cette sorte.

CHAPITRE VII.

Histoire du garçon barbier.

FERNAND Perez de la Fuente, mon grand-père (je prends la chose de loin), après avoir été pendant cinquante ans barbier du village d'Olmédo, mourut, et laissa quatre fils. L'aîné, nommé Nicolas, s'empara de sa boutique, et lui succéda dans sa profession. Bertrand, le puîné, se mettant le commerce en tête, devint marchand mercier ; et Thomas, qui était le troisième, se fit maître d'école. Pour le quatrième, qu'on appelait Pédro, comme il se sentait né pour les belles-lettres, il vendit une petite pièce

de terre qu'il avait eue pour son partage , et alla demeurer à Madrid , où il espérait qu'un jour il se ferait distinguer par son savoir et par son esprit. Ses trois autres frères ne se séparèrent point ; ils s'établirent à Olmédo en se mariant avec des filles de laboureurs qui leur apportèrent en mariage peu de bien , mais en récompense une grande fécondité. Elles firent des enfans comme à l'envi l'une de l'autre. Ma mère , femme du barbier , en mit au monde six pour sa part dans les cinq premières années de son mariage. Je fus du nombre de ceux-là. Mon père m'apprit de très-bonne heure à raser ; et lorsqu'il me vit parvenu à l'âge de quinze ans , il me chargea les épaules de ce sac que vous voyez , me ceignit d'une longue épée , et me dit : Va , Diégo , tu es en état présentement de gagner ta vie ; va courir le pays. Tu as besoin de voyager pour te dégourdir et te perfectionner dans ton art. Pars , et ne reviens à Olmédo qu'après avoir fait le tour de l'Espagne ; que je n'entende point parler de toi avant ce temps-là. En achevant ces paroles il m'embrassa de bonne amitié , et me poussa hors du logis.

Tels furent les adieux de mon père. Pour ma mère , qui avait moins de rudesse dans ses mœurs , elle parut plus sensible à mon départ. Elle laissa couler quelques larmes, et me glissa même dans la main un ducat à la dérobée. Je sortis donc ainsi d'Olmédo, et pris le chemin de Ségovie. Je n'eus pas fait deux cents pas , que je m'arrêtai pour visiter mon sac. J'eus envie de voir ce qu'il y avait dedans : et de connaître précisément ce que je possédais. J'y trouvai une trousse où étaient deux rasoirs qui semblaient avoir rasé dix générations, tant ils étaient usés, avec une bandelette de cuir pour les repasser, et un morceau de savon ; outre cela , une chemise de chanvre toute neuve , une vieille paire de souliers de mon père , et, ce qui me réjouit plus que tout le reste , une vingtaine de réaux enveloppés dans un chiffon de linge. Voilà quelles étaient mes facultés. Vous jugez bien par là que maître Nicolas le barbier comptait beaucoup sur mon savoir-faire , puisqu'il me laissait partir avec si peu de chose. Cependant la possession d'un ducat et de vingt réaux ne manqua pas d'éblouir un jeune homme qui

n'avait jamais eu d'argent. Je crus mes finances inépuisables ; et , transporté de joie , je continuai mon chemin en regardant de moment en moment la garde de ma rapière , dont la lame me battait à chaque pas le mollet , ou s'embarrassait dans mes jambes.

J'arrivai sur le soir au village d'Ataquinès , avec un très-rude appétit. J'allai loger à l'hôtellerie ; et , comme si j'eusse été en état de faire de la dépense , je demandai d'un ton haut à souper. L'hôte me considéra quelque temps , et , voyant à qui il avait affaire , il me dit d'un air doux : Ça , mon gentilhomme , vous serez satisfait ; on va vous traiter comme un prince. En parlant de cette sorte , il me mena dans une petite chambre , où il m'apporta , un quart d'heure après , un civet de matou , que je mangeai avec la même avidité que s'il eût été de lièvre ou de lapin. Il accompagna cet excellent ragoût d'un vin qui était si bon , disait-il , que le roi n'en buvait pas de meilleur. Je m'aperçus pourtant que c'était du vin gâté ; mais cela ne m'empêcha pas de lui faire autant d'hon-

neur qu'au matou. Il fallut ensuite , pour achever d'être traité comme un prince , que je me couchasse dans un lit plus propre à causer l'insomnie qu'à l'ôter. Peignez-vous un grabat fort étroit , et si court , que je ne pouvais étendre les jambes , tout petit que j'étais. D'ailleurs , il n'avait pour matelas et lit de plume qu'une simple pailleasse piquée , et couverte d'un drap mis en double , qui , depuis le dernier blanchissage , avait servi peut-être à cent voyageurs. Néanmoins , dans ce lit que je viens de représenter , l'estomac plein du civet et de ce vin délicieux que l'hôte m'avait donné , grâces à ma jeunesse et à mon tempérament , je dormis d'un profond sommeil , et passai la nuit sans indigestion.

Le jour suivant , lorsque j'eus déjeuné et bien payé la bonne chère qu'on m'avait faite , je me rendis tout d'une traite à Ségovie. Je n'y fus pas sitôt , que j'eus le bonheur de trouver une boutique où l'on me reçut pour ma nourriture et mon entretien ; mais je n'y demeurai que six mois : un garçon barbier , avec qui j'avais fait connaissance , et qui voulait aller à Madrid ,

me débaucha , et je partis pour cette ville avec lui. Je me plaçai là sans peine sur le même pied qu'à Ségovie. J'entrai dans une boutique des plus achalandées. Il est vrai qu'elle était auprès de l'église de Sainte-Croix , et que la proximité du *Théâtre du prince* y attirait bien de la pratique. Mon maître, deux grands garçons et moi , nous ne pouvions presque suffire à servir les hommes qui venaient s'y faire raser. J'en voyais de toutes sortes de conditions , mais , entre autres , des comédiens et des auteurs. Un jour, deux personnages de cette dernière espèce s'y trouvèrent ensemble. Ils commencèrent à s'entretenir des poètes et des poésies du temps , et je leur entendis prononcer le nom de mon oncle : cela me rendit plus attentif à leur discours que je ne l'avais été. Don Juan de Zavaleta , disait l'un , est un auteur sur lequel il me paraît que le public ne doit pas compter ; c'est un esprit froid , un homme sans imagination : sa dernière pièce l'a furieusement décrié. Et Louis Velez de Guevara , disait l'autre , ne vient-il pas de donner un bel ouvrage au public ! a-t-on jamais rien vu de plus misérable ? Ils nom-

mèrent encore je ne sais combien d'autres poètes dont j'ai oublié les noms ; je me souviens seulement qu'ils en dirent beaucoup de mal. Pour mon oncle , ils en firent une mention plus honorable : ils convinrent tous deux que c'était un garçon de mérite. Oui , dit l'un , don Pédro de la Fuente est un auteur excellent : il y a dans ses livres une fine plaisanterie , mêlée d'érudition , qui les rend piquans et pleins de sel. Je ne suis pas surpris s'il est estimé de la cour et de la ville , et si plusieurs grands lui font des pensions. Il y a déjà bien des années , dit l'autre , qu'il jouit d'un assez gros revenu. Il a sa nourriture et son logement chez le duc de Medina Celi ; il ne fait point de dépense ; il doit être fort bien dans ses affaires.

Je ne perdis pas un mot de tout ce que ces poètes dirent de mon oncle. Nous avions appris dans la famille qu'il faisait du bruit à Madrid par ses ouvrages ; quelques personnes , en passant par Olmédo , nous l'avaient dit : mais , comme il négligeait de nous donner de ses nouvelles , et qu'il paraissait fort détaché de nous , de notre côté *nous vivions dans une très-grande indiffé-*

rence pour lui. Bon sang toutefois ne peut mentir : dès que j'entendis dire qu'il était dans une belle passe, et que je sus où il demeurerait, je fus tenté de l'aller trouver. Une chose m'embarrassait : les auteurs l'avaient appelé don Pédro. Ce *don* me fit quelque peine, et je craignis que ce ne fût un autre poète que mon oncle. Cette crainte pourtant ne m'arrêta point ; je crus qu'il pouvait être devenu noble, ainsi que bel-esprit, et je résolus de le voir. Pour cet effet, avec la permission de mon maître, je m'ajustai un matin le mieux que je pus, et je sortis de notre boutique, un peu fier d'être neveu d'un homme qui s'était acquis tant de réputation par son génie. Les barbiers ne sont pas les gens du monde les moins susceptibles de vanité. Je commençai à concevoir une grande opinion de moi ; et, marchant d'un air présomptueux, je me fis enseigner l'hôtel du duc de Medina Celi. Je me présentai à la porte, et dis que je souhaitais de parler au seigneur don Pédro de la Fuente. Le portier me montra du doigt, au fond d'une cour, un petit escalier, et me répondit : Montez par là, puis frappez à la

première porte que vous rencontrerez à main droite. Je fis ce qu'il me disait, je frappai à une porte. Un jeune homme vint ouvrir ; et je lui demandai si c'était là que logeait le seigneur don Pédro de la Fuente. Oui, me répondit-il ; mais vous ne sauriez lui parler présentement. Je serais bien aise, lui dis-je, de l'entretenir ; je viens lui apprendre des nouvelles de sa famille. Quand vous auriez, repartit-il, des nouvelles du pape à lui dire, je ne vous introduirais pas dans sa chambre en ce moment : il compose, et lorsqu'il travaille, il faut bien se garder de le distraire de son ouvrage. Il ne sera visible que sur le midi ; allez faire un tour, et revenez dans ce temps-là.

Je sortis, et me promenai toute la matinée dans la ville en songeant sans cesse à la réception que mon oncle me ferait. Je crois, disais-je en moi-même, qu'il sera ravi de me voir. Je jugeais de ses sentimens par les miens, et je me préparais à une reconnaissance fort touchante. Je retournai chez lui en diligence à l'heure qu'on m'avait marquée. Vous arrivez à propos, me dit son *valet*, mon maître va bientôt sortir. Atten-

dez ici un instant, je vais vous annoncer. A ces mots il me laissa dans l'antichambre. Il y revint un moment après, et me fit entrer dans la chambre de son maître, dont le visage me frappa d'abord par un air de famille. Il me sembla que c'était mon oncle Thomas, tant ils se ressemblaient tous deux. Je le saluai avec un profond respect, et lui dis que j'étais fils de maître Nicolas de la Fuente, barbier d'Olmédo; je lui appris aussi que j'exerçais à Madrid, depuis trois semaines, le métier de mon père en qualité de garçon, et que j'avais dessein de faire le tour de l'Espagne pour me perfectionner. Tandis que je parlais je m'aperçus que mon oncle rêvait. Il doutait apparemment s'il me désavouerait pour son neveu, ou s'il se déferait adroitement de moi; il choisit ce dernier parti. Il affecta de prendre un air riant, et me dit : Eh bien, mon ami, comment se portent ton père et tes oncles? dans quel état sont leurs affaires? Je commençai là-dessus à lui représenter la propagation copieuse de notre famille; je lui en nommai tous les enfans mâles et femelles, et je compris dans cette liste jusqu'à leurs parrains et

marraines. Il ne parut pas s'intéresser infiniment à ce détail ; et , venant à ses fins : Diégo , reprit-il , j'approuve fort que tu coures le pays pour te rendre parfait dans ton art , et je te conseille de ne point t'arrêter plus long-temps à Madrid : c'est un séjour pernicieux pour la jeunesse ; tu t'y perdrais , mon enfant. Tu feras mieux d'aller dans les autres villes du royaume ; les mœurs n'y sont pas si corrompues. Va-t'en , poursuivit-il ; et quand tu seras prêt à partir , viens me revoir ; je te donnerai une pistole pour t'aider à faire le tour de l'Espagne. En disant ces paroles il me mit doucement hors de sa chambre , et me renvoya.

Je n'eus pas l'esprit de m'apercevoir qu'il ne cherchait qu'à m'éloigner de lui. Je regagnai notre boutique , et rendis compte à mon maître de la visite que je venais de faire. Il ne pénétra pas mieux que moi l'intention du seigneur don Pédro , et il me dit : Je ne suis pas du sentiment de votre oncle ; au lieu de vous exhorter à courir le pays , il devrait plutôt , ce me semble , vous engager à demeurer dans cette ville. Il voit *tant de personnes de qualité !* il peut aisément

ment vous placer dans une grande maison , et vous mettre en état de faire peu à peu une grosse fortune. Frappé de ce discours , qui me présentait de flatteuses images , j'allai , deux jours après , retrouver mon oncle , et je lui proposai d'employer son crédit pour me faire entrer chez quelque seigneur de la cour. Mais la proposition ne fut pas de son goût. Un homme vain , qui entrait librement chez les grands et mangeait tous les jours avec eux , n'était pas bien aise , pendant qu'il serait à la table des maîtres , qu'on vît son neveu à la table des valets : le petit Diégo aurait fait rougir le seigneur don Pédro. Il ne manqua donc pas de m'éconduire , et même très-rudemment. Comment , petit libertin , me dit-il d'un air furieux , tu veux quitter ta profession ! Va , je t'abandonne aux gens qui te donnent de si pernicious conseils. Sors de mon appartement , et n'y remets jamais le pied ; autrement , je te ferai châtier comme tu le mérites. Je fus bien étourdi de ces paroles , et plus encore du ton sur lequel mon oncle le prenait. Je me retirai les larmes aux yeux , et fort touché de la dureté qu'il avait pour

moi. Cependant, comme j'ai toujours été vif et fier de mon naturel, j'essuyai bientôt mes pleurs; je passai même de la douleur à l'indignation, et je résolus de laisser là ce mauvais parent, dont je m'étais bien passé jusqu'à ce jour.

Je ne pensai plus qu'à cultiver mon talent : je m'attachai au travail. Je rasais toute la journée; et le soir, pour donner quelque récréation à mon esprit, j'apprenais à jouer de la guitare. J'avais pour maître de cet instrument un vieux *Señor Escudero* à qui je faisais la barbe. Il me montrait aussi la musique, qu'il savait parfaitement. Il est vrai qu'il avait été chantre autrefois dans une cathédrale. Il se nommait Marcos de Obregon. C'était un homme sage, qui avait autant d'esprit que d'expérience, et qui m'aimait comme si j'eusse été son fils. Il servait d'écuyer à la femme d'un médecin qui demeurait à trente pas de notre maison. Je l'allais voir sur la fin du jour, aussitôt que j'avais quitté l'ouvrage, et nous faisions tous deux, assis sur le seuil de la porte, un petit concert qui ne déplaisait pas au voisinage. Ce n'est pas



LIV. II. CHAP. VII. 225

que nous eussions des voix fort agréables ; mais , en raclant le boyau , nous chantions l'un et l'autre méthodiquement notre partie , et cela suffisait pour donner du plaisir aux personnes qui nous écoutaient. Nous divertissions particulièrement dona Mergelina , femme du médecin : elle venait dans l'allée nous entendre , et nous obligeait quelquefois à recommencer les airs qui se trouvaient le plus de son goût. Son mari ne l'empêchait pas de prendre ce divertissement. C'était un homme qui , bien qu'Espagnol et déjà vieux , n'était nullement jaloux : d'ailleurs , sa profession l'occupait tout entier ; et , comme il revenait le soir fatigué d'avoir été chez ses malades , il se couchait de très-bonne heure , sans s'inquiéter de l'attention que sa femme donnait à nos concerts. Peut-être aussi qu'il ne les croyait pas fort capables de faire de dangereuses impressions. Il faut ajouter à cela qu'il ne pensait pas avoir le moindre sujet de crainte , Mergelina étant une dame jeune et belle , à la vérité , mais d'une vertu si sauvage , qu'elle ne pouvait souffrir les regards des hommes. Il ne lui

qui lui paraissait innocent et honnête , et il nous laissait chanter tant qu'il nous plaisait.

Un soir , comme j'arrivais à la porte du médecin dans l'intention de me réjouir à mon ordinaire , j'y trouvai le vieil écuyer qui m'attendait. Il me prit par la main ; il me dit qu'il voulait faire un tour de promenade avec moi avant que de commencer notre concert. En même temps il m'entraîna dans une rue détournée, où, voyant qu'il pouvait m'entretenir en liberté : Diégo mon fils, me dit-il d'un air triste, j'ai quelque chose de particulier à vous apprendre. Je crains fort, mon enfant, que nous ne nous repentions l'un et l'autre de nous amuser tous les soirs à faire des concerts à la porte de mon maître. J'ai sans doute beaucoup d'amitié pour vous; je suis bien aise de vous avoir montré à jouer de la guitare et à chanter; mais si j'avais prévu le malheur qui nous menace, vive Dieu ! j'aurais choisi un autre endroit pour vous donner des leçons. Ce discours m'effraya. Je priai l'écuyer de s'expliquer plus clairement , et de me dire ce que nous avions à craindre ; car je n'étais

pas homme à braver le péril , et je n'avais pas encore fait mon tour d'Espagne. Je vais , reprit-il , vous conter ce qu'il est nécessaire que vous sachiez pour bien comprendre tout le danger où nous sommes.

Lorsque j'entrai , poursuivit-il , au service du médecin , et il y a de cela une année , il me dit un matin , après m'avoir conduit devant sa femme : Voyez, Marcos, voyez votre maîtresse ; c'est cette dame que vous devez accompagner partout. J'admirai dona Mergelina ; je la trouvai merveilleusement belle , faite à peindre , et je fus particulièrement charmé de l'air agréable qu'elle a dans son port. Seigneur , répondis-je au médecin , je suis trop heureux d'avoir à servir une dame si charmante. Ma réponse déplut à Mergelina , qui me dit d'un ton brusque : *Voyez donc celui-là ! il s'émancipe vraiment. Oh ! je n'aime point qu'on me dise des douceurs , moi.* Ces paroles , sorties d'une si belle bouche , me surprirent étrangement ; je ne pouvais concilier ces façons de parler rustiques et grossières avec l'agrément que je voyais répandu dans toute la personne de ma maîtresse. Pour son mari , il y était accoutumé ;

et s'applaudissant même d'avoir une épouse d'un si rare caractère : Marcos, me dit-il, ma femme est un prodige de vertu. Ensuite, comme il s'aperçut qu'elle se couvrait de sa mante et se disposait à sortir pour aller entendre la messe, il me dit de la mener à l'église. Nous ne fûmes pas plus tôt dans la rue, que nous rencontrâmes, ce qui n'est pas extraordinaire, des hommes qui, frappés du bon air de dona Mergelina, lui dirent en passant des choses fort flatteuses. Elle leur répondait; mais vous ne sauriez vous imaginer jusqu'à quel point ses réponses étaient sottes et ridicules. Ils en demeuraient tout étonnés, et ne pouvaient concevoir qu'il y eût au monde une femme qui trouvât mauvais qu'on la louât. Eh ! madame, lui dis-je d'abord, ne faites point d'attention aux discours qui vous sont adressés; il vaut mieux garder le silence que de parler avec aigreur. Non, non, me repart-elle; je veux apprendre à ces insolens que je ne suis point femme à souffrir qu'on manque de respect. Enfin il lui échappa tant d'impertinences, que je ne pus m'empêcher de lui dire tout ce que je pen-

au hasard de lui déplaire. Je lui représentai, avec le plus de ménagement toutefois qu'il me fut possible, qu'elle faisait tort à la nature, et gâtait mille bonnes qualités par son humeur sauvage ; qu'une femme douce et polie pouvait se faire aimer sans le secours de la beauté, au lieu qu'une belle personne, sans la douceur et la politesse, devenait un objet de mépris. J'ajoutai à ces raisonnemens je ne sais combien d'autres semblables, qui avaient tous pour but la correction de ses mœurs. Après avoir bien moralisé, je craignais que ma franchise n'excitât la colère de ma maîtresse, et ne m'attirât quelque désagréable repartie ; néanmoins elle ne se révolta pas contre ma remontrance ; elle se contenta de la rendre inutile, de même que celles qu'il me prit sottement envie de lui faire les jours suivans.

Je me lassai de l'avertir en vain de ses défauts, et je l'abandonnai à la férocité de son naturel. Cependant, le croirez-vous ? cet esprit farouche, cette orgueilleuse femme, est depuis deux mois entièrement changée d'humeur ; elle a de l'honnêteté pour tout le monde, et des manières très-agréa-

bles. Ce n'est plus cette même Mergelina qui ne répondait que des sottises aux hommes qui lui tenaient des discours obligeans ; elle est devenue sensible aux louanges qu'on lui donne ; elle aime qu'on lui dise qu'elle est belle , qu'un homme ne peut la voir impunément : les flatteries lui plaisent ; elle est présentement comme une autre femme. Ce changement est à peine concevable ; et , ce qui doit encore vous étonner davantage , c'est d'apprendre que vous êtes l'auteur d'un si grand miracle. Oui , mon cher Diégo , continua l'écuyer , c'est vous qui avez ainsi métamorphosé dona Mergelina ; vous avez fait une brebis de cette tigresse ; en un mot , vous vous êtes attiré son attention. Je m'en suis aperçu plus d'une fois ; et je me connais mal en femmes , ou bien elle a conçu pour vous un amour très-violent. Voilà , mon fils , la triste nouvelle que j'avais à vous annoncer , et la fâcheuse conjoncture où nous nous trouvons.

Je ne vois pas , dis-je alors au vieillard , qu'il y ait là-dedans un si grand sujet d'affliction pour nous , ni que ce soit un malheur pour moi d'être aimé d'une jolie dame.

Ah ! Diégo, répliqua-t-il , vous raisonnez en jeune homme : vous ne voyez que l'appât , vous ne prenez pas garde à l'hameçon ; vous ne regardez que le plaisir , et moi j'envisage tous les désagrémens qui le suivent. Tout éclate à la fin. Si vous continuez de venir chanter à notre porte , vous irriterez la passion de Mergelina , qui , perdant peut-être toute retenue , laissera voir sa faiblesse au docteur Oloroso son mari ; et ce mari , qui se montre aujourd'hui si complaisant , parce qu'il ne croit pas avoir sujet d'être jaloux , deviendra furieux , se vengera d'elle , et pourra nous faire , à vous et à moi , un fort mauvais parti. Eh bien ! repris-je , seigneur Marcos , je me rends à vos raisons , et m'abandonne à vos conseils. Prescrivez-moi la conduite que je dois tenir pour prévenir tout sinistre accident. Nous n'avons qu'à ne plus faire de concerts , repartit-il. Cessez de paraître devant ma maîtresse : quand elle ne vous verra plus , elle reprendra sa tranquillité. Demeurez chez votre maître , j'irai vous y trouver , et nous jouerons là de la guitare sans péril. J'y consens , lui dis-je , et je vous promets de ne plus

mettre le pied chez vous. Effectivement, je résolus de ne plus aller chanter à la porte du médecin, et de me tenir désormais renfermé dans ma boutique, puisque j'étais un homme si dangereux à voir.

Cependant le bon écuyer Marcos, avec toute sa prudence, éprouva, peu de jours après, que le moyen qu'il avait imaginé pour éteindre les feux de dona Mergelina produisait un effet tout contraire. La dame, dès la seconde nuit, ne m'entendant point chanter, lui demanda pourquoi nous avions discontinué nos concerts, et pour quelle raison elle ne me voyait plus. Il répondit que j'étais si occupé, que je n'avais pas un moment à donner à mes plaisirs. Elle parut se contenter de cette excuse, et pendant trois autres jours encore elle soutint mon absence avec assez de fermeté; mais au bout de ce temps-là ma princesse perdit patience, et dit à son écuyer : Vous me trompez, Marcos, Diégo n'a pas cessé sans sujet de venir; il y a là-dessous un mystère que je veux éclaircir. Parlez, je vous l'ordonne; ne me cachez rien. Madame, lui répondit-il en la payant d'une autre défaite, puisque vous



souhaitez de savoir les choses , je vous dirai qu'il lui est souvent arrivé , après nos concerts , de trouver chez lui la table desservië ; il n'ose plus s'exposer à se coucher sans souper. Comment , sans souper ! s'écria-t-elle avec chagrin ; que ne m'avez-vous dit cela plus tôt ? Se coucher sans souper ! ah ! le pauvre enfant ! Allez le voir tout à l'heure , et qu'il revienne dès ce soir : il ne s'en retournera plus sans manger ; il y aura toujours ici un plat pour lui.

Qu'entends-je ? lui dit l'écuyer en feignant d'être surpris de ce discours ; quel changement , ô ciel ! Est-ce vous , madame , qui me tenez ce langage ? Eh ! depuis quand êtes-vous si pitoyable et si sensible ? Depuis , répondit-elle brusquement , depuis que vous demeurez dans cette maison , ou plutôt depuis que vous avez condamné mes manières dédaigneuses , et que vous vous êtes efforcé d'adoucir la rudesse de mes mœurs. Mais , hélas ! ajouta-t-elle en s'attendrissant , j'ai passé de l'une à l'autre extrémité : d'altière et d'insensible que j'étais , je suis devenue trop douce et trop tendre. J'aime votre jeune ami Diégo sans que je puisse m'en

empêcher ; et son absence , bien loin d'affaiblir mon amour , semble lui donner de nouvelles forces. Est-il possible , reprit le vieillard , qu'un jeune homme qui n'est ni beau , ni bien fait , soit l'objet d'une passion si forte ? Je vous pardonnerais vos sentimens , s'ils vous avaient été inspirés par quelque cavalier d'un mérite brillant. . . .

Ah ! Marcos , interrompit Mergelina , je ne ressemble donc point aux autres personnes de mon sexe , ou bien , malgré votre longue expérience , vous ne les connaissez guère , si vous croyez que le mérite les détermine à faire un choix. Si j'en juge par moi-même , elles s'engagent sans délibération. L'amour est un dérèglement d'esprit qui nous entraîne vers un objet et nous y attache malgré nous ; c'est une maladie qui nous vient comme la rage aux animaux. Cessez donc de me représenter que Diégo n'est pas digne de ma tendresse ; il suffit que je l'aime pour trouver en lui mille belles qualités qui ne frappent point votre vue , et qu'il ne possède peut-être pas. Vous avez beau me dire que ses traits et sa taille ne méritent pas la moindre attention , il me paraît fait à ravir ,

et plus beau que le jour. De plus , il a dans la voix une douceur qui me touche , et il joue , ce me semble , de la guitare avec une grâce toute particulière. Mais , madame , répliqua Marcos , songez-vous à ce qu'est Diégo ? La bassesse de sa condition . . . Je ne suis guère plus que lui , interrompit-elle encore ; et quand même je serais une femme de qualité , je ne prendrais pas garde à cela.

Le résultat de cet entretien fut que l'écuyer , jugeant qu'il ne gagnerait rien alors sur l'esprit de sa maîtresse , cessa de combattre son entêtement , comme un adroit pilote cède à la tempête qui l'écarte du port où il s'est proposé d'aller. Il fit plus : pour satisfaire la patronne , il vint me chercher , me prit à part , et , après m'avoir conté ce qui s'était passé entre elle et lui : Vous voyez , Diégo , me dit-il , que nous ne saurions nous dispenser de continuer nos concerts à la porte de Mergelina. Il faut absolument , mon ami , que cette dame vous revoie ; autrement elle pourrait faire quelque folie qui nuirait plus que toute autre chose à sa réputation. Je ne fis point

le cruel : je répondis à Marcos que je me rendrais chez lui sur la fin du jour avec ma guitare ; qu'il pouvait aller porter cette agréable nouvelle à sa maîtresse. Il n'y manqua pas ; et ce fut pour cette amante passionnée un grand sujet de ravissement, d'apprendre qu'elle aurait ce soir-là le plaisir de me voir et de m'entendre.

Peu s'en fallut pourtant qu'un incident assez désagréable ne la frustrât de cette espérance. Je ne pus sortir de chez mon maître avant la nuit, qui, pour mes péchés, se trouva très-obscur. Je marchais à tâtons dans la rue, et j'avais fait peut-être la moitié de mon chemin, lorsque d'une fenêtre on me coiffa d'une cassolette qui ne chatouillait point l'odorat : je puis dire même que je n'en perdis rien, tant je fus bien ajusté. Dans cette situation, je ne savais à quoi me résoudre. De retourner sur mes pas, quelle scène pour mes camarades ! c'était me livrer à toutes les mauvaises plaisanteries du monde. D'aller aussi chez Mergelina dans le bel état où j'étais, cela me faisait de la peine. Je pris pourtant le parti de gagner la maison du médecin. Je ren-

contrai à la porte le vieil écuyer qui m'attendait. Il me dit que le docteur Oloroso venait de se coucher, et que nous pouvions librement nous divertir. Je répondis qu'il fallait auparavant nettoyer mes habits ; en même temps je lui contai ma disgrâce. Il y parut sensible, et me fit entrer dans une salle où était sa maîtresse. D'abord que cette dame sut mon aventure, et me vit tel que j'étais, elle me plaignit autant que si les plus grands malheurs me fussent arrivés ; puis, apostrophant la personne qui m'avait accommodé de cette manière, elle lui donna mille malédictions. Eh ! madame, lui dit Marcos, modérez vos transports ; considérez que cet événement est un pur effet du hasard : il n'en faut point avoir un sentiment si vif. Pourquoi, s'écria-t-elle avec emportement, pourquoi ne voulez-vous pas que je ressente vivement l'offense qu'on a faite à ce petit agneau, à cette colombe sans fiel, qui ne se plaint seulement pas de l'outrage qu'il a reçu ? Ah ! que ne suis-je homme en ce moment pour le venger !

Elle dit une infinité d'autres choses encore qui marquaient bien l'excès de son amour,

qu'elle ne fit pas moins éclater par ses actions : car, tandis que Marcos s'occupait à m'essuyer avec une serviette, elle courut dans sa chambre, et en apporta une boîte remplie de toutes sortes de parfums. Elle brûla des drogues odoriférantes, et en parfuma mes habits ; après quoi elle répandit sur eux des essences abondamment. La fumigation et l'aspersion finie, cette charitable femme alla chercher elle-même dans la cuisine du pain, du vin, et quelques morceaux de mouton rôti, qu'elle avait mis à part pour moi. Elle m'obligea de manger ; et, prenant plaisir à me servir, tantôt elle me coupait ma viande, et tantôt elle me versait à boire, malgré tout ce que nous pouvions faire, Marcos et moi, pour l'en empêcher. Quand j'eus soupé, messieurs de la symphonie se préparèrent à bien accorder leurs voix avec leurs guitares. Nous fîmes un concert qui charma Mergelina. Il est vrai que nous affectons de chanter des airs dont les paroles flattaient son amour ; et il faut remarquer qu'en chantant je la regardais quelquefois du coin de l'œil, d'une manière qui mettait le feu aux étoupes ; car le

jeu commençait à me plaire. Le concert, quoiqu'il durât depuis long-temps, ne m'ennuyait point. Pour la dame, à qui les heures paraissaient des momens, elle aurait volontiers passé la nuit à nous entendre, si le vieil écuyer, à qui les momens paraissaient des heures, ne l'eût fait souvenir qu'il était déjà tard. Elle lui donna bien dix fois la peine de répéter cela. Mais eile avait affaire à un homme infatigable là-dessus ; il ne la laissa point en repos que je ne fusse sorti. Comme il était sage et prudent, et qu'il voyait sa maîtresse abandonnée à une folle passion, il craignit qu'il ne nous arrivât quelque traverse. Sa crainte fut bientôt justifiée : le médecin, soit qu'il se doutât de quelque intrigue secrète, soit que le démon de la jalousie, qui l'avait respecté jusqu'alors, voulût l'agiter, s'avisa de blâmer nos concerts. Il fit plus, il les défendit en maître ; et, sans dire les raisons qu'il avait d'en user de cette sorte, il déclara qu'il ne souffrirait pas davantage qu'on reçût chez lui des étrangers.

Marcos me signifia cette déclaration, qui me regardait particulièrement, et dont je

fus très-mortifié. J'avais conçu des espérances que j'étais fâché de perdre. Néanmoins, pour rapporter les choses en fidèle historien, je vous avouerai que je pris mon mal en patience. Il n'en fut pas de même de Mergelina ; ses sentimens en devinrent plus vifs. Mon cher Marcos, dit-elle à son écuyer, c'est de vous seul que j'attends du secours. Faites en sorte, je vous prie, que je puisse voir secrètement Diégo. Que me demandez-vous ? répondit le vieillard avec colère. Je n'ai eu que trop de complaisance pour vous. Je ne prétends point, pour satisfaire votre ardeur insensée, contribuer à déshonorer mon maître, à vous perdre de réputation, et à me couvrir d'infamie, moi qui ai toujours passé pour un domestique d'une conduite irréprochable. J'aime mieux sortir de votre maison que d'y servir d'une manière si honteuse. Ah ! Marcos, interrompit la dame tout effrayée de ces dernières paroles, vous me percez le cœur quand vous me parlez de vous retirer. Cruel ! vous songez à m'abandonner après m'avoir réduite dans l'état où je suis ! Rendez-moi donc auparavant mon orgueil, et cet esprit

sauvage que vous m'avez ôté. Que n'ai-je encore ces heureux défauts ! je serais aujourd'hui tranquille ; au lieu que vos remontrances indiscrètes m'ont ravi le repos dont je jouissais. Vous avez corrompu mes mœurs en voulant les corriger. Mais, poursuivit-elle en pleurant , que dis-je , malheureuse ? pourquoi vous faire d'injustes reproches ? Non , mon père , vous n'êtes point l'auteur de mon infortune ; c'est mon mauvais sort qui me préparait tant d'ennuis. Ne prenez point garde , je vous en conjure , aux discours extravagans qui m'échappent. Hélas ! ma passion me trouble l'esprit : ayez pitié de ma faiblesse , vous êtes toute ma consolation ; et si ma vie vous est chère , ne me refusez point votre assistance.

A ces mots , ses pleurs redoublèrent , de sorte qu'elle ne put continuer. Elle tira son mouchoir , et , s'en couvrant le visage , elle se laissa tomber sur une chaise , comme une personne qui succombe à son affliction. Le vieux Marcos , qui était peut-être la meilleure pâte d'écuyer qu'on vit jamais , ne résista point à un spectacle si touchant ; il en fut vivement pénétré ; il confondit même

ses larmes avec celles de sa maîtresse , et lui dit d'un air attendri : Ah ! madame , que vous êtes séduisante ! Je ne puis tenir contre votre douleur ; elle vient de vaincre ma vertu. Je vous promets mon secours. Je ne m'étonne plus si l'amour a la force de vous faire oublier votre devoir , puisque la compassion seule est capable de m'écarter du mien. Ainsi donc l'écuyer , malgré sa conduite irréprochable , se dévoua fort obligeamment à la passion de Mergelina. Il vint un matin m'instruire de tout cela ; et il me dit , en me quittant , qu'il concertait déjà dans son esprit ce qu'il avait à faire pour me procurer une secrète entrevue avec la dame. Il ranima par là mon espérance : mais j'appris , deux heures après , une très-mauvaise nouvelle. Un garçon apothicaire du quartier , une de nos pratiques , entra pour se faire faire la barbe. Tandis que je me disposais à le raser , il me dit : Seigneur Diégo , comment gouvernez-vous le vieil écuyer Marcos de Obregon , votre ami ? Savez-vous qu'il va sortir de chez le docteur Oloroso ? Je répondis que non. C'est une chose certaine , reprit-il ; on doit aujourd'hui lui



donner son congé. Son maître et le mien viennent devant moi tout à l'heure de s'entretenir à ce sujet ; et voici , poursuivit-il , quelle a été leur conversation. Seigneur Apuntador, a dit le médecin , j'ai une prière à vous faire. Je ne suis pas content d'un vieil écuyer que j'ai dans ma maison , et je voudrais bien mettre ma femme sous la conduite d'une duègne fidèle , sévère et vigilante. Je vous entends , a interrompu mon maître. Vous auriez besoin de la dame Melancia , qui a servi de gouvernante à mon épouse , et qui , depuis six semaines que je suis veuf , demeure encore chez moi. Quoiqu'elle me soit utile dans mon ménage , je vous la cède , à cause de l'intérêt particulier que je prends à votre honneur. Vous pourrez vous reposer sur elle de la sûreté de votre front : c'est la perle des duègnes , un vrai dragon pour garder la pudicité du sexe. Pendant douze années entières qu'elle a été auprès de ma femme , qui , comme vous savez , avait de la jeunesse et de la beauté , je n'ai pas vu l'ombre d'un galant dans ma maison. Oh ! vive Dieu ! il ne fallait pas s'y jouer. Je vous dirai même que la défunte , dans les com-

mencemens , avait une grande propension à la coquetterie ; mais la dame Melancia la refondit bientôt , et lui inspira du goût pour la vertu. Enfin c'est un trésor que cette gouvernante , et vous me remercirez plus d'une fois de vous avoir fait ce présent. Là-dessus, le docteur a témoigné que ce discours lui donnait bien de la joie ; et ils sont convenus, le seigneur Apuntador et lui , que la duègne irait dès ce jour remplir la place du vieil écuyer.

Cette nouvelle , que je crus véritable , et qui l'était en effet , troubla les idées de plaisir dont je recommençais à me repaître ; et Marcos, l'après-dînée , acheva de les confondre en me confirmant le rapport du garçon apothicaire. Mon cher Diégo, me dit le bon écuyer, je suis ravi que le docteur Oloroso m'ait chassé de sa maison ; il m'épargne par là bien des peines. Outre que je me voyais à regret chargé d'un vilain emploi , il m'aurait fallu imaginer des ruses et des détours pour vous faire parler en secret à Mergelina. Quel embarras ! Grâce au ciel , je suis délivré de ces soins fâcheux et du danger qui les accompagnait. De votre côté ,

mon fils, vous devez vous consoler de la perte de quelques doux momens qui auraient pu être suivis de mille chagrins. Je goûtai la morale de Marcos, parce que je n'espérais plus rien, et je quittai la partie. Je n'étais pas, je l'avoue, de ces amans opiniâtres qui se roidissent contre les obstacles, mais quand je l'aurais été, la dame Melancia m'eût fait lâcher prise. Le caractère qu'on donnait à cette duègne me paraissait capable de désespérer tous les galans. Cependant, avec quelque couleur qu'on me l'eût peinte, je ne laissai pas, deux ou trois jours après, d'apprendre que la femme du médecin avait endormi cet argus, ou corrompu sa fidélité. Comme je sortais pour aller raser un de nos voisins, une bonne vieille m'arrêta dans la rue, et me demanda si je m'appelais Diégo de la Fuente. Je répondis que oui. Cela étant, reprit-elle, c'est à vous que j'ai affaire. Trouvez-vous cette nuit à la porte de dona Mergelina; et quand vous y serez, faites-le connaître par quelque signal, et l'on, vous introduira dans la maison. Eh bien, lui dis-je, il faut convenir du signe que je donnerai. Je sais contrefaire le chat.

à ravir ; je miaulerais à diverses reprises. C'est assez , répliqua la messagère de galanterie ; je vais porter votre réponse. Votre servante , seigneur Diégo ; que le ciel vous conserve ! Ah ! que vous êtes gentil ! Par sainte Agnès ! je voudrais n'avoir que quinze ans , je ne vous chercherais pas pour les autres. A ces paroles , l'officieuse vieille s'éloigna de moi.

Vous vous imaginez bien que ce message m'agita furieusement : adieu la morale de Marcos. J'attendis la nuit avec impatience ; et quand je jugeai que le docteur Oloroso reposait , je me rendis à sa porte. Là , je me mis à faire des miaulemens qu'on devait entendre de loin , et qui sans doute faisaient honneur au maître qui m'avait enseigné un si bel art. Un moment après , Mergelina vint elle-même ouvrir doucement la porte , et la referma dès que je fus dans la maison. Nous gagnâmes la salle où notre dernier concert avait été fait , et qu'une petite lampe qui brûlait dans la cheminée éclairait faiblement. Nous nous assîmes à côté l'un de l'autre pour nous entretenir, tous deux fort émus , avec cette différence que le plaisir



seul causait toute son émotion , et qu'il entraînait un peu de frayeur dans la mienne. Ma princesse m'assurait vainement que nous n'avions rien à craindre de la part de son mari , je sentais un frisson qui troublait ma joie. Madame , lui dis-je , comment avez-vous pu tromper la vigilance de votre gouvernante ? Après ce que j'ai ouï dire de la dame Melancia , je ne croyais pas qu'il vous fût possible de trouver les moyens de me donner de vos nouvelles , encore moins de me voir en particulier. Dona Mergelina sourit à ce discours , et me répondit : Vous cesserez d'être surpris de la secrète entrevue que nous avons cette nuit ensemble, lorsque je vous aurai conté ce qui s'est passé entre ma duègne et moi. Lorsqu'elle entra dans cette maison , mon mari lui fit mille caresses , et me dit : Mergelina , je vous abandonne à la conduite de cette discrète dame , qui est un précis de toutes les vertus ; c'est un miroir que vous aurez incessamment devant vous pour vous former à la sagesse. Cette admirable personne a gouverné pendant douze années la femme d'un apothi-

on ne gouverne point ; elle en a fait une espèce de sainte.

Cet éloge , que la mine sévère de la dame Melancia ne démentait point , me coûta bien des pleurs , et me mit au désespoir. Je me représentai les leçons qu'il me faudrait écouter depuis le matin jusqu'au soir , et les réprimandes que j'aurais à essuyer tous les jours ; enfin je m'attendais à devenir la femme du monde la plus malheureuse. Ne ménageant rien dans une si cruelle attente , je dis d'un air brusque à la duègne , d'abord que je me vis seule avec elle : Vous vous préparez sans doute à me bien faire souffrir ; mais je ne suis pas fort patiente , je vous en avertis. Je vous donnerai de mon côté toutes les mortifications possibles. Je vous déclare que j'ai dans le cœur une passion que vos remontrances n'en arracheront pas : vous pouvez prendre vos mesures là-dessus. Redoublez vos soins vigilans ; je vous avoue que je n'épargnerai rien pour les tromper. A ces mots , la duègne renfrognée (je crus qu'elle m'allait bien haranguer pour son coup d'essai) se dérida le front , et me dit d'un air riant : Vous êtes d'une humeur qui



LIV. II. CHAP. VII. 249

me charme , et votre franchise excite la mienne. Je vois que nous sommes faites l'une pour l'autre. Ah ! belle Mergelina , que vous me connaissez mal , si vous jugez de moi par le bien que le docteur votre époux vous en a dit , ou sur ma vue rébarbative ! Je ne suis rien moins qu'une ennemie des plaisirs , et je ne me rends ministre de la jalousie des maris que pour servir les jolies femmes. Il y a long-temps que je possède le grand art de me masquer ; et je puis dire que je suis doublement heureuse , puisque je jouis tout ensemble de la commodité du vice et de la réputation que donne la vertu. Entre nous , le monde n'est guère vertueux que de cette façon. Il en coûte trop pour acquérir le fond des vertus ; on se contente aujourd'hui d'en avoir les apparences.

Laissez-moi vous conduire , poursuit la gouvernante ; nous allons bien en faire accroire au vieux docteur Oloroso. Il aura , par ma foi , le même destin que le seigneur Apuntador. Le front d'un médecin ne me paraît pas plus respectable que celui d'un apothicaire. Le pauvre Apuntador ! que nous lui avons joué de tours , sa femme et moi !

que cette dame était aimable ! le bon petit naturel ! Le ciel lui fasse paix ! je vous réponds qu'elle a bien passé sa jeunesse. Elle a eu je ne sais combien d'amans que j'ai introduits dans sa maison , sans que son mari s'en soit jamais aperçu. Regardez-moi donc, madame, d'un œil plus favorable , et soyez persuadée , quelque talent qu'eût le vieil écuyer qui vous servait , que vous ne perdrez rien au change. Je vous serai peut-être encore plus utile que lui.

Je vous laisse à penser , Diégo , continua Mergelina , si je sus bon gré à la duègne de se découvrir à moi si franchement. Je la croyais d'une vertu austère. Voilà comme on juge mal des femmes. Elle me gagna d'abord par ce caractère de sincérité. Je l'embrassai avec un transport de joie qui lui marqua d'avance que j'étais charmée de l'avoir pour gouvernante. Je lui fis ensuite une confidence entière de mes sentimens , et jela priai de me ménager au plus tôt un entretien secret avec vous. Elle n'y a pas manqué. Dès ce matin elle a mis en campagne cette vieille qui vous a parlé, et qui est une intrigante qu'elle a souvent employée pour



la femme de l'apothicaire. Mais ce qu'il y a de plus plaisant dans cette aventure, ajouta-t-elle en riant, c'est que Melancia, sur le rapport que je lui ai fait de l'habitude que mon époux a de passer la nuit fort tranquillement, s'est couchée auprès de lui, et tient ma place en ce moment. Tant pis, madame, dis-je alors à Mergelina; je n'applaudis point à l'invention. Votre mari peut fort bien se réveiller, et s'apercevoir de la supercherie. Il ne s'en apercevra point, répondit-elle avec précipitation : soyez sur cela sans inquiétude, et qu'une vaine crainte n'empoisonne pas le plaisir que vous devez avoir d'être avec une jeune dame qui vous veut du bien.

La femme du vieux docteur, remarquant que ce discours ne m'empêchait pas de craindre, n'oublia rien de tout ce qu'elle crut capable de me rassurer; et elle s'y prit de tant de façons, qu'elle en vint à bout. Je ne pensai plus qu'à profiter de l'occasion : mais dans le temps que le dieu Cupidon, suivi des ris et des jeux, se disposait à faire mon bonheur, nous entendîmes frapper rudement à la porte de la rue. Aussitôt l'Amour

timides qu'un grand bruit effaroué à coup. Mergelina me cacha promptement sous une table qui était dans la salle ; elle souffla la lampe ; et, comme elle convenue avec sa gouvernante , en ce contre-temps arrivât , elle se reporta de la chambre où reposait son maître. Cependant on continuait de frapper : coups redoublés , qui faisaient retentir la maison. Le médecin s'éveille en sursaut et appelle Melancia. La duègne s'élève du lit , bien que le docteur , qui la craint pour sa femme , lui criât de ne pas lever ; elle joignit sa maîtresse , qui tant à ses côtés , appelle aussi Melancia ; lui dit d'aller voir qui frappe à la porte. Madame , lui répond la gouvernante , voici ; recouchez-vous , s'il vous plaît ; je vais savoir ce que c'est. Pendant ce temps-là Mergelina , s'étant déshabillée , se couche auprès du docteur , qui n'eut aucun soupçon qu'on le trompât ; et vrai que cette scène venait d'être jouée par l'obscurité par deux actrices dont l'une était incomparable , et l'autre avait beaucoup de disposition à le devenir.

La duègne , couverte d'une robe de chambre , parut bientôt après , tenant un flambeau à la main. Seigneur docteur , dit-elle à son maître , prenez la peine de vous lever. Le libraire Fernandès de Buendia , notre voisin , est tombé en apoplexie : on vous demande de sa part ; courez à son secours. Le médecin s'habilla le plus tôt qu'il lui fut possible , et sortit. Sa femme , en robe de chambre , vint avec la duègne dans la salle où j'étais. Elles me retirèrent de dessous la table plus mort que vif. Vous n'avez rien à craindre , Diégo , me dit Mergelina , remettez-vous. En même temps elle m'apprit en deux mots comment les choses s'étaient passées. Elle voulut ensuite renouer avec moi l'entretien qui avait été interrompu ; mais la gouvernante s'y opposa. Madame , lui dit-elle , votre époux trouvera peut-être le libraire mort , et reviendra sur ses pas. D'ailleurs , ajouta-t-elle en me voyant transi de peur , que feriez-vous de ce pauvre garçon-là ? Il n'est pas en état de soutenir la conversation. Il vaut mieux le renvoyer , et remettre la partie à demain. Dona Mergelina n'y consentit qu'à regret , tant elle

aimait le présent ; et je crois qu'elle fut bien mortifiée de n'avoir pu faire prendre à son docteur le nouveau bonnet qu'elle lui destinait.

Pour moi, moins affligé d'avoir manqué les plus précieuses faveurs de l'amour que bien aise d'être hors de péril , je retournai chez mon maître , où je passai le reste de la nuit à faire des réflexions sur mon aventure. Je doutai quelque temps si j'irais au rendez-vous la nuit suivante ; je n'avais pas meilleure opinion de cette seconde équipée que de l'autre : mais le diable , qui nous obsède toujours , ou plutôt nous possède dans de pareilles conjonctures , me représenta que je serais un grand sot de demeurer en si beau chemin. Il offrit même à mon esprit Mergelina avec de nouveaux charmes , et releva le prix des plaisirs qui m'attendaient. Je résolus de poursuivre ma pointe ; et , me promettant bien d'avoir plus de fermeté , je me rendis le lendemain , dans cette belle disposition , à la porte du docteur , entre onze heures et minuit. Le ciel était très-obscur , je n'y voyais pas briller une étoile. Je miaulai deux ou trois fois pour

avertir que j'étais dans la rue ; et , comme personne ne venait ouvrir , je ne me contentai pas de recommencer , je me mis à contrefaire tous les différens cris de chat qu'un berger d'Olmédo m'avait appris ; et je m'en acquittai si bien , qu'un voisin qui rentrait chez lui , me prenant pour un de ces animaux dont j'imitais les miaulemens , ramassa un caillou qui se trouvait sous ses pieds , et me le jeta de toute sa force en disant : Maudit soit le matou ! Je reçus le coup à la tête , et j'en fus si étourdi dans le moment , que je pensai tomber à la renverse. Je sentis que j'étais bien blessé. Il ne m'en fallut pas davantage pour me dégoûter de la galanterie ; et , perdant mon amour avec mon sang , je regagnai notre maison , où je réveillai et fis lever tout le monde. Mon maître visita et pansa ma blessure , qu'il jugea dangereuse. Elle n'eut pas pourtant de mauvaises suites , et il n'y paraissait plus trois semaines après. Pendant tout ce temps-là je n'entendis point parler de Mergelina. Il est à croire que la dame Melancia , pour la détacher de moi , lui fit faire quelque bonne connaissance. Mais c'est de quoi je

ne m'embarrassais guère, puisque je sortis de Madrid pour continuer mon tour d'Espagne, d'abord que je me vis parfaitement guéri.

CHAPITRE VIII.

De la rencontre que Gil Blas et son compagnon firent d'un homme qui trempait des croûtes de pain dans une fontaine ; et de l'entretien qu'ils eurent avec lui.

LE seigneur Diégo de la Fuente me raconta d'autres aventures encore qui lui étaient arrivées depuis ; mais elles me semblent si peu dignes d'être rapportées, que je les passerai sous silence. Je fus pourtant obligé d'en entendre le récit, qui ne laissa pas d'être fort long ; il nous mena jusqu'à Ponte de Duero. Nous nous arrêtâmes dans ce bourg le reste de la journée. Nous fîmes faire dans l'hôtellerie une soupe aux choux, et mettre à la broche un lièvre que nous eûmes grand soin de vérifier. Nous poursui-



LIV. II. CHAP. VIII. 257

vîmes notre chemin dès la pointe du jour suivant, après avoir rempli notre outre d'un vin assez bon, et notre sac de quelques morceaux de pain, avec la moitié du lièvre qui nous restait de notre souper.

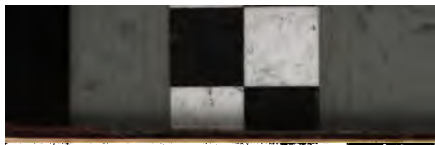
Lorsque nous eûmes fait environ deux lieues, nous nous sentîmes de l'appétit ; et, comme nous aperçûmes à deux cents pas du grand chemin plusieurs gros arbres qui formaient dans la campagne un ombrage très-agréable, nous allâmes faire halte en cet endroit. Nous y rencontrâmes un homme de vingt-sept à vingt-huit ans, qui trempait des croûtes de pain dans une fontaine. Il avait auprès de lui une longue rapière étendue sur l'herbe, avec un havresac dont il s'était déchargé les épaules. Il nous parut mal vêtu, mais bien fait et de bonne mine. Nous l'abordâmes civilement ; il nous salua de même. Ensuite il nous présenta de ses croûtes, et nous demanda d'un air riant si nous voulions être de la partie. Nous lui répondîmes que oui, pourvu qu'il trouvât bon que, pour rendre le repas plus solide, nous joignissions notre déjeuner au sien. Il y consentit fort volontiers, et nous

exhibâmes aussitôt nos denrées, ce *qui* ne déplut point à l'inconnu. *Comment* donc, messieurs ! s'écria-t-il tout transporté de joie, voilà bien des munitions ! Vous êtes, à ce que je vois, des gens de prévoyance. Je ne voyage pas avec tant de précaution, moi ; je donne beaucoup au hasard. Cependant, malgré l'état où vous me trouvez, je puis dire sans vanité que je fais quelquefois une figure assez brillante. Savez-vous bien qu'on me traite ordinairement de prince, et que j'ai des gardes à ma suite ? Je vous entends, dit Diégo ; vous voulez nous faire comprendre par là que vous êtes comédien. Vous l'avez deviné, répondit l'autre ; je fais la comédie depuis quinze années pour le moins. Je n'étais encore qu'un enfant, que je jouais déjà de petits rôles. Franchement, répliqua le barbier en branlant la tête, j'ai de la peine à vous croire. Je connais les comédiens ; ces messieurs-là ne font pas, comme vous, des voyages à pied, ni des repas de saint Antoine ; je doute même que vous monchiez les chandelles. Vous pouvez, repartit l'his-
trion, penser de moi tout ce qu'il vous

plaira, mais je ne laisse pas de jouer les premiers rôles ; je fais les amoureux, Cela étant, dit mon camarade, je vous en félicite, et suis ravi que le seigneur Gil Blas et moi nous ayons l'honneur de déjeuner avec un personnage d'une si grande importance.

Nous commençâmes alors à ronger nos grignons et les restes précieux du lièvre, en donnant à l'outre de si rudes accolades, que nous l'eûmes bientôt vidée. Nous étions si occupés tous trois de ce que nous faisons, que nous ne parlâmes presque point pendant ce temps-là ; mais, après avoir mangé, nous reprîmes ainsi la conversation. Je suis surpris, dit le barbier au comédien, que vous paraissiez si mal dans vos affaires. Pour un héros de théâtre, vous avez l'air bien indigent ! Pardonnez si je vous dis si librement ma pensée. Si librement ! s'écria l'acteur ; ah ! vraiment, vous ne connaissez pas Melchior Zapata. Grâce à Dieu, je n'ai point un esprit à contre-poil. Vous me faites plaisir de me parler avec tant de franchise ; car j'aime à dire aussi tout ce que sur le cœur. J'avoue de bonne foi que je suis pas riche. Tenez, poursuivit-il en

nous faisant remarquer que son pourpoint était doublé d'affiches de comédie, voilà l'étoffe ordinaire qui me sert de doublure ; et si vous êtes curieux de voir ma garde-robe , je vais satisfaire votre curiosité. En même temps il tira de son havresac un habit couvert de vieux passemens d'argent faux , une mauvaise capeline , avec quelques vieilles plumes , des bas de soie tout pleins de trous , et des souliers de maroquin rouge fort usés. Vous voyez , nous dit-il ensuite , que je suis passablement gueux. Cela m'étonne , répliqua Diégo : vous n'avez donc ni femme ni fille ? J'ai une femme jeune et belle , repartit Zapata , et je n'en suis pas plus avancé. Admirez la fatalité de mon étoile ! J'épouse une aimable actrice , dans l'espérance qu'elle ne me laissera pas mourir de faim ; et , pour mon malheur , elle a une sagesse incorruptible. Qui diable n'y aurait pas été trompé comme moi ? Il faut que parmi les comédiennes de campagne il s'en trouve une vertueuse , et qu'elle me tombe entre les mains ! C'est assurément jouer de malheur , dit le barbier. Aussi , que ne prenez-vous une actrice de la grande troupe



de Madrid ? vous auriez été sûr de votre fait. J'en demeure d'accord , reprit l'hist-
trion ; mais , malepeste ! il n'est pas permis
à un petit comédien de campagne d'élever
sa pensée jusqu'à ces fameuses héroïnes.
C'est tout ce que pourrait faire un acteur
même de la troupe du prince ; encore y en
a-t-il qui sont obligés de se pourvoir en
ville. Heureusement pour eux , la ville est
bonne , et l'on y rencontre souvent des
sujets qui valent bien des princesses de cou-
lisses.

Eh ! n'avez-vous jamais songé , lui dit
mon compagnon , à vous introduire dans
cette troupe ? Est-il besoin d'un mérite in-
fini pour y entrer ? Bon ! répondit Melchior,
vous moquez-vous , avec votre mérite infini ?
Il y a vingt acteurs : demandez de leurs nou-
velles au public , vous en entendrez parler
dans de jolis termes. Il y en a plus de la
moitié qui mériteraient de porter encore le
havresac. Malgré tout cela , néanmoins , il
n'est pas aisé d'être reçu parmi eux : il faut
des espèces ou de puissans amis pour sup-
pléer à la médiocrité du talent. Je dois le
savoir , puisque je viens de débiter à Ma-

drid , où j'ai été hué et sifflé comme tous les diables , quoique je dusse être fort applaudi ; car j'ai crié , j'ai pris des tons extravagans , et suis sorti cent fois de la nature : de plus , j'ai mis en déclamant le poing sous le menton de ma princesse : en un mot , j'ai joué dans le goût des grands acteurs de ce pays-là ; et cependant le même public qui trouve en eux ces manières fort agréables n'a pu les souffrir en moi. Voyez ce que c'est que la prévention ! Ainsi donc , ne pouvant plaire par mon jeu , et n'ayant pas de quoi me faire recevoir , en dépit de ceux qui m'ont sifflé , je m'en retourne à Zamora. J'y vais rejoindre ma femme et mes camarades , qui n'y sont pas trop bien leurs affaires. Pussions-nous n'être pas obligés d'y quêter pour nous mettre en état de nous rendre dans une autre ville , comme cela nous est arrivé plus d'une fois !

A ces mots , le prince dramatique se leva , reprit son havresac et son épée , et nous dit d'un air grave en nous quittant : Adieu , messieurs :

Puissent les dieux sur vous épuiser leurs faveurs !
Et vous , lui répondit Diégo du même ton ,



LIV. II. CHAP. VIII. 263

puissiez - vous retrouver à Zamora votre femme changée et bien établie !

Dès que le seigneur Zapata nous eut tourné les talons , il se mit à gesticuler et à déclamer en marchant. Aussitôt le barbier et moi nous commençâmes à le siffler pour lui rappeler son début. Nos sifflemens frappèrent ses oreilles ; il crut entendre encore les sifflets de Madrid. Il regarda derrière lui ; et , voyant que nous prenions plaisir à nous égayer à ses dépens , loin de s'offenser de ce trait bouffon , il entra de bonne grâce dans la plaisanterie , et continua son chemin en faisant de grands éclats de rire. De notre côté , nous nous en donnâmes à cœur-joie ; puis nous regagnâmes le grand chemin , et poursuivîmes notre route.

CHAPITRE IX.

*Dans quel état Diégo retrouva sa famille,
et après quelles réjouissances Gil Blas et
lui se séparèrent.*

Nous allâmes ce jour-là coucher entre Moyados et Valpuesta, dans un petit village dont j'ai oublié le nom; et le lendemain nous arrivâmes sur les onze heures du matin dans la plaine d'Olmédo. Seigneur Gil Blas, me dit mon camarade, voici le lieu de ma naissance : je ne puis le revoir sans transport, tant il est naturel d'aimer sa patrie. Seigneur Diégo, lui répondis-je, un homme qui témoigne tant d'amour pour son pays en devait parler, ce me semble, un peu plus avantageusement que vous n'avez fait. Olmédo me paraît une ville, et vous m'avez dit que c'était un village; il fallait du moins le traiter de gros bourg. Je lui fais réparation d'honneur, reprit le barbier; mais je vous dirai qu'après avoir vu Madrid, Tolède, Saragosse, et toutes les

autres grandes villes où j'ai demeuré en faisant le tour de l'Espagne, je regarde les petites comme des villages. A mesure que nous avançons dans la plaine, il nous paraissait que nous apercevions beaucoup de monde auprès d'Olmédo; et lorsque nous fûmes plus à portée de discerner les objets, nous trouvâmes de quoi occuper nos regards.

Il y avait trois pavillons tendus à quelque distance l'un de l'autre, et tout auprès un grand nombre de cuisiniers et de marmiteux qui préparaient un festin. Ceux-ci mettaient des couverts sur de longues tables dressées sous les tentes; ceux-là remplissaient de vin des cruches de terre. Les uns faisaient bouillir des marmites, et les autres afin tournaient des broches où il y avait toutes sortes de viandes. Mais je considérai plus attentivement que tout le reste un grand théâtre qu'on avait élevé. Il était orné d'une décoration de carton peint de diverses couleurs, et chargé de devises grecques et latines. Le barbier n'eut pas plus tôt vu ces inscriptions, qu'il me dit: Tous ces mots grecs sentent furieusement mon oncle

Thomas : je vais parier qu'il y aura *mis la main* ; car, entre nous , c'est un habile homme. Il sait par cœur une infinité de livres de collège. Tout ce qui me fâche, c'est qu'il en rapporte sans cesse des passages dans la conversation , ce qui ne plaît pas à tout le monde. Outre cela , continuait-il , mon oncle a traduit des poètes latins et des auteurs grecs. Il possède l'antiquité, comme on peut le voir dans les belles remarques qu'il a faites. Sans lui , nous ne saurions pas que , dans la ville d'Athènes, les enfans pleuraient quand on leur donnait le fouet ; nous devons cette découverte à sa profonde érudition.

Après que mon camarade et moi nous eûmes regardé toutes les choses dont je viens de parler, il nous prit envie d'apprendre pourquoi l'on faisait de pareils préparatifs. Nous allions nous en informer lorsque , dans un homme qui avait l'air de l'ordonnateur de la fête, Diégo reconnut le seigneur Thomas de la Fuente, que nous joignîmes avec empressement. Le maître d'école ne remit pas d'abord le jeune barbier, tant il le trouva changé depuis dix

années. Ne pouvant toutefois le méconnaître, il l'embrassa cordialement, et lui dit d'un air affectueux : Eh ! te voilà, Diégo mon cher neveu, te voilà donc de retour dans la ville qui t'a vu naître ? Tu viens revoir tes dieux pénates, et le ciel te rend sain et sauf à ta famille ! O jour trois et quatre fois heureux ! jour digne d'être marqué d'une pierre blanche ! Il y a bien des nouvelles, mon ami, poursuivit-il : ton oncle Pedro le bel-esprit est devenu la victime de Pluton ; il y a trois mois qu'il est mort. Cet avare, pendant sa vie, craignait de manquer des choses les plus nécessaires, *argenti pallebat amore*. Outre les grosses pensions que quelques grands lui faisaient, il ne dépensait pas dix pistoles chaque année pour son entretien ; il était même servi par un valet qu'il ne nourrissait point. Ce fou, plus insensé que le Grec Aristippe, qui fit jeter au milieu de la Libye toutes les richesses que portaient ses esclaves, comme un fardeau qui les incommodait dans leur marche, entassait tout l'or et l'argent qu'il pouvait amasser. Eh ! pour qui ? pour des héritiers qu'il ne voulait pas voir. Il était

riche de trente mille ducats , que ton père , ton oncle Bertrand et moi nous avons partagés. Nous sommes en état de bien établir nos enfans. Mon frère Nicolas a déjà disposé de ta sœur Thérèse ; il vient de la marier avec le fils d'un de nos alcades , *connubio junxit stabili , propriamque dicavit*. C'est cet hymen , formé sous les plus heureux auspices , que nous célébrons depuis deux jours avec tant d'appareil. Nous avons fait dresser dans la plaine ces pavillons. Les trois héritiers de Pedro ont chacun le sien , et font tour à tour la dépense d'une journée. Je voudrais que tu fusses arrivé plus tôt , tu aurais vu le commencement de nos réjouissances. Avant-hier , jour du mariage , ton père faisait les frais. Il donna un festin superbe , qui fut suivi d'une course de bague. Ton oncle le mercier mit hier la nappe , et nous régala d'une fête pastorale. Il habilla en bergers dix garçons des mieux faits , et dix jeunes filles ; il employa tous les rubans et toutes les aiguilletes de sa boutique à les parer. Cette brillante jeunesse forma diverses danses , et chanta mille chansonnettes tendres et légères. Néanmoins , quoi-

que rien n'ait jamais été plus galant , cela ne fit pas un grand effet : il faut qu'on n'aime plus la pastorale.

Pour aujourd'hui , continua-t-il , tout roule sur mon compte , et je dois fournir aux bourgeois d'Olmédo un spectacle de mon invention : *finis coronabit opus*. J'ai fait élever un théâtre sur lequel , Dieu aidant , je ferai représenter par mes disciples une pièce que j'ai composée ; elle a pour titre : *Les Amusemens de Muley Bugentuf, roi de Maroc*. Elle sera parfaitement bien jouée , parce que j'ai des écoliers qui déclament comme les comédiens de Madrid. Ce sont des enfans de famille de Penñafiel et de Ségovie , que j'ai en pension chez moi. Les excellens acteurs ! Il est vrai que je les ai exercés : leur déclamation paraîtra frappée au coin du maître , *ut ita dicam*. A l'égard de la pièce , je ne t'en parlerai point ; je veux te laisser le plaisir de la surprise. Je dirai simplement qu'elle doit enlever tous les spectateurs. C'est un de ces sujets tragiques qui remuent l'âme par les images de mort qu'ils offrent à l'esprit. Je suis du sentiment d'Aristote , il faut exciter

la terreur. Ah ! si je m'étais attaché au théâtre, je n'aurais jamais mis sur la scène que des princes sanguinaires, que des héros assassins ; je me serais baigné dans le sang. On aurait toujours vu périr , dans mes tragédies , non-seulement les principaux personnages , mais les gardes mêmes ; j'aurais égorgé jusqu'au souffleur : enfin je n'aime que l'effroyable , c'est mon goût. Aussi ces sortes de poèmes entraînent la multitude , entretiennent le luxe des comédiens , et font rouler tout doucement les auteurs.

Dans le temps qu'il achevait ces paroles , nous vîmes sortir du village et entrer dans la plaine un grand concours de personnes de l'un et de l'autre sexe. C'étaient les deux époux , accompagnés de leurs parens et de leurs amis , et précédés de dix à douze joueurs d'instrumens , qui , jouant tous ensemble , formaient un concert très-bruyant. Nous allâmes au-devant d'eux , et Diégo se fit connaître. Des cris de joie s'élevèrent aussitôt dans l'assemblée , et chacun s'empressa de courir à lui. Il n'eut pas peu d'affaires à recevoir tous les témoignages d'amitié qu'on *lui donna*. Toute sa famille , et tous ceux

même qui étaient présens , l'accablèrent d'embrassades , après quoi son père lui dit : Sois le bien-venu , Diégo. Tu retrouves tes parens un peu engraisés , mon ami : je ne t'en dis pas davantage présentement ; je t'expliquerai cela tantôt par le menu. Cependant tout le monde s'avança dans la plaine , se rendit sous les tentes , et s'assit autour des tables qu'on y avait dressées. Je ne quittai pas mon compagnon , et nous dînâmes tous deux avec les nouveaux mariés , qui me parurent bien assortis. Le repas fut assez long , parce que le maître d'école eut la vanité de le vouloir donner à trois services , pour l'emporter sur ses frères , qui n'avaient pas fait les choses si magnifiquement.

Après le festin , tous les convives témoignèrent une grande impatience de voir représenter la pièce du seigneur Thomas , ne doutant pas , disaient-ils , que la production d'un aussi beau génie que le sien ne méritât d'être entendue. Nous nous approchâmes du théâtre , au-devant duquel tous les joueurs d'instrumens s'étaient déjà placés pour jouer dans les entr'actes. Comme chacun , dans

un grand silence , attendait qu'on commençât , les acteurs parurent sur la scène ; et l'auteur , le poëme à la main , s'assit dans les coulisses , à portée de souffler .

Il avait eu raison de nous dire que la pièce était tragique ; car , dans le premier acte , le roi de Maroc , par manière de récréation , tua cent esclaves maures à coups de flèches ; dans le second , il coupa la tête à trente officiers portugais qu'un de ses capitaines avait faits prisonniers de guerre ; et dans le troisième enfin , ce monarque , souï de ses femmes , mit le feu lui-même à un palais isolé où elles étaient enfermées , et le réduisit en cendres avec elles. Les esclaves maures , de même que les officiers portugais , étaient des figures d'osier faites avec beaucoup d'art ; et le palais , composé de carton , parut tout embrasé par un feu d'artifice. Cet embrasement , accompagné de mille cris plaintifs qui semblaient sortir du milieu des flammes , dénoua la pièce , et ferma le théâtre d'une façon très-divertissante. Toute la plaine retentit du bruit des applaudissemens que reçut une si belle tragédie ; ce qui justifia le bon goût du

poète , et fit connaître qu'il savait bien choisir ses sujets.

Je m'imaginai qu'il n'y avait plus rien à voir après *les Amusemens de Muley Bugentuf* ; mais je me trompais. Des timbales et des trompettes nous annoncèrent un nouveau spectacle : c'était la distribution des prix ; car Thomas de la Fuente , pour rendre la fête plus solennelle , avait fait composer tous ses écoliers , tant externes que pensionnaires ; et il devait , ce jour-là , donner à ceux qui avaient le mieux réussi des livres achetés de ses propres deniers à Ségovie. On apporta donc tout à coup sur le théâtre deux longs bancs d'école , avec une armoire à livres remplie de bouquins proprement reliés. Alors tous les acteurs revinrent sur la scène , et se rangèrent tout autour du seigneur Thomas , qui tenait aussi bien sa morgue qu'un préfet de collège. Il avait à la main une feuille de papier où étaient écrits les noms de ceux qui devaient remporter des prix. Il la donna au roi de Maroc , qui commença de la lire à haute voix. Chaque écolier qu'on nommait allait respectueusement recevoir un livre.

des mains du pédant ; puis il était couronné de lauriers , et on le faisait asseoir sur des deux bancs pour l'exposer aux regards de l'assistance admirative. Quelquefois toutefois qu'eût le maître d'école vu voyer les spectateurs contens , il n'en venait à bout , parce qu'ayant distribué tous les prix aux pensionnaires , que cela se pratiquait , les mères de famille et les externes prirent feu là-dessus , et accusèrent le pédant de partialité. De sorte que la fête , qui jusqu'à ce moment avait été glorieuse pour lui , pensa finir au même instant que le festin des Lapithes.

FIN DU SECOND LIVRE ET DU PREMIER VOLUME

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS

DANS CE PREMIER VOLUME.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER. De la naissance de Gil Blas, et de son éducation ,	page 1
CHAP. II. Des alarmes qu'il eut en allant à Penñafior; de ce qu'il fit en arrivant dans cette ville, et avec quel homme il soupa ,	6
CHAP. III. De la tentation qu'eut le muletier sur la route; quelle en fut la suite; et comment Gil Blas tomba dans Charybde en voulant éviter Scylla ,	19
CHAP. IV. Description du souterrain, et quelles choses y vit Gil Blas ,	25
CHAP. V. De l'arrivée de plusieurs autres voleurs dans le souterrain, et de l'agréable conversation qu'ils eurent tous ensemble ,	50
CHAP. VI. De la tentative que fit Gil Blas pour se sauver, et quel en fut le succès ,	44
CHAP. VII. De ce que fit Gil Blas, ne pouvant faire mieux ,	50
CHAP. VIII. Gil Blas accompagne les voleurs. Quel exploit il fait sur les grands chemins ,	53
CHAP. IX. De l'événement sérieux qui suivit cette aventure ,	59

CHAP. X. De quelle manière les voleurs en usèrent avec la dame. Du grand dessein que forma Gil Blas, et quel en fut l'événement ,	63
CHAP. XI. Histoire de dona Mencia de Mosquera,	75
CHAP. XII. De quelle manière désagréable Gil Blas et la dame furent interrompus ,	89
CHAP. XIII. Par quel hasard Gil Blas sortit enfin de prison , et où il alla ,	95
CHAP. XIV. De la réception que dona Mencia lui fit à Burgos ,	102
CHAP. XV. De quelle façon s'habilla Gil Blas ; du nouveau présent qu'il reçut de la dame ; et dans quel équipage il partit de Burgos ,	109
CHAP. XVI. qui fait voir qu'on ne doit pas compter sur la prospérité ,	117
CHAP. XVII. Quel parti prit Gil Blas après l'aventure de l'hôtel garni ,	128

LIVRE SECOND.

CHAP. I. Fabrice mène et fait recevoir Gil Blas chez le licencié Sédillo. Dans quel état était ce chanoine. Portrait de sa gouvernante ,	144
CHAP. II. De quelle manière le chanoine , étant tombé malade , fut traité ; ce qu'il en arriva , et ce qu'il laissa par testament à Gil Blas ,	156
CHAP. III. Gil Blas s'engage au service du docteur Sangrado , et devient un célèbre médecin ,	166
CHAP. IV. Gil Blas continue d'exercer la médecine avec autant de succès que de capacité. Aventures de la bague retrouvée ,	177

TABLE DES CHAPITRES.

277

CHAP. V. Suite de l'aventure de la bague retrouvée.
Gil Blas abandonne la médecine et le séjour de
Valladolid , 195

CHAP. VI. Quelle route il prit en sortant de Vallado-
lid , et quel homme le joignit en chemin , 207

CHAP. VII. Histoire du garçon barbier 212

CHAP. VIII. De la rencontre que Gil Blas et son com-
pagnon firent d'un homme qui trempait des croûtes
de pain dans une fontaine, et de l'entretien qu'ils
eurent avec lui , 256

CHAP. IX. Dans quel état Diégo retrouva sa famille ,
et après quelles réjouissances Gil Blas et lui se sé-
parèrent , 264

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

1900

1901

1902





